
SIGILLVM COLLEGII COLVMBIAE NOVI EBORACI
IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

LA GUERRE DES PAYSANS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

	vol.
UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE. . .	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES . . .	1
AURÉLIEN	2
L'AVARE	1
BATAVIA	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN. .	1
LE BOURGMESTRE DE LIÉGE . .	1
LE CANTONNIER	1
LE CHEMIN DE LA FORTUNE . .	1
LE CONSCRIT.	1
LE COUREUR DES GRÈVES . . .	1
LE DÉMON DE L'ARGENT . . .	1
LE DÉMON DU JEU	1
LES DRAMES FLAMANDS	1
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE .	1
LE FLÉAU DU VILLAGE	1
LE GANT PERDU	1
LE GENTILHOMME PAUVRE . . .	1
LA GUERRE DES PAYSANS . . .	1
LE GUET-APENS	1
HEURES DU SOIR	1
LA JEUNE FEMME PALE	1
LE JEUNE DOCTEUR	1
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	1
LE LION DE FLANDRE	2
LA MAISON BLEUE	1
MAITRE VALENTIN	1
LE MAL DU SIÈCLE	1
LE MARCHAND D'ANVERS . . .	1
LE MARTYRE D'UNE MÈRE . . .	1
LES MARTYRS DE L'HONNEUR . .	1
LA MÈRE JOB	1
L'ONCLE ET LA NIÈCE	1
L'ONCLE JEAN.	1
L'ONCLE REIMOND	1
L'ORPHELINE	1
LE PAYS DE L'OR.	1
LA PRÉFÉRÉE	1
LE REMPLAÇANT	1
LE SANG HUMAIN.	1
UN SACRIFICE.	1
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE . .	2
LA SORCIÈRE FLAMANDE. . . .	1
LE SORTILÉGE.	1
SOUVENIRS DE JEUNESSE . . .	1
LE SUPPLICE D'UN PÈRE . . .	1
LA TOMBE DE FER	1
LE TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK. .	1
LE TRIBUN DE GAND.	2
LES VEILLÉES FLAMAND S . . .	1
LA VOLEUSE D'ENFANTS	1

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA GUERRE

DES

PAYSANS

PAR

HENRI CONSCIENCE

TRADUCTION DE FÉLIX COVELIERS

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1887

LA

GUERRE DES PAYSANS

SCÈNES HISTORIQUES

DU XVIIIe SIÈCLE

PROLOGUE

1793

La Belgique est le pays natal de la liberté; quelque profond que soit le regard que nous nous efforcions de jeter dans notre histoire, nous trouvons toujours, même dans les temps les plus éloignés de nous, les habitants des villes belges jouissant de larges libertés. Ces libertés dérivaient d'un droit populaire, droit faisant partie des mœurs et de la législation de nos ancêtres, dès avant leur venue sur le sol de notre patrie.

Grâce au progrès rapide de la civilisation chez les peuples de la race germanique, les communes du plat pays acquirent aussi, peu à peu, la consécration légale de leur indépendance A la fin du moyen âge, alors

qu'en beaucoup de pays plus grands, alors qu'en France surtout on était encore trop accoutumé à la servitude pour pouvoir songer à la liberté, — les rapports entre le prince et le peuple s'appuyaient chez nous sur de solides fondements, et les devoirs et les droits de chacun étaient réglés par des lois écrites.

Que la passion du libre développement et de l'indépendance constitue un élément essentiel du sang que nous ont transmis nos aïeux, c'est ce qu'atteste incontestablement la destinée même qui est tombée en partage à la Belgique depuis qu'elle existe. Quelle a été, en effet, la vie de notre nation depuis son origine jusqu'à nos jours? Ne fut-ce pas un seul combat, une lutte non interrompue, une continuelle effusion de sang, un gigantesque déploiement d'efforts pour la défense de la liberté?

Malgré tous les malheurs que leurs ancêtres avaient eu à supporter pendant tant de siècles, et bien que plus éprouvés que tout autre peuple au monde, les Belges avaient, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, gardé intacte leur indépendance civique. La *Joyeuse entrée,* loi fondamentale du pays, fixait encore, à cette époque, les devoirs et les droits du prince et du peuple, et, à chaque avénement au trône, elle était, selon la coutume antique, solennellement jurée sous le ciel bleu.

A la même époque, se préparait sur le sol français une tempête qui devait ébranler l'Europe entière jusqu'en ses derniers fondements.

L'immoralité publique et l'iniquité déhontée de ceux qui, en France, à titre de chefs légitimes du peuple

devaient servir d'exemple à celui-ci, avaient, dans ce grand pays, rendu les esprits mûrs pour recevoir une doctrine qui niait toute autorité et par suite semblait devoir anéantir à jamais la source de l'arbitraire et de scandaleux déportements.

D'orgueilleux esprits, armés de toutes les ressources de la science et de l'art, versaient lentement et avec une ferveur calculée, le poison du doute dans le sein du peuple. Ils proclamaient l'homme Dieu de la création et niaient le Dieu du ciel; ils allumaient dans toutes les âmes le sentiment des droits de l'homme et étouffaient jusqu'à la dernière étincelle du sentiment du devoir.

Pleins de haine contre tout ce que leurs pères avaient édifié ou vénéré, ils jetaient la raillerie à pleines mains sur la religion et la moralité, sur toute espérance, sur toute foi; — trop ardents à l'œuvre et trop superbes pour nettoyer le champ envahi par l'ivraie, ils préféraient bouleverser le sol de fond en comble afin de pouvoir interroger un stérile désert et voir ce qui surgirait de son sein dévasté. En un mot, ils appelaient la malédiction et l'anéantissement sur tout ce qui existait, et entraînèrent le peuple français dans une voie qui n'avait pour jalons que les ruines éparses d'une société qui n'était plus.

Bientôt, lorsqu'il ne demeura plus rien dans les cœurs que la haine et l'incroyance, que la soif de la vengeance et l'aveugle désir de l'inconnu, — les fruits de l'arbre du doute se manifestèrent.

Paris, comme si l'enfer même eût été couvé sous son

sol depuis des siècles, Paris entra en éruption et éclata en une inconcevable furie... Ce volcan, gros de toutes les passions humaines, versa sa lave en torrents furieux jusqu'au-delà des frontières de France...

L'étranger, qui s'érigea sur-le-champ en réformateur du monde, nous offrit sa liberté à la condition que nous accepterions les chaînes de l'esclavage de la France.

Nous qui étions nés avec la liberté et qui l'avions possédée pendant tant de siècles, nous ne reconnûmes pas cet héritage de nos aïeux dans la repoussante image de l'esprit de doute, du meurtre, de la dévastation et de la violence. L'indépendance de notre pays nous était toujours chère par-dessus tout... Nous refusâmes et fûmes écrasés sous la brutale supériorité du nombre.

En novembre 1792, la bataille de Jemmapes livra notre patrie, sans défense et abandonnée de tous, à la plus terrible oppression.

Les émissaires des clubs parisiens, où Danton, Marat et Robespierre trônaient comme les dieux du néant, se répandirent sur la Belgique comme une nuée de corbeaux avides de curée.

Pour cette fois ils ne demeurèrent que quatre mois dans notre pays; et cependant ce court laps de temps leur suffit pour mettre au pillage nos plus belles églises, pour entasser les vases sacrés dans des tonneaux et les conduire en France, pour frapper les communes de contributions militaires, pour faire vider aux bourgeois et aux paysans leurs boutiques et leurs granges en échange d'un papier-monnaie sans valeur, et emmener ainsi sur d'innombrables chariots l'or et les richesses de la Bel-

gique vers leurs antres insatiables, vers Paris inondé de sang[1].

Se courbant sous la formidable puissance de la révolution, le peuple belge vit, avec une muette stupeur, l'anéantissement de ses libertés, de son bien-être, de sa religion, de ses mœurs; et s'il resta encore une étincelle d'espoir dans quelques cœurs, ce ne fut que grâce à une inébranlable confiance en la toute-puissance de Dieu et en l'assistance du ciel. Tout secours humain semblait vain et impuissant contre l'innombrable multitude des envahisseurs.

Et pourtant il vint un jour de délivrance : les Autrichiens battirent l'armée française à Neerwinden le 18 mars 1793. — L'étranger quitta notre sol.

Alors notre patrie, délivrée de l'amère oppression, reprit haleine. Lois, mœurs, langage, religion, tout retrouva sa première forme; chacun envisagea l'avenir avec confiance, le commerce reprit immédiatement; les champs dévastés ou abandonnés reçurent à la hâte de nouvelles semences; les signes de la domination étrangère furent arrachés, les églises furent ornées de nouveau; — et partout, aussi bien sur les visages que dans les cœurs, rayonna la joie de se sentir libre et la reconnaissance envers Dieu pour cette délivrance inespérée.

Ce que nous allons raconter s'est passé dans un village de la Campine brabançonne, que, pour certains

1. Voyez sur cette triste époque de notre histoire le bel ouvrage : *Histoire des Belges à la fin du* XVIII*e siècle*, par Ad. Borgnet. — Bruxelles, 1844, 2 vol. in-8.

motifs graves, nous désignerons par le pseudonyme de *Waldeghem*.

Ce village était situé à quelques portées d'arbalète d'une grande chaussée de terre; l'endroit où se trouvait son humble petite église apparaissait de loin comme un parc de majestueux tilleuls au-dessus desquels s'élevait seule la croix du clocher, comme pour indiquer qu'une association humaine habitait en ce lieu à l'ombre du temple de Dieu.

De plus près, Waldeghem offrait un aspect riant et gai: les toits de ses chaumières étaient couverts de mousse, les façades tapissées de vignes ou à demi ensevelies sous le paisible ombrage de larges noyers. Mais on y remarquait aussi quelques maisons de plus haute apparence: le presbytère, reconnaissable à la clochette d'alarme, était situé près du cimetière; non loin de là, la demeure moins élevée mais cependant gentille du sacristain — maître d'école; plus avant dans le village, la belle maison du notaire, et au delà encore la vaste brasserie avec ses étables et ses dépendances.

Entre les maisons et les chaumières qui semblaient semées au hasard des deux côtés du chemin, demeuraient des espaces vides à travers lesquels le regard pouvait errer sur des champs fertiles et de grasses prairies et s'élevait enfin jusqu'à une ceinture de bois impénétrables qui entouraient le village de toutes parts et le faisaient ressembler à une délicieuse vallée encadrée de hautes montagnes.

Un jour d'été de l'an 1793, c'était kermesse à Waldeghem.

Devant l'église, sous les hauts tilleuls s'élevaient toutes sortes d'échoppes couvertes de toile tendue; mais ce qui s'y vendait on ne pouvait le voir, car les boutiquiers, les bras croisés sur la poitrine ou assis sur une caisse ou un banc, semblaient attendre paisiblement auprès de leurs boutiques fermées.

Devant quelques cabarets on avait dressé des tentes de toile à voiles évidemment destinées à être offertes comme salles de danse aux villageois. Dans ces tentes aussi tout était calme et silencieux.

A voir le chemin du village, on eût pensé que la kermesse avait fini la veille, et que la population fatiguée, par paresse, n'avait pas encore enlevé les indices de ses réjouissances.

Ce calme universel eût pu sembler étonnant, car il était à peine trois heures de l'après-dîner, si en jetant un regard à travers les espaces vides qui séparaient les chaumières, on n'eût trouvé le mot de l'énigme.

Le long des sentiers qui, sortant des bois touffus, serpentaient vers l'église à travers les prairies et les champs, s'avançaient de nombreuses familles : hommes, femmes, enfants, portaient en main un livre de prières, un chapelet, ou l'un et l'autre à la fois.

Comme ces étroits sentiers ne pouvaient livrer passage qu'à une seule personne, ces gens s'acheminaient un à un en file pressée. De loin leur marche paraissait très-lente, et n'eût été que la toilette des femmes, émaillée de rouge vif, de vert, de jaune, de blanc, ondoyait sur le bleu sombre du costume des hommes et trahissait le mouvement, on eût cru souvent que ces lignes de

peuple se tenaient tout à fait immobiles dans la campagne.

Ainsi les habitants de la commune de Waldeghem se rendaient de toutes parts à l'église pour assister au salut solennel qui devait bientôt commencer.

Si l'on n'apercevait pas encore le même mouvement au centre du village, cela provenait d'une habitude calculée des paysans qui quittent la maison d'autant plus tard qu'ils habitent plus près de l'église : de là vient que le mouvement commence aux extrémités de la commune et s'étend par degrés de proche en proche jusqu'à ce que le son de la cloche fasse accourir du cabaret les retardataires pour ne pas manquer le commencement de l'office.

Et vraiment personne n'eût voulu s'y exposer ce jour-là. Il devait se passer dans ce salut quelque chose de particulier qui piquait la curiosité de tous.

Bruno, le fils du notaire, qui faisait ses études à l'école latine des Augustins à Anvers, était en congé pour passer au village les jours de la kermesse. Il avait une voix merveilleusement belle et était très-habile musicien. C'est pourquoi le sacristain avait depuis longtemps, et non sans grande peine, fait apprendre aux chanteurs de la confrérie de Sainte-Cécile un salut solennel dans lequel se trouvaient de nombreux solos. Bruno devait chanter ces solos.

Depuis trois mois, les familles des confrères de Sainte-Cécile n'avaient entendu parler que de ce salut et de la belle voix de Bruno ; et cette longue attente avait tellement mis leur curiosité en éveil qu'ils gagnaient en toute

hâte l'église, comme s'il devait s'y passer un événement de grande importance.

Peu d'instants avant que la cloche sonnât trois heures l'église était pleine de monde : les femmes et les filles se trouvaient sous la nef gauche; les petites filles du même côté, au milieu de l'église et vis-à-vis des petits garçons dont un passage libre les séparait; les hommes étaient rangés sous la nef droite. De cette façon un côté de l'église brillait, souriant et frais, de flots de dentelles blanches comme neige et de parures hautes en couleur, tandis que le côté opposé semblait s'assombrir sous la teinte monotone du costume bleu des paysans.

Les hommes eux-mêmes étaient disposés d'une façon particulière selon le rang et l'âge. Tandis que les plus âgés étaient éparpillés comme indifféremment au milieu de la nef, les jeunes gens et ceux qui touchaient à l'âge mûr se tenaient plus avant, près de l'autel de saint Sébastien, le patron de la confrérie des Archers. De tous les jeunes paysans non mariés il n'y manquait que les membres de Sainte-Cécile qui avaient déjà pris au jubé leur place accoutumée.

Près de l'autel de saint Sébastien se tenait un jeune homme à l'air hautain, le coude appuyé sur la tablette d'un prie-Dieu et le visage à demi tourné vers l'image du saint. Son attitude avait quelque chose de dédaigneux, sa physionomie une expression dure et railleuse; on eût dit qu'il ne songeait guère qu'il se trouvât dans la maison de Dieu. Il lui échappait même de temps en temps des paroles moqueuses sur le compte de Bruno et du salut promis. Ces plaisanteries s'adres-

saient à un homme déjà vieux, au dos voûté, au visage ridé, qui était agenouillé, deux pas plus loin, devant un pilier.

Ce qu'il disait, devait grandement irriter le vieillard, car celui-ci serra les dents avec colère et lui dit avec l'expression du plus profond mépris :

— Tais-toi, impie vaurien! tu n'es pas même digne de nouer les souliers de Bruno!

Les regards des voisins prouvèrent suffisamment qu'ils donnaient raison au vieillard; quelques-uns même s'éloignèrent avec dégoût de l'insolent jeune homme. Celui-ci s'en apercevant, eut un rire moqueur et haussa les épaules. Il songeait sans doute à tourmenter de nouveau le vieillard lorsque la petite porte latérale de l'église s'ouvrit tout à coup et que l'attention générale se dirigea vers ce point.

— Bruno! dit le vieillard avec joie.

— Geneviève! grommela le railleur, l'œil étincelant de rage.

En effet, un jeune homme à la taille svelte, aux traits purs, à la physionomie modeste comme celle d'une jeune fille, entra dans l'église, un gros bouquet de fleurs à la main; avec lui avait paru une toute jeune fille, à peine sortie de l'enfance, mais ayant déjà les gracieux dehors de la femme, et d'une physionomie si régulière, si délicate, si noble, que son aspect fascinait et faisait rêver.

C'était Geneviève, la fille unique du sacristain maître d'école, qui avait répandu sur son enfant adorée tout l'amour que contenait son âme sensible, et dès l'âge le

plus tendre, lui avait donné une instruction qui, parmi les villageois, la faisait passer pour une merveille.

La jeune fille, qui tenait aussi un bouquet à la main, prit de même celui de son compagnon.

Elle traversa lentement le chœur, monta les marches de l'autel, enleva les fleurs à demi flétries et mit à la place, en l'honneur de Dieu, son offrande fraîche et parfumée auprès du tabernacle. Puis elle revint sur ses pas et prit la chaise que Bruno tenait prête pour elle.

Le jeune homme, pour se rendre au jubé où déjà le sacristain faisait résonner l'orgue, traversa lentement l'église.

Sur son passage le silence fut troublé par le mouvement des chaises; chacun se haussait pour voir le bel étudiant qui allait chanter le solennel salut; qu'il fût le bienvenu parmi ses compatriotes, c'est ce qu'on voyait assez au sourire approbateur et bienveillant qui rayonnait sur tous les visages à son adresse. Lui, ému par ces hommages, courba la tête comme s'il en eût été confus, pressa le pas, et atteignit sa place au jubé au moment même où le sacristain ouvrait tous les tuyaux de l'orgue et annonçait par là la venue du curé.

Le curé entrait en effet par une porte voisine de l'autel. Il était impossible de voir un homme qui inspirât le respect plus que ce prêtre. Bien qu'il fût âgé de soixante-dix ans au moins et qu'il fût de haute taille, il marchait encore droit, comme si le sentiment de la majesté de sa mission eût aussi imprimé de la majesté à ses allures et à son maintien. Des cheveux blancs, brillant comme la neige au soleil, ceignaient son front et descendaient sur

ses épaules dans une opulence naturelle et sans recherche. De profondes rides sillonnaient son visage calme et doux; ses yeux étaient encore pleins de vie et attestaient par la placidité du regard la charitable bonté du cœur.

A son entrée, au moment où il promena un long regard sur ses paroissiens, un céleste sourire sembla illuminer ses traits, et on eût dit que l'émotion humectait ses yeux. Il s'arrêta un instant près de la porte, et, comme ravi dans un songe bienheureux, il contempla la foule entassée dans l'église jusqu'à y étouffer.

Sauf bien peu, il avait baptisé tous ces gens-là; il les avait initiés tous à la doctrine du Christ; il les avait consolés dans leurs maladies, assistés dans leurs misères; il leur avait montré le ciel comme suprême espoir, alors que l'enfer en révolte avait vomi sur la patrie la persécution, le meurtre et le pillage. Il savait tout ce qu'ils avaient jamais fait ou pensé; il n'y avait pas dans leurs cœurs de repli, si profond qu'il fût, dont l'œil du vieux prêtre n'eût pénétré le secret.

Ce peuple était pour lui plus qu'une réunion de frères, c'était sa lignée spirituelle, la propriété bien-aimée de son cœur; il vivait pour ces braves gens et les aimait comme un tendre père aime ses enfants.

Mais aussi combien ne le vénéraient-ils pas! Quel amour ils avaient tous voué à celui qui, image de Dieu même, se trouvait au milieu d'eux, pour soulager, consoler et bénir à chaque événement qui venait se poser comme un jalon dans leur monotone chemin à travers le monde!

Comme un fugitif rayon de la pensée, cette contemplation traversa le cœur paternel du prêtre, et il se sentit pris d'une grande joie en revoyant heureuse sa famille chérie, après les amères et désespérantes persécutions qu'elle avait eu à endurer.

Encore tout absorbé par cette douce préoccupation, il se tourna vers l'autel pour commencer le salut. Le frais parfum des fleurs s'exhala vers lui en odorante effluve. Un regard de reconnaissance s'échappa de ses yeux, tandis, qu'en passant, il adressait à la jeune Geneviève un affectueux sourire.

Le salut commença. Les membres de Sainte-Cécile se trouvaient là au grand complet, et comme ils avaient été instruits par le sacristain avec une extrême sollicitude, ils chantèrent avec beaucoup plus d'ensemble que d'habitude; mais, dans la conviction qu'ils étaient bien dressés, ils criaient d'autant plus fort, et cherchaient à faire dominer leur chant sur les sons tonnants de l'orgue, comme s'ils eussent disputé le prix, dans un concours, au puissant instrument.

Cela dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que Bruno, après un intermède de l'orgue, dut reprendre l'hymne en solo.

D'une voix posée, douce, à peine entendue, mais si pure et si nette qu'elle allait droit à l'âme, Bruno entonna le cantique de louange :

Ave maris stella...

Et puis. élevant peu à peu le ton, et imprimant à son chant par le tremblement des notes un carac-

tère de plus en plus touchant, il atteignit la strophe :

Monstra te esse matrem...

qu'il soupira d'abord d'une voix basse et comprimée, et qu'il lança ensuite vers le ciel comme un cri de détresse, commé une plaintive supplication.

Il continua ainsi l'hymne, conduisant sa merveilleuse voix de ténor avec une aisance, une facilité de mouvements, une liberté qui faisait oublier la musique, comme si le rhythme et le chant étaient le langage de l'âme humaine.

Et il faut bien que tout ce qui est vrai et beau rencontre dans tout cœur, quelque humble qu'il soit, des cordes qui résonnent et vibrent à l'unisson, car il régnait dans l'église un calme aussi profond que si tous les villageois avaient été changés en statues.

Un seul homme frottait de temps en temps les pieds sur le sol et toussait avec force ; c'était le railleur que nous avons vu près de l'autel de saint Sébastien.

Bien que ce bruit indignât de nombreux assistants, il ne put cependant troubler l'émotion des autres ; la belle voix de Bruno les tenait plongés dans l'oubli du monde entier ; il leur semblait que leur âme montait aussi, quand les sons, conduits avec art et sentiment depuis les notes basses, s'élançaient enfin vers le ciel de la puissante poitrine de Bruno et, retombant en pluie mélodieuse, remplissaient toute l'église.

On dit que la musiqne est une langue obscure. Quand elle est mal parlée ou qu'elle force la nature à des effets bizarres et recherchés, oui, sans doute ; mais la véritable

musique est le langage de l'âme, et quand elle parle du cœur au cœur, l'enfant qui bégaie comprend, ou plutôt sent lui-même ses moindres accords.

Les paroles que chantait Bruno appartenaient à la langue latine; la forme matérielle n'avait par conséquent rien d'intelligible pour ceux qui l'écoutaient, — et cependant les villageois comprenaient ce qu'il disait, et cependant ils recevaient et partageaient l'impression de chaque parole. Ils comprenaient bien que c'était une prière, une prière si solennelle, si ardente, si entraînante, qu'ils n'en avaient jamais entendu une semblable; une prière dont les accents tristes et profonds oppressaient leur sein ému, qui les faisait regarder le ciel en frémissant quand elle s'élevait, suppliante, vers Dieu, qui les faisait trembler et les forçait à courber la tête quand les notes douces, traînantes, animées par un craintif tremblement de la voix, leur faisaient sentir que le chanteur s'humiliait devant le Tout-Puissant; une prière enfin qui gonfla tout à coup leur poitrine, et les ravit en extase quand le beau chanteur entonna le *Magnificat*, ct que la strophe :

Magnificat anima mea Dominum...

jaillit de la poitrine de Bruno et alla comme le son éclatant d'une trompette frapper les voûtes de l'église.

Le salut continua, mêlé de rentrées du chœur, de prières du prêtre et de solos de Brunc, jusqu'au moment où l'office étant fini, chacun se leva pour quitter l'église.

Bruno descendit du jubé et fendit le flot du peupie

qui sortait pour rejoindre son père et Geneviève assis près de l'autel.

Le jeune homme semblait en extase et souriait radieusement; une vive couleur colorait ses joues, et il jetait sur la foule un regard amical comme s'il eût voulu demander ce qu'on pensait de son chant. Toutefois personne, ni homme, ni femme, ne répondit à son sourire : tous s'éloignèrent de lui avec un muet respect pour lui faire un large passage, et s'arrêtèrent à le regarder d'un air stupéfait comme si un prodige eût passé sous leurs yeux.

En réalité, ces gens simples étaient encore tout à fait sous l'impression de sa voix enchanteresse; leurs cœurs palpitaient encore d'émotion; il leur semblait impossible que ce jeune homme pût posséder une pareille puissance, et que ce fût lui qui avait versé dans leur sein le sentiment, incompris jusque-là, de leur propre dignité et de la grandeur de la vie; lui qui leur avait fait sentir qu'il y avait en eux, sous la rude enveloppe de l'homme, un être d'une nature plus haute, un être sensible et poétique.

Voilà pourquoi ils contemplaient, avec une reconnaissante admiration, Bruno, qui se dirigeait vers le haut de l'église.

Le vieillard que nous avons montré près de l'autel de saint Sébastien pleurait tellement, appuyé contre un pilier, que ses larmes mouillaient le pavé de l'église.

Le jeune homme s'en aperçut, courut à lui, et lui demanda avec intérêt la cause de sa tristesse :

— Bruno, mon cher Bruno, dit le vieillard en soupi-

rant, tandis que l'égarement de la joie se peignait sur ses traits, — maintenant... maintenant j'ai assez vécu. Que Dieu vous récompense pour le bonheur que vous avez donné à votre pauvre Jean. Je suis tout hors de moi; c'est comme si je sortais du Paradis !

— Je crois bien, il est ivre ou fou! dit d'un ton railleur l'insolent jeune homme dont le coude s'appuyait sur le prie-Dieu de l'autel saint Sébastien.

Le vieillard se retourna et répondit avec un enthousiasme étrange :

— Ah ! moque-toi de moi, appelle-moi Jean le fou, mais vois-tu, insensé Simon, j'ai porté cet enfant dans mes bras quand il était tout petit; je l'ai élevé, je lui ai donné toutes mes prières; Dieu m'a exaucé, voilà Bruno !

— Joli blanc-bec ! dit l'autre en ricanant, qui se met là à piailler comme une fille. Il faudrait lui mettre un cotillon et un bonnet, à votre Bruno !...

— Allons, viens, Jean ! dit le jeune homme en tirant le vieillard par la main, laisse là Simon et viens avec nous à la kermesse; mon père me l'a permis.

A cet instant l'église était à peu près vide; les personnes qui s'y trouvaient encore la quittèrent de même.

Au dehors tout était changé comme par un coup de baguette magique. Déjà l'on entendait au loin les sons séducteurs du violon et de la basse percer les bruits tumultueux de la kermesse.

Quelques vieilles gens étaient cependant restés au cimetière pour s'enquérir des nouvelles, si tant était que quelqu'un en connût. On parlait de la république fran-

çaise, des jacobins, de la mort de Marat, et de l'empereur d'Autriche; on s'applaudissait de la belle moisson de l'année et l'on exprimait l'heureux espoir qu'à l'avenir Dieu préserverait le pays du pillage et de la dévastation.

Là se trouvait aussi l'impudent jeune homme qui, pendant le salut, avait appuyé son bras sur le prie-Dieu de saint Sébastien. C'était Simon, le fils du brasseur, à qui la mort prématurée de sa mère avait permis de prendre le mors aux dents, et qui même pendant les premiers mois de la domination française avait couru à Bruxelles sans que personne sût ce qu'il avait fait dans la capitale. Il en était revenu avec de mauvaises idées, et c'en était assez pour faire penser aux paysans qu'il n'y avait pas fréquenté bonne compagnie.

Quoi qu'il en fût, personne ne l'aimait dans le village, dont il scandalisait les paisibles habitants par son inconduite et ses rudes et grossiers propos. Seulement on trouvait toujours autour de lui quelques jeunes paysans d'entre les plus pauvres et qui l'accompagnaient partout pour vider les pintes de bière qu'il avait coutume de leur payer dans tous les cabarets.

C'était dommage pourtant : en vérité, Simon pouvait passer pour un beau garçon. Il était de haute taille, ses traits étaient réguliers, et il avait passablement d'instruction; mais son attitude était hautaine, sa physionomie dure et son sourire habituel amer et dédaigneux. Un œil expérimenté eût découvert de prime abord que ce jeune homme, bien qu'il eût vingt-quatre ans à peine, était déjà dégoûté de la vie, parce que lui-même

avait corrompu cette vie par son orgueil et son inconduite.

Il paraissait ne plus rien subsister en Simon que l'égoïsme et le désir de dominer les autres, afin de se venger ainsi du mépris général.

Il avait d'ailleurs une haute et flatteuse idée de ses qualités personnnelles : pour chanter, danser, s'incliner, se montrer gracieux et poli, personne ne s'y entendait comme lui; esprit, facilité d'expression, savoir inné, personne ne possédait tout cela plus que lui. Ses compatriotes, disait-il, étaient un tas de rustres imbéciles qui se laissaient chasser dans leur lit par le curé armé du portrait du diable, et passaient des nuits entières à rêver de l'enfer et du purgatoire.....

En ce moment, Simon était à l'entrée du cimetière avec cinq ou six jeunes paysans mal vêtus qui lui rappelaient qu'il avait promis de payer vingt pintes de bière dès que le salut serait fini; mais Simon ne les écoutait pas et était occupé à donner à sa toilette un air dégagé et galant, comme s'il eût attendu quelqu'un sur qui les grâces de sa personne devaient faire impression.

En effet, cinq ou six personnes sortirent en cet instant par la porte latérale de l'église.

C'était le notaire, sa femme, son fils Bruno et son vieux domestique Jean, et avec eux le sacristain maître d'école et sa fille Geneviève.

Les deux familles s'avançaient lentement au milieu des villageois causeurs, qui se rangeaient de côté avec respect et fixaient sur Bruno et Geneviève un regard flatteur et admiratif. Sur le visage d'un grand nombre et

dans les regards significatifs qui s'échangeaient, il était facile de voir que les paysans se disaient en eux-mêmes :

— Ils sont nés l'un pour l'autre. Il n'y a pas de plus beau couple au monde !

Cette conviction était empreinte plus profondément encore sur les traits du notaire et du sacristain ; leurs yeux rayonnaient d'orgueil et de joie.

Mais celui qui semblait heureux jusqu'à en perdre la tête, c'était le vieux domestique Jean. Il s'efforçait de redresser son dos voûté, tournait la tête de tous côtés, et contemplait les gens d'un œil fier, comme s'il eût voulu dire :

— C'est moi qui l'ai élevé !

A l'entrée du cimetière, il leur fallut passer tous devant Simon, qui, le visage irrité et envieux, frémit de jalousie en voyant Bruno et Geneviève s'avancer vers lui, la main dans la main.

Le fils du brasseur lança à la jeune fille un coup d'œil si dur qu'elle baissa la tête et retira sa main de celle de Bruno ; puis il jeta sur le jeune étudiant un regard fixe et perçant comme une provocation. Cependant, quand Geneviève passa devant lui, il se montra de nouveau aimable, sourit gracieusement, et dit ; bonjour ! d'une voix douce ; mais la jeune fille, confuse ou troublée, détourna la vue et courut vers son père, qui se trouvait déjà sur le chemin du village.

Le vieux domestique avait remarqué tout cela avec colère ; il vint se placer devant Simon, le menaça du poing et dit :

— Encore une fois! impudent ivrogne!

Simon, les yeux baissés, était appuyé contre le mur de l'église. Des paroles confuses de rage et de vengeance s'échappaient de sa bouche. Il n'entendit pas le domestique.

Il demeura ainsi quelques instants absorbé par son dépit; soudain il se redressa, et cria à ses compagnons :

— Allons, il faut se monter aujourd'hui! Vous boirez vous boirez autant que vous voudrez. La kermesse n'est pas encore finie; nous verrons enco de singulières choses!

Suivi de ses compagnons, il s'élança, comme un furieux, à travers la foule, et se précipita, en criant et tempêtant, dans une tente où l'on dansait.

Sur le marché, centre de la kermesse, il se faisait un tel tapage, il y avait une telle foule, qu'au milieu de cette formidable cohue un spectateur paisible eût pu facilement perdre la tête ou devenir sourd.

Les clameurs des charlatans, des boutiquiers et des escamoteurs, le roulement des tambours, l'appel éclatant des cornets et des trompettes, le son aigu des violons, le plaintif grognement des porcs qui se trouvaient par centaines sur la place, le chant à pleine voix des jeunes gens, et bien d'autres bruits retentissants, se confondaient en un bourdonnement croissant, qu'on aurait pu prendre, à quelque distance, pour le murmure d'une ruche gigantesque.

La foule ondoyait sur le marché comme un fleuve; on se heurtait, on s'écrasait, on se marchait sur les

pieds... mais sur tous les visages on lisait la gaieté et une joie débordante et expansive.

D'un côté, celui où la place monte vers l'église, se déployaient de nombreuses boutiques offrant en vente friandises, jouets, ustensiles de ménage, étoffes ou vêtements tout confectionnés. Ce côté était calme et paisible en comparaison de l'autre; là on ne remarquait ni tumulte ni hâte, sauf parfois qu'un paysan ou l'autre manquait de tomber à la renverse sous le choc d'un gigantesque morceau de pain d'épice qu'on poussait vers lui d'une boutique pour le décider à l'acheter.

Les parents de Bruno et de Geneviève avaient dirigé leurs pas vers ces boutiques; ils s'y arrêtèrent quelque temps, jusqu'à ce que le jeune homme eût acheté un magnifique livre de prières à fermoirs d'argent, cadeau de kermesse offert par lui à son amie.

Ils voulurent alors parcourir aussi l'autre côté du marché, afin de voir ce qu'annonçaient le joyeux vacarme, les sauts, les grimaces et les grands gestes à tour de bras des charlatans et des escamoteurs.

Il régnait là une animation extraordinaire, on eût dit qu'une armée entière de criailleurs et de bouffons s'y était donné rendez-vous.

Quelque part que parussent Bruno et Geneviève, on leur faisait place sur-le-champ, soit par respect, soit par affection; et bien que les deux familles se tinssent à distance des bateleurs, ils pouvaient néanmoins tout entendre et voir.

Au coin qui avoisine l'auberge du *Lion* se tenait un charlatan étrangement vêtu et portant au cou une

chaîne formée de dents humaines. Son paillasse jouait de la trompette et racontait, en termes pompeux, les merveilles inouïes que son maître avait opérées dans tous les pays du monde. A titre de preuves, il montrait des parchemins garnis de sceaux rouges, et sur lesquels était écrite la confirmation de ses paroles en langues étrangères, que naturellement personne ne pouvait lire ni comprendre.

A peine le bouffon était-il à la moitié de sa harangue, qu'il s'avança un paysan dont la joue gonflée laissait assez voir quel mal le tourmentait.

— Eh bien, Sus[1], que vas-tu faire? demanda le notaire. Le gaillard va te martyriser.

— Peu importe! grommela Sus, je ne puis plus le supporter. Quand il devrait m'arracher la tête du corps il faut que cette dent sorte!

Le charlatan, remarquant cette proie, se mit à se frotter les mains, fit taire le paillasse; il saisit par l'épaule le paysan souffrant et l'attira à lui, en disant à la foule avec une majestueuse gravité :

— Vous allez voir, honorables auditeurs, que je ne suis pas venu ici comme tant d'autres charlatans, inspecteurs d'urines, arracheurs de dents et enleveurs de cors aux pieds, qui n'ont jamais étudié, et vous arrachent souvent la moitié de la mâchoire avec la dent. Non, non, faites attention, vous allez voir comment maître Nicophorus entend son art!

Il releva sa manche droite, fit claquer ses doigts

comme un escamoteur, fit asseoir le paysan la tête renversée contre une chaise, et saisit une pince de fer, après quoi il s'écria :

— Voyez, cette pince n'est ni fer ni acier; c'est une légère plume qui, bien loin de vous faire mal, vous chatouille les gencives, comme si une mouche vous passait sur les lèvres, ni plus ni moins! Admirez l'adresse de maître Nicophorus! Sept *stuivers*[1] par dent! sept stuivers, rien que cela! Ça y est, attention, ça y est! Une, deux, trois, pst!

Et le charlatan éleva la pince en l'air avec ce qu'il avait arraché.

Le paysan était tombé sur le sol en hurlant, et bien qu'il criât comme si on l'assassinait, le paillasse sonnait de la trompette encore plus fort, tandis que maître Nicophorus, triomphant, montrait aux assistants l'objet extrait, et s'écriait au milieu des éclats de la trompette :

— Sans douleur! sans la moindre douleur!

Pendant ce temps, le paysan se roulait à terre et appelait au secours; les spectateurs, croyant sans doute qu'il agissait ainsi par plaisanterie, ne faisaient qu'en rire.

Cependant le paillasse, voyant que le paysan saignait abondamment, et craignant quelque mauvaise affaire, se mit à gourmander le patient avec colère, tandis que son maître adressait au peuple un triomphal discours :

— Tu n'es pas honteux, grand gaillard, dit le bouffon, de pleurnicher là, à terre, comme un enfant!

1. Le *stuiver* valait neuf centimes.

Tu t'imagines que cela fait mal? Ce n'est pas vrai!

Le paysan, les yeux pleins de larmes et le visage grimaçant de douleur, leva deux doigts en l'air et murmura :

— Deux! ô mon Dieu! ô mon Dieu, deux! une mauvaise et une bonne!

— Comment, deux! riposta le paillasse. File bien vite! Chaque dent coûte sept stuivers; mon maître va te faire donner quatorze stuivers, le roi fût-il là. File donc! je lui dirai que tu m'as payé.

Le paysan ne se le fit pas dire deux fois; il s'enfuit la main sur la bouche, fendit la foule, et disparut derrière l'église.

— Voyez, voyez, s'écria maître Nicophorus en jubilation, le voilà qui de joie court comme un lièvre! Je n'ai fait que le toucher, que dis-je? je n'ai fait que porter le doigt vers sa bouche, et, au même moment, la douleur a disparu!

Bientôt après, maître et valet, remontés sur leurs chaises, débitaient mille choses surprenantes; cependant, à l'exception de quelques *poudres de longue vie* dont la dose se vendait quatre liards, le dentiste nomade ne semblait pas avoir grande clientèle, et bientôt la majeure partie de l'assistance le quitta pour courir un peu plus loin vers un autre tréteau où sans doute on était sur le point de se battre, à en juger par les exclamations irritées qui s'y faisaient entendre.

Les deux familles suivirent le torrent des curieux.

Derrière une table se tenait un escamoteur. Après avoir exécuté quelques tours avec les noix muscades et

les gobelets, il avait demandé un escalin [1] à quelqu'un des spectateurs.

Un garçon, qui sans doute se l'était procuré par de longues épargnes, et qui était fier de montrer qu'il était riche d'une pièce d'argent, avait donné au bateleur l'escalin demandé.

Cependant le faiseur de tours avait avalé l'escalin, et maintenant il assurait qu'il se trouvait dans le nez du paysan. Celui-ci s'était pincé le nez à plusieurs reprises, mais après l'avoir fait en vain pendant un quart d'heure, il s'effraya à la pensée que son escalin pourrait bien lui être escamoté pour toujours, entra tout à coup en fureur, frappa du poing sur la table et traita l'escamoteur de fripon et pis encore.

Le sacristain, qui connaissait ce paysan, voulut l'apaiser et lui faire entendre qu'à la kermesse tout était plaisanterie; mais la colère s'était allumée dans cet homme simple, et à peine pouvait-on l'empêcher d'en venir aux coups.

Aussitôt que l'escamoteur vit beaucoup de monde rassemblé, il fit rester immobile le paysan courroucé, et lui tira avec un grand effort l'escalin du nez.

Tandis que le lourdaud stupéfait considérait sa pièce d'argent d'un œil fixe et ébahi, et semblait douter si c'était le sien, un gamin circulait avec une boîte de fer-blanc parmi les paysans égayés et recueillait nombre de liards qu'on n'eût pas lâchés sans ce tour plaisant.

Du reste, la récolte de l'escamoteur ne dura pas long-

1. Petite pièce d'argent de l'époque.

temps. Il se fit une nouvelle ondulation dans la foule : quelques voix criaient joyeusement :

— Jean de Lierre ! chansons nouvelles !

Un peu plus loin, en dehors de la presse, un homme qui n'avait qu'un bras était occupé à planter une perche, devant laquelle il déroula bientôt une grande toile où étaient peintes, en tableaux carrés, des scènes de toute sorte. Cela devait représenter quelque chose d'épouvantable, car sur la plupart des tableaux on voyait des soldats armés d'épées, des cadavres sanglants, et pour conclusion l'affreuse guillotine.

Le chanteur était un vieux soldat de l'époque des premiers patriotes, renommé dans les villages pour les nouvelles et belles chansons qu'il composait lui-même. Il avait laissé son bras droit à la dernière bataille livrée par les patriotes sur la montagne de Huy. Il se servait pourtant encore du moignon qui lui restait, et auquel était fixé un anneau de fer destiné à recevoir la longue baguette blanche avec laquelle il désignait les tableaux tout en chantant.

Sa main gauche avait assez de besogne à battre d'un petit tambour suspendu en travers sur son ventre.

De l'autre côté de la toile, se tenait une femme avec un violon.

La foule afflua en cet endroit; Simon, le fils du brasseur, s'y trouvait aussi avec ses compagnons; et soit qu'ils eussent déjà beaucoup bu, soit qu'ils voulussent troubler le chanteur, ils faisaient un tapage tel qu'on eût cru que le village n'appartenait qu'à eux seuls.

Dès que tout fut prêt, le vieux soldat frappa quelques

coups sur son tambour pour faire taire les braillards. Puis, de sa longue baguette, il indiqua successivement chaque scène, et cela en parlant et en chantant tour à tour, si bien qu'il fallait qu'il fût parfaitement maître de l'air de sa chanson pour ne pas s'y perdre cent fois.

Il débuta *ex abrupto* en ces termes :

— Paysans, bourgeois et autres gens, approchez! Jean de Lierre est de retour pour votre plaisir; il va vous chanter de surprenantes choses; ouvrez l'oreille et la bouche; c'est le moyen pour vous d'entendre, pour lui de vendre!

Écoutez ma chanson, amis!
Cela s'est passé dans Paris;
Ce sont de terribles nouvelles
Que je vais vous communiquer.....

Ne tremblez pas, bourgeois et paysans, vous tous, tant que vous êtes, Jean de Lierre sait bien ce qu'il vous apporte; c'est effrayant, il est vrai, mais cela tourne bien pourtant, comme vous l'entendrez tout à l'heure :

Ce sont de terribles nouvelles
Que je viens vous communiquer :
Dieu punit les grands criminels
Quand on peut le moins y songer.....
Des sans-culott' chef inhumain,
Raillant la justice divine,
Marat versait le sang humain
Par l'exécrable guillotine.....

Oui, hommes et paysans, vous voyez ici comment Marat est nourri dans une forêt par une sorcière avec le

lait d'une louve. Vous le voyez là, courant, armé d'un couteau, après son propre père. Ici vous le voyez à Paris, avec les jacobins furieux, massacrant tous les prisonniers; voyez, le scélérat est dans le sang jusqu'aux genoux, et il crie toujours: Encore! encore!

— Ah! brrr! un tas de mensonges! dit Simon d'un ton railleur; vous venez encore conter des fariboles aux paysans, comme s'ils avaient déjà trop d'esprit!

— Qui ne veut pas entendre peut s'en aller! s'écria le chanteur.

— Comment! des sorcières? du lait de louve? dans le sang jusqu'aux genoux? C'est merveille que le diable n'en soit pas aussi. Farces, farces que tout cela! s'écria Simon.

Le chanteur montra une feuille de chansons et dit d'un ton solennel:

— C'est imprimé!

Et comme s'il n'y avait rien à répliquer à cet argument péremptoire, il reprit:

Marat, cet infernal tyran
Devenu maître de la France,
Faisait, hélas! mourir les gens
Par l'eau, le fer et la potence.....

— Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre...

En entendant ce nom redouté, la plupart des spectateurs firent le signe de la croix.

— Vous voyez ici le scélérat avec Robespierre; il lui demande avec colère pourquoi, ce matin-là, la guillotine a chômé une heure.

Au démon Robespierre il dit :
La guillotin' se ralentit.....
Je veux voir, tout à l'heure, prêtes
Pour le bourreau cent mille têtes,
Sans quoi je ne suis pas content.....

— Mensonges ! mensonges ! s'écria Simon.

— Ah çà, allez-vous vous tenir tranquille là-bas, sans-culotte manqué ? riposta le chanteur, ou je vais vous débiter votre litanie[1].

Voyez, bourgeois et paysans, voyez, Robespierre lui-même tremble; Marat dit: Tuons tous les hommes, excepté nous deux; alors nous serons bien sûr les maîtres pour toujours !

Sans quoi je ne suis pas content.
Faut que le monde aille à néant!
Mais une fill' douce et jolie,
Que Dieu couronne son martyr!
Prête à donner sa jeune vie,
Pour son pays s'en va mourir.....

Vous voyez là la jeune fille assise auprès d'un couteau; un grand couteau est à ses pieds; ici vous voyez comment elle a caché le couteau sous son mouchoir, et comment, prête à partir avec un paquet, elle prend congé de ses parents attristés...

Prête à donner sa jeune vie
Pour son pays, s'en va mourir.
Elle entreprend le long voyage
De Paris, avec le couteau.

1. Vous dire votre fait.

Elle frappe à la porte de Marat, comme vous pouvez l'apercevoir ici...

Voyant un visage nouveau,
La servant' dit : — Votre message
Et votre nom? — Charlott' Corday,
Au grand Marat je veux parler,
Et votre maître attend mon aide.....

Marat, le cruel assassin,
Se trouvait alors dans un bain
De sang humain, affreux remède!
Pour guérir d'une maladie.
Charlotte vient. Marat lui dit :
— Pourquoi me troublez vous si tôt;
Ne craignez-vous pas l'échafaud?

C'est ainsi que la jeune fille est introduite auprès de Marat, qui se baignait à cette heure dans le sang humain; alors, pour bien préparer son coup, elle lui dit qu'elle est venue pour se plaindre à lui des habitants de sa ville, à quoi Marat lui répond que toute la ville doit mourir.

Elle dit : — Je viens dénoncer
Ma ville insultant ciel et terre!
Lui répond, sans se retourner,
Guillotinons la ville entière.

La jeune fille ne pouvait supporter cela... Elle tire son couteau comme vous le voyez ici... Elle dit :

— Comment, brigand, la ville entière?
Meurs dans ton bain, chien sanguinaire!
Sans plus dire un mot, au bourreau
Elle plonge au cœur le couteau.
Il tombe; en mourant il appelle

Robespierre et l'enfer contre elle;
Il crie et des dents grince en vain,
Sur son âme Satan met la main.

Pour lors les jacobins sont accourus au bruit; ils ont voulu mettre la jeune fille en pièces; mais sur l'avis de Robespierre, ils l'ont garrottée et traînée en prison... Voyez comme ils maltraitent la pauvre fille!

— Bravo! c'est bien fait! s'écria joyeusement Simon. C'est du beau! une je ne sais quoi qui va assassiner les gens chez eux!

— Qu'est-ce? qu'osez-vous dire de cette honorable demoiselle? s'écria le chanteur indigné.

— Je ne veux pas dire ce qu'elle est, répliqua Simon; le mot est beaucoup trop laid!

— Oui, oui, reprit le vieux soldat: si je venais ici chanter les louanges de Robespierre et des jacobins, cela vous irait mieux, n'est-ce pas? Mais les trois mois que vous avez passés, avec un bonnet rouge sur la tête, au club des sans-culottes à Bruxelles, ce temps-là n'est plus, mon gaillard.

Cette révélation parut abattre le fils du brasseur, d'autant plus que tous les paysans s'éloignèrent de lui comme s'il eût été atteint d'une maladie contagieuse.

— Et laissez-le chanteur en paix, reprit le vieux soldat, car il en sait plus long que vous ne pensez, et vous pourriez vous repentir de ne pas le laisser gagner son pain tranquillement.

Simon grommela quelques mots entre les dents, lança au chanteur un regard furibond, et dit en levant vers lui son poing serré:

— Je te retrouverai, Normand!

Après avoir proféré cette menace, il s'achemina lentement et avec une démarche hautaine vers l'auberge du *Lion*.

Le chanteur reprit comme si rien ne s'était passé :

Le peuple furieux garrotte
Alors la vaillante Charlotte
Et la jette en un noir cachot!
Puis on vient crier aussitôt :
« A mort! à mort! » Pauvre victime,
Comme un malfaiteur plein de crime,
On la lia sur le tombereau.....

Voici le tribunal où Robespierre rend la sentence; voici la charrette du bourreau avec la pauvre fille; voici la guillotine inventée par Lucifer en personne. Charlotte y monte, les yeux levés au ciel :

Elle monte sur l'échafaud,
Son doux regard à Dieu s'adresse.
Le couteau tombe et se redresse.....

La courageuse fille est morte, morte, oui, pour ce monde, mais espérons, chers auditeurs, qu'elle vivra éternellement là-haut!

Le couteau tombe et se redresse....
Mais ne déplorons pas son sort;
Charlotte a sauvé sa patrie,
Si la guillotine est rougie,
Charlotte vit, Marat est mort! [1]

1. Cette scène est la fidèle esquisse du chanteur populaire des Flandres. Si le langage et la chanson ont un cachet étrange, que le lecteur les accepte tels qu'ils sont pour l'amour de la vérité. (*Note de l'auteur.*)

La complainte qui venait de finir parut avoir fait une profonde impression sur l'âme de Geneviève; déjà elle se promenait loin de là devant les boutiques de gâteaux et de friandises, et elle semblait encore pensive et distraite. Tout à coup elle s'adressa à son compagnon :

— Bruno, dit-elle, cette Charlotte Corday a-t-elle bien ou mal agi?

— C'est la question que je me fais moi-même! répondit l'étudiant.

— Et quel est votre avis?

— Verser le sang est bien cruel, Geneviève. Peut-être a-t-elle encouru la colère de Dieu.

Cette réponse ne plut pas à Geneviève; elle secoua la tête d'un air de doute et de mécontentement, et dit toute rêveuse :

— C'est possible... mais cependant Charlotte Corday est une héroïne, et si elle a péché, Dieu le lui pardonnera, Bruno. Dans le fait, elle est morte pour sa foi et pour sa patrie, et, faible femme, elle a osé entreprendre de punir un monstre devant lequel tremblaient tous les hommes de France, et même tous les hommes d'Europe...

Le jeune homme fit presser le pas à Geneviève pour rejoindre leurs parents qui avaient pris l'avance, et, chemin faisant, il dit :

— Geneviève, ce sont là des questions périlleuses; taisons-nous là-dessus. Dieu lui-même décidera. La pensée d'un meurtre, fût-il même juste, me fait frémir... Allons, nos parents entrent au *Lion;* on y danse.....

En traversant l'auberge pour gagner la tente élevée au fond de la cour, ils virent Simon, chantant et tapageant comme un véritable ivrogne, au milieu de ses compagnons de débauche. Tout en proférant de grossières paroles, il frappait du poing sur la table avec tant de force, que les cruches dansaient et versaient la bière à flots sur le sol.

Le fils du brasseur eut à peine aperçu Geneviève qu'il se leva brusquement, s'efforça de se donner un air gracieux, s'approcha tout en chancelant de la jeune fille, et dit, avec force salutations et révérences :

— Aurai-je l'honneur de danser avec la jolie mademoiselle Geneviève?

La jeune fille, tout irritée de cet excès d'audace, se détourna en répondant :

— Laissez-moi tranquille; je ne danse pas...

— Allons, allons, s'écria Simon, vive la joie !

Et il saisit la jeune fille par la main, et voulut l'entraîner de force vers la tente.

Geneviève regarda Bruno d'un air de reproche et d'interrogation, comme pour lui dire :

— Vous permettez cela? N'osez-vous pas me défendre?

L'œil de Bruno, ordinairement si calme et si doux, s'enflamma soudain; il bondit, arracha la jeune fille aux mains de Simon, et lui porta un tel coup dans la poitrine que le fils du brasseur recula de quelques pas en chancelant et s'affaissa contre le mur.

Le jeune étudiant, surpris de sa propre action, se mit à trembler comme un roseau; Simon, mugissant comme

un taureau, se précipita sur Bruno et allait à coup sûr lui porter un mauvais coup, mais en cet instant même parurent le notaire et le sacristain, qui, menaçants, devant lui se placèrent.

Pendant ce temps, Bruno et Geneviève disparurent sous la tente.

Soit que la boisson n'eût pas encore entièrement aveuglé le fils du brasseur, soit qu'il se promît une vengeance ultérieure, il se contenta d'éclater en véhémentes injures contre Bruno, alla se rasseoir tout en tempêtant, et frappa violemment la table de son pot à bière en criant :

— De la bière, de la bière par doubles pots !

Peu après, les parents de Bruno, le père de Geneviève et le vieux domestique Jean étaient assis sur un banc dans la tente, et se réjouissaient de voir comme leurs enfants prenaient plaisir à la danse, et comme chacun rivalisait pour faire leur éloge ou leur adresser d'amicales paroles.

Dans leur tranquille joie, ils eussent sans doute oublié le misérable Simon, si les éclats sauvages qui retentissaient dans l'auberge ne fussent venus de temps en temps leur rappeler qu'il y poursuivait ses scandaleux excès.

Ils s'entretinrent par conséquent de Simon, et plaignirent sincèrement le pauvre vieux brasseur qui n'osait même pas venir à la kermesse pour n'être pas témoin des audacieuses débauches de son fils. On se souvient aussi des paroles du chanteur sur le séjour de Simon à Bruxelles, et cette considération ne pouvait assurément exciter beaucoup de sympathie pour lui.

Le vieux domestique était surtout monté contre Simon, et parlait avec tant d'irritation de l'ivrogne, comme il l'appelait, que le notaire dut l'arrêter deux ou trois fois.

Déjà ils avaient passé près de deux heures sous la tente; Bruno et Geneviève dansaient sans interruption, et semblaient jouir du plus beau jour de leur vie.

Le notaire parlait de rentrer au logis...

Soudain on entend dans l'auberge un vacarme confus; on dirait de gens qui se battent et frappent à coups de chaises; des malédictions et d'affreuses paroles dominent les voix confuses de ceux qui veulent séparer les lutteurs... les tables se renversent, les pots se brisent....

Dans la tente, la musique et la danse continuent toujours; mais les simples spectateurs se lèvent avec surprise pour regarder vers l'auberge.

Avant qu'on puisse se rendre compte de ce qui se passe, le flot des disputeurs s'écoule en désordre sur la place découverte qui sépare la tente de la maison; un jeune homme, brandissant à la main une cruche de pierre, s'élance plein de rage du milieu du groupe, jette à terre trois ou quatre personnes, et, l'écume à la bouche, fait irruption dans la tente, où il profère d'une voix tonnante ces terribles paroles :

— Il faut qu'il meure! Je lui casserai la tête à cet hypocrite rat d'église!

Élevant la cruche au-dessus de sa tête, il court tout autour des danseurs qui fuient, et pousse, en apercevant sa victime, un cri de vengeance.

Chacun est comme pétrifié, tant cela s'est passé rapi-

dement; le vieux domestique seul pousse un cri d'angoisse, et, les mains levées, se jette devant Bruno.

La cruche, dirigée contre Bruno, s'abat; le pauvre domestique reçoit le coup sur la tête, et tombe sanglant et privé de sentiment aux pieds de son jeune maître.

Vingt paysans s'élancent à la fois sur Simon; on le terrasse; il frappe, il mord, il égratigne; mais on le lie avec des cordes, et bientôt on l'entraîne vers la prison du village.

En même temps on relève le domestique, on le place sur une chaise et on le porte dans l'auberge; tandis qu'on s'efforçait d'arrêter le sang qui coulait de sa blessure, Bruno pleurait et gémissait à côté de lui comme s'il eût déploré la mort d'un père ou d'un frère. Geneviève, assise, sanglotait en tenant son mouchoir devant ses yeux.

Au bout de quelque temps, le domestique revint à lui et ouvrit les yeux. Son premier regard tomba sur Bruno, dont il saisit la main d'une ardente étreinte en murmurant quelques mots de reconnaissance.

Tous avaient hâte de quitter cet endroit fatal et de rentrer au logis. Jean fut placé sur une civière et on l'emporta de l'auberge. Le notaire et sa famille suivaient le blessé.

Sur leur chemin, ils devaient passer devant la prison qui était ménagée dans une chambre d'une vieille maison en briques.

Ils aperçurent tout à coup, derrière les barreaux de fer de la fenêtre, la figure de Simon ivre qui leur faisait d'affreuses grimaces, leur lançait d'épouvantables cris de

vengeance, et les menaçait du poing à travers la grille.

. . . .

Le lendemain, le bailli, avec quelques gens de justice, arriva à Waldeghem pour faire une enquête sur ce qui s'était passé.

Mais lorsqu'il fit ouvrir la prison, on n'y trouva plus Simon.

Quelques recherches qu'on fît par la suite, même pendant des mois et des années, on n'apprit plus rien de Simon.. . . . .

. . . .

Peu de temps après les Français gagnèrent la fatale bataille de Fleurus, et s'emparèrent pour la seconde fois de notre pays.

LA

GUERRE DES PAYSANS

1798

I

Au bord du grand chemin de terre qui passait à quelque distance du village de Waldeghem, et le mettait en communication avec les communes plus importantes et enfin avec la ville elle-même, se trouvait une auberge ayant pour enseigne : *A l'Aigle*.

Là demeurait baes [1] Cuylen, le meunier. Son moulin était situé dans le voisinage, sur une hauteur plus qu'ordinaire ; et cela parce que, du côté de l'est, l'auberge de l'*Aigle* touchait à un grand bois qui s'étendait dans cette direction à une distance de quelques lieues. Afin de pouvoir prendre le vent de ce côté autant que possible, le grand-père de baes Cuylen avait fait construire son moulin à une grande élévation.

Un dimanche matin, au mois d'octobre de l'année 1798, baes Cuylen sortit de chez lui pour aller au mou-

1. Prononc. *bâze* : ce terme flamand équivaut à *maître*.

lin; son domestique Sus [1] qui le suivait paraissait fort mécontent et murmurait à part lui de façon à ce qu'on l'entendît.

Le meunier se retourna et dit d'un air fâché :

— Sus, mon garçon, je ne comprends pas comment tu peux être ainsi ! Dans le malheureux temps où nous vivons ne consens-tu pas à prendre volontiers ce peu de peine?

— Peu de peine! grommela le domestique; tandis que les autres sont assis au cabaret, je suis moi, tout le dimanche, à sécher là-haut au moulin, pour voir s'il ne vole ni corbeaux ni sans-culottes. Laissez au moins le moulin en paix le décadi [2].

— Le dimanche républicain? s'écria baes Cuylen avec horreur. Si tu n'étais pas si vieux, Sus, je dirais que tu as envie d'entrer en accointance avec cette canaille impie.

— Je voudrais que le dernier sans-culotte fût pendu à la potence! s'écria le domestique; je pourrais alors, du moins, marcher le dimanche sur la terre ferme, au lieu d'être toujours planté là-haut sur le moulin.

— Allons, Sus, dit le baes avec bonté, ne t'épargne pas une si petite peine. Souviens-toi que chacun, en ce temps-ci, a une lourde croix à porter. Vois les malheureux serviteurs de Dieu, vois nos prêtres, comme ils sont poursuivis et emprisonnés, parce qu'ils ne veulent pas renier la foi; vois comme ils sont emmenés sur des

1. Diminutif de *Franciscus*, François.

2. Selon l'almanach républicain, les semaines se partageaient en dix jours on nommait ceux-ci : *primidi, duodi, tridi*, etc. Le *décadi* ou dixième jour était le jour de repos légal. (*Note de l'auteur.*)

îles loin dans la mer, où ils doivent être mis en pièces par les bêtes sauvages si Dieu ne les assiste. Vois nos pauvres conscrits qui se cachent, pendant des semaines entières, dans les bois et dans les cavernes, et qui, la mort dans l'âme, craignent à tout instant d'être trahis et jetés en prison...

— Mais je n'y comprends rien, baes. Il n'y a du moins pas une âme dans le village qui voudrait leur faire du mal...

— Et le bourgmestre et les échevins?

— Les gens de la *municipalité* voulez-vous dire? Bah! ceux-là n'en feraient rien non plus; leurs propres fils sont cachés dans le hameau derrière le Vinkenbosch. Mais il me semble, baes, que plutôt que de craindre et de trembler sans cesse, sans espoir d'échapper, je me ferais soldat.

Ils étaient arrivés au moulin et gravissaient l'escalier. Baes Cuylen répondit tout en montant:

— Tu te ferais soldat, Sus! Ainsi tu prendrais les armes pour arrêter les prêtres sur l'ordre de ces impies sans-culottes, pour piller les églises, dépouiller les pauvres paysans, brûler les villages et verser le sang innocent des martyrs?

Le domestique fit le signe de la croix et dit en atteignant le haut de l'escalier et en entrant dans le moulin:

— Je n'y avais pas regardé de si près, baes. Que Notre-Seigneur m'en préserve, j'aimerais mieux mourir.....

— Ainsi tu resteras encore, ce dimanche-ci, sur le moulin, et tu guetteras attentivement?

— Oui, baes, mais...

— Tu ne refuses pas, au moins?

— Non, non, ce n'est pas cela que je veux dire; soyez sûr que je suis prêt à tout, excepté à rester au moulin le dimanche. C'est toujours la même chose. Mettez-moi une fois dans l'eau jusqu'au cou, je n'y trouverai rien à redire : ce sera du moins du nouveau...

— Je le crois, Sus; mais personne ne voit aussi loin que toi...

— Il n'est pas toujours avantageux d'avoir une bonne vue, baes; j'en suis un exemple. Si j'étais à moitié aveugle je serais assis, à l'heure qu'il est, au *Lion* avec une pinte de bière en main... Enfin, pour l'amour de Dieu, je demeurerai encore là-haut jusqu'à ce soir, à guetter pour la patrie... Donnez-moi le drapeau!

Le baes ouvrit un coffre et en sortit un petit drapeau partagé en trois bandes de couleur bleu, blanc et rouge; il tendit cet emblème à Sus qui était déjà grimpé jusqu'au sommet du moulin.

Au faîte du moulin on avait percé, des quatre côtés, quelques petits trous presque imperceptibles.

Avant d'arborer le drapeau le domestique se glissa tout autour et appliqua l'œil à chaque ouverture.

Parvenu au côté de l'ouest il s'arrêta longtemps immobile devant l'une d'elles.

— Vois-tu quelque chose? demanda le baes avec angoisse.

— Pst! répondit mystérieusement le domestique.

— Qu'y a-t-il, Sus? demanda de nouveau le baes après un instant d'attente.

— La poussière vole au bout du chemin : il vient quelque chose.

— Ce sera un chariot, Sus.

— Non, non, quelque chose brille et reluit à travers la poussière; cela ressemble à des sabres nus ou à des fusils...

— Descends, descends, dit le baes tremblant. — Dieu sait si nous ne sommes pas trahis. Jette en bas le drapeau!

Mais le domestique resta encore un moment à regarder par le trou et dit ensuite :

— Je vois maintenant ce que c'est... une voiture de roulage qui revient de la ville; ce sont les clous de cuivre des harnais qui brillent ainsi.

— Sus, Sus, comme tu m'as fait peur! dit le baes avec un soupir et en respirant longuement.

Le domestique arbora le drapeau sur le moulin et répondit :

— Baes, savez-vous que nous jouons notre tête à ce jeu-là? Si nous étions jamais trahis, je crois que ces maudits sans-culottes nous feraient fumer une bien mauvaise pipe. Vous savez que la guillotine est à Anvers aussi, maintenant?

— Ne parle pas de cette infernale machine, Sus. Tous les jacobins ardents n'arborent-ils pas un petit drapeau tricolore, le dimanche?

— Le *décadi*, baes.

— Bah, bah, cela n'y fait rien; les étrangers qui passent ici me donnent la réputation d'un terrible républicain.

— S'ils savaient jamais ce qui en est, hein, baes?

— Oui, Sus, s'ils le savaient, mon garçon; mais Dieu y avisera. Maintenant veille bien jusqu'à midi. Driesken[1] t'apportera à dîner et je ferai mettre avec un double pot de bière.

A peine le drapeau avait-il paru sur le moulin qu'on vit successivement quelques têtes surgir du taillis environnant et regarder de tous côtés avec défiance. Des jeunes gens gagnèrent en rampant le grand chemin, inspectèrent ce chemin jusqu'aux deux extrémités, et entrèrent ensuite dans l'auberge.

C'étaient les conscrits réfractaires qui, bien que frappés par la conscription, refusaient de prendre les armes comme soldats dans les armées françaises.

Jusque-là il n'y avait jamais eu de loi en Belgique qui pût forcer personne à être soldat : les armées avaient toujours été formées de volontaires. Aussi de tous les coups portés par l'étranger à notre indépendance, il n'y en avait aucun qui blessât et irritât nos pères plus que la *conscription*.

A coup sûr, elle parut aux Belges une tyrannie inouïe et dépassant toute limite, la loi qui, à tout instant, pouvait les arracher à leur demeure pour aller verser leur sang au bénéfice de ceux-là même qui les traitaient comme des esclaves et anéantissaient tout ce qui leur était cher.

Pour eux, dont la piété, dont l'attachement à la foi de leurs aïeux avait grandi en raison de la persécution

1. André.

même, le martyre était moins terrible que l'obligation de prêter quelque secours que ce fût à ceux qu'ils ne considéraient pas seulement comme les ennemis de leur patrie, mais encore comme les suppôts du démon et les précurseurs de l'affreux Antechrist.

Bien que dans la plupart des villages voisins des villes, des soldats fussent venus pour rechercher et saisir les réfractaires et qu'on en eût déjà emmené un grand nombre, à Waldeghem il n'avait pas encore paru de troupes. Les bruits qui se transmettaient d'un village à l'autre faisaient cependant pressentir que la paisible commune, quelque éloignée qu'elle fût des grandes routes, finirait aussi par être visitée à l'improviste par ces chasseurs d'hommes.

C'est pourquoi la plupart des conscrits se tenaient cachés. Les plus craintifs demeuraient au plus profond des bois, où lorsqu'il se faisait nuit leurs parents leur portaient à manger et à boire; d'autres, plus confiants dans la destinée, avaient des retraites secrètes aux environs de leurs demeures, dans des caves, des étables, des granges.

Chaque dimanche, quand il n'était pas arrivé de nouvelles menaçantes, et que par conséquent le drapeau était arboré sur le moulin, les conscrits se rassemblaient à l'auberge de l'*Aigle*, quelque temps avant que la grand'messe commençât, afin d'apprendre, soit les uns des autres, soit de leurs amis du village, ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer.

Si les nouvelles étaient bonnes, la plupart d'entre eux assistaient à la grand'messe, parce que dans d'autres villages, dans ceux du moins où les églises n'étaient pas

encore fermées, les conscrits avaient été plusieurs fois surpris et arrêtés à la première messe.

Dans une pièce retirée de l'auberge, se trouvaient déjà réunies une vingtaine de personnes, tous conscrits fugitifs à l'exception de trois ou quatre hommes plus âgés venus du village pour voir et entretenir leurs fils et en même temps pour apprendre ce qu'il y avait de nouveau.

Une grande joie régnait dans cette pièce; on parlait avec jubilation et à pleine voix d'une bonne nouvelle. Peu à peu cependant tout redevint tranquille, car lorsqu'on interrogea les preuves de la vérité de cette nouvelle, on s'aperçut que tout reposait sur un simple dire.

Le vieux brasseur, assis dans un coin, assurait que cette nouvelle ne pouvait être fondée, vu que son domestique était allé en ville trois jours auparavant et n'en avait rien entendu.

— Ah! voilà Bruno! s'écrièrent presque en même temps tous les assistants, celui-là saura bien ce qui en est!

En effet, Bruno entra d'un pas lent dans l'auberge, serra la main de chacun d'une étreinte amicale et s'assit sur une chaise.

— Ne savez-vous rien? Est-il vrai que la république s'en va? que les puissances sont tombées sur la France? qu'il y a un nouveau roi à Paris?

Ces demandes arrivaient de toutes parts au nouveau venu.

Bruno regarda ses amis avec tristesse, secoua la tête, et dit d'un ton mélancolique:

— La république française a des centaines de mille soldats; ses généraux font trembler toutes les puissances, et maintenant qu'ils ont conquis l'Italie entière il n'y a plus assez de place en Europe pour leur ambition : ils ont attaqué l'Asie elle-même... Ne vous laissez pas aveugler par de vaines espérances, camarades... De là-haut seulement peut venir le secours; sur la terre tout pour nous est menaçant et sans espoir!

— Mais, Bruno, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites? demanda l'un des jeunes gens. Hier est venu, derrière le Vinkenbosch, un marchand de Lierre, qui a raconté et positivement assuré que les Anglais, les Prussiens, les Autrichiens, que tous les pays du monde se sont mis ensemble contre la France; qu'ils ont déjà battu les armées de la république à la frontière, et que le nouveau roi de France est avec eux...

— Vaines paroles! dit Bruno en soupirant; il n'en est rien. Notre situation n'a pas changé; notre malheureuse patrie est dans l'esclavage, les autels de notre Dieu gisent renversés à terre... Pas d'issue, pas d'aide humaine qui soit efficace.

— Que conseilles-tu donc? demanda le fils de l'aubergiste du *Lion*, qui paraissait plus déterminé que les autres.

Bruno resta muet, le regard fixé sur le sol.

— Cela ne peut pourtant pas continuer ainsi, reprit l'autre; nous ne pouvons rester cachés toute notre vie; avant peu on nous donnera la chasse comme on l'a fait dans les autres communes. Nous serons pris et condamnés à mort; ou, ce qui est pis encore, traînés à l'ar-

mée et condamnés à combattre pour cette cruelle race qui foule aux pieds notre pays, comme si nous étions le bétail de ce peuple sans Dieu !

Ces paroles, prononcées avec énergie, frappèrent profondément Bruno; il se leva, posa la main du courageux jeune homme sur son cœur, et répondit :

— Là aussi couve le désir de la lutte et de la vengeance : mais à quoi bon, Karel ? La terre est ivre du sang qu'elle a bu. Pourquoi, par une nouvelle collision sanglante, livrer nos parents, nos amis à la persécution, à la mort même ? Attendons... attendons et prions !

— Mais ne sais-tu donc pas que les bois sont pleins de fugitifs qui ne désirent rien tant que de se lever contre les Français ?

— Je sais cela, dit Bruno en soupirant; mais je prie Dieu tous les jours, et de toutes les forces de mon âme, qu'il préserve mes compatriotes d'une si fatale insurrection. Ils nous écraseraient, nous anéantiraient en quelques jours !...

Karel se rapprocha de lui, et lui dit à l'oreille en plaisantant :

— Bruno, mon cher ami, n'est-ce pas la peur de perdre Geneviève qui te rend si timide ?

Les joues de Bruno se colorèrent d'une vive rougeur; il allait répondre, lorsqu'un nouveau conscrit entra et s'écria avec la joie la plus exaltée :

— Dieu soit loué, la Flandre est soulevée ! A Rupelmonde, les paysans ont attaqué les Français à main armée et les ont vaincus; tout le pays de Waes est en armes ! Les sans-culottes d'Anvers se sont retirés au

delà de l'Escaut avec leurs canons. Cette fois-ci, c'est bien vrai !

Cette nouvelle produisit une impression indescriptible. On battit des mains, on s'embrassa les uns les autres avec une joyeuse effusion, on chanta, on poussa des cris d'allégresse, on versa des larmes d'émotion.

Bruno seul demeurait impassible et contemplait avec une sorte de pitié le tableau de l'effervescence générale.

— Eh bien ! lui cria Karel, voilà le jeu qui commence ! Ne croirais-tu pas non plus à cette nouvelle ?

— Il n'en connaît que la moitié, répondit Bruno d'une voix navrée. Le même soir, les paysans armés de Rupelmonde ont été acculés dans une église, tout en combattant; les sans-culottes y ont mis le feu ; nos pauvres frères ont tous été réduits en cendres. En ce moment, tout le pays de Waes est couvert de soldats français...

A ces mots, chacun pâlit; aux transports de joie succéda brusquement le plus amer désenchantement. Tous penchèrent la tête sur la poitrine, et demeurèrent un instant muets.

— Savez-vous ce que le voiturier de Gierle a dit avant-hier au fermier Woens? demanda un conscrit. Il a dit que si notre curé voulait prêter serment, on nous laisserait tous en paix.

— Et nous ne devrions plus être soldats ? demanda un jeune paysan, assis dans un coin, et qui semblait plus effrayé que les autres.

— Non. C'est du moins ce que dit le voiturier de Gierle...

— Eh bien ! pourquoi donc le curé ne prête-t-il pas

serment? reprit le premier; alors nous serions délivrés!...

— Oui, pourquoi ne prête-t-il pas serment? s'écrièrent deux ou trois autres. Après tout, ce n'est pas si terrible.

— Amis, dit Bruno, vous ne savez ce que vous dites. On demande aux prêtres qu'ils jurent haine éternelle à tous les rois et fidélité à la république française. Un prêtre peut-il faire un pareil serment? N'est-ce pas approuver d'avance tout ce que les jacobins peuvent inventer à Paris, même l'anéantissement de la religion? Quoi qu'il en soit, le clergé belge s'y est refusé. Plus de six cents prêtres ont déjà été emmenés dans les îles lointaines; les autres sont tous condamnés au même bannissement. Notre vieux curé aux cheveux blancs est aussi nominativement condamné. Et soyez sûrs que les premiers soldats qui paraîtront dans le village nous arracheront notre pasteur et fermeront notre église, comme cela est arrivé presque partout. En tous cas, vous êtes dans l'erreur: le serment des prêtres n'a rien de commun avec la conscription.

— Pourquoi ne fuit-il pas?

— Où cela? où fuir? Et puis il ne le veut pas. Il dit qu'il restera avec nous aussi longtemps qu'il le pourra; et si Dieu veut lui accorder la mort des martyrs, il ne s'y soustraira pas.

— On sonne pour la grand'messe, dit l'un des assistants Qui s'en ira le premier? Bruno, dites comment nous devons sortir, sans quoi nous allons encore une fois partir tous ensemble.

Tandis que le fils du notaire était occupé à satisfaire

à cette prière et indiquait à chacun son tour, baes Cuylen, qui, pendant tout ce temps, était resté sur la porte à fixer sur le drapeau un regard immobile, baes Cuylen, disons-nous, entra et fit signe au brasseur de sortir avec lui.

Dehors se trouvait un domestique qui tendit un papier au brasseur en lui disant :

— Baes, le messager a apporté cela pour vous ; c'est très-pressé.

Après ces mots il salua son maître et reprit la direction du village.

La suscription de cette lettre dut faire une puissante impression sur le brasseur, car le vieillard pâlit et se mit à trembler comme un roseau, en tenant les yeux attachés fixement sur les lettres.

Comme s'il eût craint d'être surpris dans cet état, il se retira un peu plus loin derrière un taillis de chênes et lut, plongé dans une profonde préoccupation :

— *Le..... le..... ci..... le citoyen Meulemans*[1] *!* Cette écriture ! C'est de mon fils ! Ah ! merci, merci, ô mon Dieu, de ce que mon unique enfant est encore en vie, et de ce qu'il revient à moi !

Il ouvrit la lettre avec une fiévreuse émotion, et s'efforça d'en lire la première ligne. Il s'y trouvait : *Liberté, égalité, fraternité ou la mort ! Au citoyen auteur de mes jours !* Mais bien que le brasseur lût, il ne comprit cependant pas. La signature était bien celle de son fils, mais la forme nouvelle de cette signature suscitait en

[1] Tous les mots en caractères italiques sont en français dans le texte.

lui une multitude de réflexions inquiètes. Quelque chose était surajouté au nom de baptême de son fils : il avait signé : SIMON BRUTUS.

Le brasseur, après avoir considéré la lettre un instant encore, la cacha tout à coup sous son habit et se dirigea vers le village en s'écriant :

— Le curé m'expliquera cela. — O mon Dieu, qu'est-ce que cela peut signifier ?

Le prêtre octogénaire allait se rendre à l'église lorsque le brasseur fut introduit dans sa chambre, et, lui montrant la lettre, lui dit :

— Monsieur le curé, pour l'amour de Dieu, lisez-moi cette lettre avant d'aller dire la messe. Elle brûle mes mains ; c'est comme s'il devait en sortir un grand malheur. C'est de mon fils Simon !

— De votre fils Simon ? s'écria le curé avec une joyeuse surprise. Il a erré, ami Meulemans ; mais je me réjouis que Dieu ait épargné votre enfant. Voyons ce qu'il dit !

Le curé s'approcha de la fenêtre pour mettre mieux le papier en lumière, et lut à demi-voix ce qui suit :

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ OU LA MORT.

Au citoyen auteur de mes jours.

Celle-ci sert pour vous informer que votre fils, délégué par l'administration centrale du département des Deux-Nèthes, se rendra dans trois ou quatre jours dans son village natal, pour y assurer l'entière exécution des

lois de la république et délivrer ses anciennes connaissances des chaînes du despotisme et de tous les suppôts du fanatisme infernal, de ces hypocrites maudits qui, sous le masque du sacerdoce, vous tiennent courbés dans la fange de l'abrutissement.

Rendez grâce à la république française; si vous êtes encore dignes du titre d'homme, si le servilisme et l'ignorance n'ont pas éteint jusqu'aux dernières facultés de ceux au milieu desquels j'ai reçu la lumière, un beau jour va luire pour Waldeghem.

Je vous apporte la liberté, et, avec elle, la protection et l'appui de cette sublime République française, qui, dans son amour infini, embrasse d'une même et généreuse étreinte tous les peuples de la terre, et me charge, moi indigne, de vous porter l'ineffable bonheur d'être compté au nombre de ses enfants !

Si, contre mon attente, je trouvais les habitants de Waldeghem encore croupissants dans la boue immonde des vieilles momeries, je saurais faire mon inexorable devoir en vrai républicain.

Ayez la complaisance de faire dire au meunier Cuylen que je compte loger chez lui pour être plus près de la grand'route.

Votre fils,

SIMON BRUTUS[1].

Tout à coup le brasseur s'épouvanta; il voyait des larmes tomber des yeux du prêtre et son visage pâlir :

1. Cette lettre est en français dans l'original.



— Ciel! qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il. Qu'y a-t-il dans cette malheureuse lettre?

Le curé s'approcha de lui, et, lui prenant la main, dit avec compassion :

— J'ai pitié de vous, mon pauvre ami!

— Quoi! qu'ai-je à craindre? s'écria le brasseur effrayé. Voilà qu'on sonne déjà le dernier coup! La messe va commencer. Pour l'amour de Dieu, monsieur le curé, dites-moi ce qu'il y a dans cette lettre.

— Eh bien, dit le curé en soupirant, je vous le dirai. Votre fils vous annonce que dans trois ou quatre jours il viendra ici, à Waldeghem, pour faire exécuter les lois de la République française, et pour chasser tous les suppôts de la tyrannie et du *fanatisme*, c'est-à-dire de la religion. Il nous promet la protection de la France si nous nous rendons dignes de ce bienfait par la soumission et l'obéissance. Bref, il vous donne avis qu'il viendra arrêter votre vieux pasteur, ainsi que les pauvres conscrits.

—Dieu! Dieu! mon fils! dit le brasseur en sanglotant et en portant les mains à ses yeux... Lui, le bourreau qui nous est envoyé!...

— Consolez-vous cependant, mon malheureux ami, lui dit le curé. Il n'y a pas de votre faute. Et puis ne sommes-nous pas dans un temps d'épreuve? Songez que Dieu nous tiendra compte là-haut de toutes ces douleurs!... Je dois sortir; l'heure a déjà sonné. Peut-être est-ce le dernier sacrifice que mes mains offriront au Seigneur dans notre humble église... Je ne vois point de date sur cette lettre; on l'a oubliée... Il se

peut qu'elle soit restée en route deux ou trois jours; peut-être demain ou après-demain votre fils sera-t-il déjà ici... Modérez votre douleur; calmez votre cœur brisé, retournez chez vous: j'irai vous voir après la messe... A bientôt donc...

Le curé pressa encore une fois la main du brasseur au désespoir, et gagna l'église en traversant le cimetière.

Pour consoler maître Meulemans, il avait comprimé sa propre tristesse; mais, à cette heure, son cœur se remplissait peu à peu d'une profonde douleur, en considérant les malheurs qui allaient fondre sur ses innocents paroissiens.

Lorsqu'il entra dans l'église, et qu'avec un long regard il dit adieu dans le fond de son âme affligée à tout ce qu'il vit, le vieux prêtre à cheveux blancs chancela, et leva vers le ciel un œil suppliant!

Cependant il trouva la force de dissimuler son émotion, revêtit les habits sacerdotaux et monta les marches de l'autel.

La messe se continua lentement. Malgré les chants sacrés, le calme de la mort semblait régner dans l'église. Quatre voix seulement se faisaient entendre au jubé; les autres membres de Sainte-Cécile, atteints par la conscription, s'étaient enfuis dans les bois. Mais, en ce moment, la plupart d'entre eux se groupaient autour de l'autel de saint Sébastien.

Le chant était si triste et si languissant, l'orgue si mélancolique; les têtes de la foule en prière s'inclinaient si profondément, tous les cœurs étaient si pleins d'anxiété et de douleur, que la vue de cette mystérieuse

tristesse d'une commune entière eût sans doute saisi un étranger d'une inexplicable angoisse...

Lorsque le prêtre se retourna pour bénir les fidèles, et que chacun eut relevé la tête, deux larmes brillantes coulèrent sur les joues du vénérable pasteur

Cette vue excita chez les assistants une indicible émotion. Un frisson les saisit; les femmes et les jeunes filles s'inclinèrent en pleurant silencieusement, les hommes se regardèrent les uns les autres avec une profonde inquiétude, comme pour se demander mutuellement l'explication de la terrible énigme.

Pendant ce temps, le prêtre s'était retourné vers l'autel !...

Soudain à la porte de l'église retentit un cri terrible; une voix formidable, qui emplit toute l'église comme un roulement de tonnerre, prononce ces mots :

— *Au nom de la loi, que personne ne bouge ici! Fermez toutes les issues!*

Et une cinquantaine de voix sauvages y répondent par d'enthousiastes exclamations :

— *Vive la République française! Liberté, égalité, fraternité ou la mort!*

Dans les circonstances présentes, les sons de la langue française, quoi qu'ils pussent signifier d'ailleurs, suffisaient pour frapper la malheureuse commune d'une inexprimable épouvante.

Chacun s'élança, en poussant des cris et des lamentations, et voulut s'enfuir; mais la grande porte était déjà fermée et occupée par des soldats. Alors la foule au désespoir se précipita comme un torrent vers la petite

porte latérale qui semblait encore ouverte. On s'écrasait, on se blessait, afin de pouvoir s'échapper des premiers; mais la vue d'une dizaine de baïonnettes qui fermaient cette issue de leurs pointes menaçantes, et derrière cette haie de fer les visages farouches des soldats, refoulèrent le peuple tremblant dans le temple.

La multitude oscilla un instant encore d'un côté à l'autre, avec des clameurs de détresse, jusqu'à ce que tout mouvement cessât enfin, et que la plupart, en proie au plus extrême désespoir, se laissassent tomber sur les chaises et sur les bancs.

Le curé était agenouillé devant l'autel, et ne bougeait pas plus que s'il eût été changé en statue.

Non loin de la grande porte d'entrée, sous le jubé, un homme tempêtait et criait; jusque-là on n'avait pas entendu ce qu'il voulait, parce que les cris de détresse avaient dominé sa voix.

C'était assurément le chef des soldats. Du moins semblaient-ils obéir à ses ordres.

C'était un homme d'environ trente ans, de belle taille, mais d'une physionomie extrêmement dure et cruelle. D'épaisses moustaches lui descendaient jusqu'au menton; ses cheveux, flottant en partie sur ses joues, descendaient aussi en désordre sur ses épaules. Il portait sur la tête un chapeau galonné et surmonté d'un panache ondoyant; son habit, boutonné presque jusqu'au cou, était serré autour des reins par une écharpe tricolore, dans laquelle étaient passés deux grands pistolets. Ses bottes étaient à découvert, et leur revers en cuir

jaune et luisant était rabattu sur la jambe. Un grand sabre à fourreau de fer traînait derrière lui.

Les soldats qui l'accompagnaient semblaient choisis entre mille pour inspirer de l'effroi aux gens des campagnes, et sans doute ils durent apparaître aux villageois assez osés pour jeter sur eux un furtif regard, comme une bande de démons vomis par l'enfer pour tourmenter et martyriser l'humanité.

Tous étaient des hommes déjà d'un certain âge, rudes de physionomie et d'allures, le teint bruni par les ardeurs du soleil, l'œil étincelant, la face rébarbative, les cheveux en désordre, les lèvres cachées sous d'épaisses moustaches.

Leurs vêtements étaient en mauvais état, usés et malpropres; seuls, leurs sabres et leurs fusils étaient soigneusement polis, et brillaient comme de l'argent.

Dès que l'homme à l'écharpe tricolore et au panache s'aperçut que le tumulte avait assez diminué pour lui permettre de parler à la foule de façon à être entendu, il donna à voix basse un ordre aux soldats, parut les partager et les ranger, et s'écria ensuite de toute la plénitude de sa voix :

— *Portez armes! En avant, marche!*

Une dizaine de soldats quittèrent la grande porte et le suivirent jusqu'au milieu de l'église.

Une nouvelle ondulation pleine d'anxiété se manifesta parmi les villageois effrayés. Comme ils ne pouvaient deviner ce que signifiaient les ordres donnés, ils s'imaginaient sans doute que leur dernière heure était venue. Cependant leur inquiétude commença à se calmer lorsqu'ils

virent les soldats s'arrêter immobiles sous la chaire.

L'officier parut vouloir monter dans celle-ci, mais une porte légère placée devant l'escalier, et qui était fermée, l'arrêta.

Il fit du doigt un signe au soldat qui se trouvait le plus près de lui. Le soldat leva la crosse de son fusil; un coup violent retentit dans l'église, la porte tomba en pièces, et l'officier apparut dans la chaire...

Il tira de son habit un paquet de papiers, les déroula, suspendit son chapeau au bras du crucifix qui se trouvait devant lui sur le bord de la chaire, et commença l'allocution suivante, qu'il accompagna de gestes sauvages et exaltés :

— *Habitants de la commune de Waldeghem!* ....Mais je me trompe, des esclaves ne peuvent comprendre le noble langage des peuples libres! Hé bien, donc.... Habitants de la commune de Waldeghem, vous voyez en ma personne une de vos vieilles connaissances; je suis celui qui, en ces lieux, a porté avec vous les chaînes de l'esclavage et de la stupidité sous le nom de Simon Meulemans; mais aujourd'hui, allaité par le sein de la sublime mère de l'univers, par le sein de la République française, j'ai été trouvé digne, avec mille autres, d'aller, comme apôtre de l'affranchissement, annoncer la liberté aux peuples jusqu'aux confins les plus reculés de la terre!

Lorsque le nom de Simon Meulemans vint frapper l'oreille des villageois, tous levèrent les yeux en trem-

blant; un cri étouffé d'angoisse échappa même à certains d'entre eux. L'officier poursuivait :

— L'administration centrale du département des Deux-Nèthes[1], comme il appert de l'écrit que je vous exhibe, m'a chargé de faire exécuter à Waldeghem les lois et les décrets de la République, et de punir sans miséricorde, fût-ce même de la mort, ceux qui voudraient s'opposer à la volonté souveraine du peuple.

Bien qu'un franc républicain ne connaisse qu'une patrie, le monde même; bien qu'il n'ait d'autre famille que l'humanité seule, je regretterais cependant de devoir recourir à la force dans le village où le hasard m'a fait naître. C'est pourquoi, habitants de Waldeghem, écoutez-bien mes paroles, et élevez vos esprits appesantis à la hauteur des destinées auxquelles la généreuse République française vous appelle par ma voix.

Jusqu'à ce jour, pas un rayon de la lumière de la raison n'a pénétré dans vos cœurs; comme des brutes sans intelligence, vous avez croupi dans la fange de l'ignorance et dans les ténèbres du fanatisme; comme un vil troupeau, vous vous êtes laissé guider par la verge de fer du despotisme; vous vous êtes laissé atteler à la charrue de l'esclavage, et, vils serfs que vous êtes, vous avez baisé la main de ceux qui, dans leur égoïste intérêt, vous tenaient courbés dans la boue !

Ah ! le jour est enfin venu! la lumière descend sur vous ; accueillez-la de bonne volonté. Reniez ces misé-

1. Ce département équivalait à la province actuelle d'Anvers.

rables qui vous apprennent que le droit leur a été donné de vous retenir dans une servitude éternelle; reniez ceux qui, pour flatter leur propre orgueil et satisfaire leurs caprices, vous maintiennent dans une éternelle enfance. Oui, rejetez tous les liens qui jusqu'à présent vous ont empêchés de partager ce sublime essor dont la glorieuse République française a donné le signal, et qui bientôt portera l'humanité si haut, que, dans sa toute-puissance, elle prendra la place de ce Dieu même avec le nom duquel on vous a si souvent chassés au lit!...

Ces affreux blasphèmes tombaient comme un coup de foudre dans l'oreille des villageois. L'excès de leur terreur paraissait les avoir privés du sentiment de l'existence; seulement à chaque nouveau blasphème on pouvait voir un frémissement général agiter la foule. La plupart, affaissés sur eux-mêmes, la tête posée dans les mains, se fermaient les oreilles autant que possible pour ne pas entendre ce langage qui leur paraissait venir de l'enfer lui-même.

Ce ne fut que du côté de l'autel de saint Sébastien que quelques murmures se firent entendre, mais un soldat qui s'approcha de ce côté et jeta sur les jeunes gens réunis un menaçant regard, étouffa cette téméraire protestation.

Aux dernières paroles de l'orateur le prêtre leva le bras au ciel. L'officier remarqua ce mouvement, sourit ironiquement en indiquant l'autel par un geste dérisoire, mais, sans interrompre sa harangue, il poursuivit en ces termes :

— Jurez haine et éternelle inimitié aux rois et aux

tyrans, aux barons et comtes, aux seigneurs et maîtres. Devenez libres de cœur et d'âme ! Alors seulement vous serez mûrs pour de plus hautes destinées, alors seulement vous serez dignes de prendre place au banquet des peuples, alors seulement vous deviendrez hommes, de brutes sans raison que vous êtes...

Oui, habitants de Waldeghem, je vous apporte la liberté. Choisissez l'esclavage avec la haine de la République française, ou la liberté, la grandeur et l'indépendance avec l'amitié du peuple français. Le choix est encore libre pour vous aujourd'hui : demain il sera trop tard !

L'orateur se tut un instant pour chercher dans ses papiers, puis reprit :

— C'en est assez pour cette fois; quiconque n'est pas aveuglé par le plus honteux fanatisme ou par la plus vile servitude me prêtera la main, à moi délégué du comité central, pour l'accomplissement de ma mission. Écoutez-bien ce que je vais vous dire !

Aussi longtemps que le peuple de Waldeghem n'aura pas été appelé à exprimer sa volonté souveraine par l'élection d'une nouvelle municipalité, moi Simon Brutus, ci-devant Simon Meulemans, je réunirai en moi seul tout le pouvoir exécutif; et quiconque me résistera, à moi envoyé de la République, sera immédiatement appréhendé et puni, selon la sentence qu'il me semblera bon de prononcer sur lui.

Et s'il arrivait qu'un soldat de la République fût blessé ou tué par quelqu'un, on fusillerait à l'instant le coupable et ses complices, et l'on brûlerait sa maison jus-

qu'aux fondements. Que s'il échappait à notre juste vengeance, ses parents, ses frères et sœurs, tous ses proches demeureraient responsables de son crime.

Pour commencer par ce qui m'a été expressément prescrit par l'administration centrale, j'ordonne qu'avant que personne quitte l'église, il soit procédé à l'arrestation : premièrement, de tous les jeunes gens qui, tombés à la conscription, se sont faits réfractaires comme de lâches poltrons; en second lieu, de Jacques-Dominique Torfs, prêtre et curé à Waldeghem, lequel a refusé de prêter le serment de fidélité, et a de ce chef été condamné à la déportation dans l'île d'Oleron. Au nom de la République française, je somme chacun des assistants d'aider à l'exécution de ces ordres, sous peine pour les récalcitrants d'être punis comme je viens de le dire... Maintenant à l'œuvre! et attention! Il ne s'agit pas de rire; un républicain ne rit jamais!

Pendant la lecture de ces ordres, Bruno, qui se trouvait auprès de l'autel de saint Sébastien, s'était approché avec précaution de chacun des conscrits et d'autres encore et leur avait parlé mystérieusement. Sans qu'on s'en aperçût, ils s'étaient massés en groupe compacte, et tout frémissants, ils regardaient fixement le curé qui priait encore agenouillé devant l'autel.

Simon Brutus ne voyant rien bouger dans l'église, se tourna vers ses hommes et renouvela ses ordres en français. Il leur ordonna de procéder immédiatement à l'arrestation du prêtre.

Quelques soldats quittèrent la porte de l'église pour se diriger vers l'autel; mais au même instant on put

remarquer quelque chose d'étrange auprès de l'autel de saint Sébastien

Une quarantaine d'hommes, Bruno en tête, montèrent lentement les marches de l'autel. Ils étaient tellement pressés les uns contre les autres que c'était comme si un impénétrable mur se fût placé devant l'autel.

Sans proférer un mot et avec un calme mystérieux, l'une des extrémités de cette troupe se poussa vers la petite porte latérale. Pendant ce temps Bruno exhortait le curé à s'enfuir; et comme le vieillard refusait de quitter sa place et déclarait vouloir mourir, Bruno le souleva de terre par force et l'entraîna.

Simon Brutus, qui devina ce qui se passait sans qu'il pût le voir, cria à ses soldats :

— *Courez, courez; au nom de la loi, arrêtez ces brigands!*

Mais avant que les soldats eussent pu atteindre l'autel, les premiers paysans, avec une calme et froide résolution, avaient avancé leur poitrine contre les baïonnettes qui masquaient la porte latérale, et soit que les soldats du dehors fussent surpris d'un pareil sang-froid, soit qu'ils ne pussent se résoudre à massacrer ces hommes sans défense, ils firent quelques pas en arrière. L'issue était libre; les trente hommes, toujours silencieux et calmes, se trouvèrent tous ensemble dans le cimetière et fermèrent aux soldats stupéfaits l'accès de la porte.

Soudain parut Bruno, fuyant avec le curé qu'il avait arraché de l'autel!

Alors les soldats s'aperçurent de ce qui se passait; quelques-uns tirèrent sur le prêtre et sur son compa-

gnon; d'autres plongèrent leurs baïonnettes au milieu des villageois, tuèrent un jeune paysan, et en blessèrent deux.

Mais tout cela s'était fait avec la vitesse de l'éclair, et tout aussi vite la foule enfermée dans l'église avait deviné que la porte latérale était libre.

Une acclamation où la joie se mêlait à l'anxiété retentit dans le temple; hommes, femmes, enfants, tous se précipitèrent en même temps d'un mouvement fébrile vers l'autel, et s'engouffrèrent comme un torrent dans la porte latérale. Les soldats et Simon Brutus lui-même qui était accouru en entendant les coups de fusil, furent irrésistiblement poussés en avant par la foule qui, aveugle et sans conscience de la situation, semblait ne point prendre garde aux armes et ne pas les craindre.

Bientôt il n'y eut plus un être vivant dans l'église.

Dans le cimetière, Simon Brutus, le pistolet au poing, était furieux de dépit et de rage, et menaçait de faire fusiller le caporal chargé de garder la porte.

Dans le lointain, on voyait encore fuir quelques femmes et quelques enfants; les hommes avaient déjà disparu dans les bois.

On voyait aussi une troupe de soldats courir en tous sens autour d'une maison voisine de l'église et touchant à un petit bois de chênes. Ils cherchaient le curé, qui avait disparu en cet endroit avec son libérateur.

Enfin, lorsque ces perquisitions eurent duré assez longtemps, Simon Brutus envoya un soldat rappeler ses camarades.

Ils rapportèrent la chasuble, l'étole et l'aube du curé,

mais le prêtre lui-même ils ne l'avaient pas découvert.

L'officier, toujours armé de son pistolet, se répandit de nouveau en menaces, éclata en violentes imprécations contre les soldats coupables et déplora amèrement que l'occasion de s'emparer du prêtre non assermenté et des conscrits réfractaires, fût manquée.

Mais sa colère diminua peu à peu. Il dit enfin :

— Hé bien nous verrons si vous saurez réparer ce malheur par plus de courage et de vigilance. Quatre hommes de bonne volonté! Qu'on aille chercher un chariot, une couple de chevaux, quelques tonneaux et quelques sacs. Allez! que les autres me suivent...

Les quatre hommes désignés se dirigèrent vers le village; les autres entrèrent dans l'église avec l'officier.

Une heure après, un chariot attelé de deux chevaux se trouvait devant la grande porte du temple; les soldats étaient occupés à entasser dans des tonneaux ou à fourrer dans des sacs, pour les charger ensuite sur la voiture, les ostensoirs, les calices, les vases, les chandeliers, tous les objets en argent ou en autre métal, et qui par conséquent avaient une valeur pécuniaire.

Quand cette opération fut terminée, l'officier fit prendre un cierge à l'autel et apposa sur la grande porte et sur la porte latérale deux sceaux, au-dessus desquels il écrivit lui-même en flamand, avec un morceau de craie :

Vive la république française!
Défense d'ouvrir sous peine de mort.

Il jeta le cierge à terre et dit à ses soldats :

— Qu'on me suive avec le chariot; nous allons à notre auberge et nous nous reposerons un peu avant de nous venger de la stupide audace de ces brigands.

Ils quittèrent le cimetière et traversèrent une partie du village, avant de prendre le chemin qui conduisait au moulin.

Pas un être vivant ne se montra sur leur passage; on eût dit que le lugubre cortége cheminait à travers une immense nécropole.

II

Vers la tombée de la nuit, Simon Brutus était assis avec une dizaine de ses hommes dans une grande chambre de l'auberge de l'*Aigle*.

Les autres soldats s'étaient installés dans la grange, et du chemin même on pouvait entendre leurs sauvages chansons et leurs confuses exclamations de joie.

L'un d'eux, le fusil au bras, se promenait de haut en bas devant la porte de l'auberge; son visage était très-rouge, et il était facile de voir qu'il chancelait sur ses jambes; néanmoins il conservait une attitude grave et farouche, et regardait de tous les côtés, avec force gestes, comme s'il eût craint une surprise.

En ce moment, un paysan apparut sur la route qui conduisait au village. La sentinelle fixa ses yeux étincelants sur cet homme qui s'avançait à pas lents, et ramena son fusil devant la poitrine comme pour armer le chien et se préparer à faire feu.

Le villageois, qui marchait d'un air distrait vers l'auberge, ne paraissait, en tout cas, pouvoir nourrir aucun mauvais dessein; il était vieux et courbé par le travail, et marchait d'un pas aussi traînant et aussi nonchalant que s'il n'eût rien su de ce qui s'était passé ce jour-là à Waldeghem.

— *Qui vive?* lui cria la sentinelle.

Le vieillard ôta son bonnet, s'inclina à plusieurs reprises et salua le soldat avec toutes sortes de gestes d'humilité.

— *Qui vive ?* cria-t-il une seconde fois.

— Je suis un bon camarade, répondit le villageois en s'avançant toujours d'un pas tardif vers l'*Aigle*.

Le soldat grommela entre ses dents, mais il laissa pourtant le vieux paysan s'approcher. Lorsque celui-ci voulut passer pour entrer dans l'auberge, la sentinelle l'arrêta, leva sa blouse et le tâta sur tout le corps; mais ne découvrant rien qui pût donner lieu à soupçons, il jeta un long éclat de rire en voyant la mine singulière et les gestes embarrassés du paysan, et il le poussa dans l'auberge en disant:

— ***Passe, passe, imbécile, tu ferais rire une sentinelle de la république française.***

Le paysan entra dans l'auberge, demanda une pinte de bière, alla s'asseoir auprès du foyer et chargea sa pipe avec autant d'indifférence apparente que s'il eût appartenu à la famille du meunier.

Baes Cuylen prit les pincettes et se mit à arranger le feu; en se penchant pour ce travail, il approcha sa tête de celle du vieux paysan, et lui demanda à voix basse:

— Jean, notre curé est-il parti et sauvé ?

— Parfaitement ! murmura l'autre.

— Et Bruno ? C'est contre lui qu'on est le plus monté.

— Parfaitement !

Le baes posa les pincettes contre la cheminée et s'éloigna du villageois.

Dans la grande salle voisine où Simon Brutus se trouvait avec ses compagnons, il régnait beaucoup plus de calme que dans la grange. A certains signes distinctifs que portait l'habit des soldats assis autour d'une grande table, on pouvait voir que Simon Brutus n'avait admis auprès de lui que les chefs, y compris les caporaux.

Sur le sol, le long du mur, étaient étendues quelques literies, mêlées de bottes de paille ; aux murailles étaient suspendus des fusils, des sabres et des gibernes.

Simon Brutus, un bonnet rouge sur la tête, était assis au haut bout de la table ; il avait devant lui du papier et des plumes, et paraissait écrire.

Les autres, attablés devant un énorme pot, buvaient de la bière d'orge dans des pintes de grès. Chaque fois qu'ils remplissaient leur pinte à nouveau, ils y versaient, d'une bouteille ordinaire, un coup d'eau-de-vie. Bien qu'il parût à leurs murmures qu'ils trouvaient encore cette boisson fade et mauvaise, on pouvait lire sur leurs faces empourprées et dans leurs yeux égarés qu'ils avaient déjà mis à sec plus d'un pot de bière et plus d'une bouteille d'eau-de-vie.

On n'entendait naturellement que le français, car, à l'exception de Simon Brutus, tous les soldats étaient des étrangers et ne comprenaient pas un mot de flamand.

En ce moment un sergent disait en se tournant vers Simon Brutus :

— Ah çà, citoyen commissaire, tu avoueras que ton pays natal est un maudit pays, qui n'est pas même bon à recevoir une colonie de mendiants français. Comment! nous arrivons ici pour délivrer ce peuple d'esclaves de ses tyrans; nous leur apportons leur liberté; nous nous sacrifions pour leur donner l'indépendance... et pour récompense ils nous remplissent l'estomac de pommes de terre et de lait caillé ! Croient-ils donc que les soldats de la République française aient la fièvre ou la jaunisse ? Ce stupide aubergiste nous a dit qu'il ne savait rien de notre arrivée... mais ce soir, citoyen commissaire ? Toi qui connais la langue de ce misérable pays, tu veilleras sans doute à ce que les soldats de la République française ne soient pas forcés de s'aller coucher comme des enfants, avec une assiette de bouillie dans le ventre ?

— J'y songeais précisément, répondit Simon Brutus en souriant, mais il est déjà tard; il n'y a pas de boucher dans le village...

— Eh bien, fais des *bons*, dit un autre, et si l'aubergiste ne marche pas droit, le plat de mon sabre lui apprendra à le faire.

— C'est là la moindre chose, reprit Simon Brutus; il faut que nos hommes aient à manger aussi, et je pense qu'ils expédieraient bien une couple de moutons ; mais qui les tuera et les préparera ?

— N'est-ce que cela ? s'écria un caporal. Le vieux Mucius Scévola, qui est là-bas dans la grange, a été boucher dans le temps. En deux heures, il aurait abattu

tous les animaux du village; mais avec ta permission, citoyen commissaire, je ne crois pas qu'à l'exception des imbéciles qui l'habitent il puisse y avoir beaucoup de bétail dans ce chien de pays.

— Et nous, mangerons-nous quelques poulets? demanda Simon Brutus.

— Un jambon ne serait pas mauvais non plus, remarqua le sergent.

— N'y a-t-il pas de cochons de lait dans cette commune ? demanda un autre.

— C'est bien, dit Simon Brutus, je vais soigner cela. Citoyen caporal, appelle l'aubergiste.

Un des soldats présents se leva, ouvrit la porte de la salle et revint avec le meunier.

Baes Cuylen s'arrêta muet sur le seuil, le bonnet de coton à la main, et avec la physionomie niaise d'un benêt.

Simon Brutus qui, sur ces entrefaites, avait encore écrit quelques lignes, prit deux morceaux de papier sur la table et demanda au baes :

— Le citoyen Verloons vit-il encore ?

— Le fermier Claes, voulez-vous dire? Oui, il vit encore, monsieur le commissaire.

— Monsieur! monsieur! s'écria l'officier avec une vive indignation, que je n'entende plus ce mot d'esclaves ! Nous sommes tous *citoyens* de la république française.

— Je voulais dire qu'il vit encore, *chitouyen*, balbutia le baes.

— A-t-il encore des moutons?

— Hier, il en avait encore au moins cinquante, monsieur le *chitouyen*.

— Encore ! s'écria Simon Brutus en frappant du poing sur la table, si fort que le baes eut véritablement peur et se prit à trembler visiblement.

— Avec ta permission, citoyen commissaire, que dit cet imbécile ? demanda un sergent.

— Il a l'audace ou plutôt la bêtise de me nommer *monsieur*, moi commissaire de l'administration centrale !

Le sergent alla au mur, tira son grand sabre du fourreau, vint se placer à côté du baes et dit :

— Citoyen commissaire, fais-lui un peu comprendre, dans son baraguoin du diable, que je lui flanque mon sabre sur la nuque à chaque *monsieur* qui sortira encore de sa bouche.

— Non, non, va t'asseoir, citoyen sergent, dit l'officier ; le souper est, pour le moment, la grande affaire.

Et se tournant vers le baes, il dit :

— Écoute ce qu'il y a sur ce papier :

« Le citoyen Verloons est requis par la présente de livrer deux moutons pour le service de la république française.

« *Le fondé de pouvoir du comité central,*
« Simon Brutus *aliàs* Meulemans. »

— Comprends-tu cela ?

— Oui, mon... certainement, *chitouyen*.

— Nous procureras-tu ces moutons ?

— Pour quand, *chitouyen ?*

— Tout de suite, à l'instant même : ils doivent être mangés ce soir.

— Je demanderai à Jean du notaire qu'il aille les chercher.

— Quoi? qui? Jean du notaire? Le fou Jean? vit-il encore?

— Il n'est pas mort du coup que vous lui avez donné sur la tête il y a cinq ou six ans, monsieur, — non, non, *chitouyen*, veux-je dire, — car il est assis dans l'autre chambre à fumer sa pipe auprès du feu.

— Comment ose-t-il venir à l'*Aigle?* C'est peut-être un espion.

Le baes porta le doigt à son front et répondit avec un sourire :

— Le pauvre homme est innocent : il ne sait ce qu'il fait.

— C'est bien, dit l'officier; je désire que toi-même, sans retard, tu ailles chercher les moutons. Voici encore un bon de réquisition pour quatre poulets; tu peux les livrer toi-même.

— Oui, *chitouyen*, balbutia le baes, mais les *chitouyens* sont déjà occupés là-bas dans la grange à plumer mes poules et le coq avec.

— En ce cas, cherche-les où tu pourras les trouver il nous les faut. Va, et attention à toi.

Le baes fit un demi-tour de conversion et sortit de la chambre.

Simon Brutus tomba pendant quelque temps dans une profonde méditation, le regard immobile et fixé sur la table.

— Il paraît que le citoyen commissaire est distrait, observa un sergent, tandis qu'il remplissait toutes les pintes et ajoutait à chacune une bonne rasade d'eau-de-vie. Comme nous ne savons pas ce que l'hôte lui a dit dans son infernal jargon, ce n'est du moins pas un motif pour nous laisser dessécher le gosier. A la santé de la république française !

— Camarades, dit Simon Brutus, il m'est arrivé ici il y a cinq ans une étrange aventure. Dans une querelle, dans une lutte avec de lâches fanatiques, je cassai par mégarde avec un pot de grès la tête d'un vieux domestique idiot; je m'échappai la nuit de la prison et je courus à Paris mettre mon sang et mon activité au service de la république française. Eh bien ! il y a dans la chambre voisine un homme qui fume sa pipe, assis au coin du feu... Qui croyez-vous que soit cet homme ?

Tous le regardèrent avec curiosité, mais personne ne répondit :

— C'est le domestique même que je croyais avoir tué. Et je vous avoue, citoyens camarades, que cela m'a fait plaisir d'apprendre qu'il s'était guéri; car il était innocent dans l'affaire. C'est tout autre chose d'infliger à un suppôt des tyrans la punition qu'il mérite, que de casser la tête à un pauvre diable à demi fou.

— Sans doute, sans doute, tu as raison, affirmèrent les autres; un républicain ne verse pas le sang innocent.

— Si nous offrions une pinte de bière à ce gaillard ressuscité? demanda un caporal. Je voudrais bien le voir,

— Va l'appeler, dit l'officier. Il est assis tout seul auprès du feu.

Un instant après, le caporal amenait par le bras le personnage demandé.

Jean, le vieux domestique du notaire, marchait plus voûté que d'habitude, et il n'eût pas fallu qu'il se courbât beaucoup plus pour pouvoir toucher ses genoux des mains. Il ne paraissait nullement inquiet et sourit d'un air aussi ouvert que s'il connaissait ces gens depuis longtemps. Il tenait son bonnet à la main et s'inclinait et saluait à profusion de tous côtés en disant :

— Bonjour, Simon Meulemans ! Comme vous êtes beau ! je suis charmé de vous revoir en bonne santé. Bonjour, soldats, bonjour tout le monde.

Simon Brutus et ses compagnons poussèrent un long éclat de rire. Entre temps le domestique prit une chaise, s'assit, aspira quelques bouffées de sa petite pipe, et dit :

— Avec votre permission, Simon ! j'aime autant être assis que debout... Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Il a l'air encore plus stupide que les autres, murmura un soldat, mais c'est un bon diable pourtant.

— Laissez-moi lui parler, dit l'officier, il faut que je lui demande quelque chose... Jean, approche-toi un peu de moi... Bien, bien, c'est assez près... Tu as sans doute été bien irrité contre moi ?

— Pas mal au commencement, oui, oui, Simon ; mais dès que j'ai été guéri, je me suis dit : cela vient de la bière forte qu'on vend au *Lion*, — et puis j'ai oublié l'affaire. Un mauvais coup est bien vite donné ; et, tout vieux que je suis, je regarde parfois trop souvent aussi

au fond d'une pinte... Un cheval, ça ne va pas au cabaret, mais les hommes, c'est leur défaut à eux...

— Que dit-il donc qui te fait rire ainsi, citoyen commissaire? demanda le sergent.

— Ah ah, répondit Simon, il assure que les chevaux ne vont pas au cabaret.

— S'il a vécu soixante ans pour faire cette découverte-là, je lui en fais mon compliment! dit le sergent d'un ton railleur.

— Laissez-moi causer avec lui, dit Simon Brutus en l'interrompant, et ne me troublez pas, je vous en prie. Il nous apprendra peut-être des choses qui peuvent nous être utiles... Jean, demeures-tu encore chez le notaire?

— Sans doute, Simon; où irais-je demeurer ailleurs? je suis trop vieux et trop cassé pour travailler encore beaucoup.

— Et comment va Bruno? Il est tombé à la conscription, n'est-ce pas?

Le domestique hocha affirmativement la tête.

— Et il s'est enfui sans doute?

Même réponse à cette question.

— Où est-il maintenant?

— Ah! son père lui-même n'en sait rien; il s'est sauvé avec le curé. Le berger du fermier Claes m'a dit qu'il avait vu passer une voiture à deux chevaux par le gué, mais si vite que l'eau sautait par-dessus le bord jusque dans la prairie.

Cette nouvelle déplut à l'officier; un frémissement de dépit lui parcourut le corps, et il dit avec amertume à ses compagnons:

— Voyez-vous bien? Le curé et le chef de ces *brigands* se sont enfuis dans une voiture; nous aurons beau chercher demain matin : les oiseaux se sont envolés, le nid est vide. Caporal Horace, voilà la suite de ta négligence.

— Bah, bah, remarqua un sergent, ils ne peuvent tout de même pas échapper à la vengeance de la république française : le monde est trop petit pour cela.

Simon Brutus demeura un instant les yeux fixés devant lui, puis adressa de nouveau la parole au domestique qui continuait toujours de fumer sa pipe.

— Et comment va Geneviève?

— Elle est belle comme une image, Simon! Un peu coquette, un peu fière, mais du reste une perle de femme.

— N'est-elle pas encore mariée?

— Elle devait se marier dans six semaines; le contrat est signé. Mais voilà le mariage arrêté jusqu'à ce que vous vous en alliez, vous autres.

— Et avec qui doit-elle se marier?

— Allons donc, quelle question! Vous savez cela aussi bien que moi? Avec quel autre se marierait-elle qu'avec mon jeune maître, Bruno? — à moins pourtant que vous ne veniez encore vous mettre à l'encontre.

Simon Brutus, en proie à une profonde préoccupation, avait laissé tomber sa tête; il semblait ému et distrait.

— Et tu dis qu'elle est encore aussi belle que lorsque j'étais au village?

— Plus belle, beaucoup plus belle; alors ce n'était

qu'une enfant, aujourd'hui c'est une femme comme une reine.

Un sentiment étrange s'éleva dans le cœur de Simon; mille doux souvenirs des jours d'autrefois passèrent rapidement dans son âme; il était profondément ému, et passait la main sur son front comme pour chasser les images qui l'assaillaient, pour comprimer les mouvements passionnés qui l'agitaient.

Soudain il hocha la tête, sourit amèrement, saisit sa pinte, la tendit au domestique, et dit :

— Tiens, bois, et à ta santé!

— Amis, à notre santé à tous ! dit le domestique, et il but une partie de la bière, après quoi il reposa la pinte sur la table et, en faisant d'étranges grimaces, dit mystérieusement à l'officier :

— Fi ! Simon, mon garçon, il y a du genièvre dans la bière!

— C'est d'autant plus fort, Jean. Bois toujours, cela ne peut pas te faire de mal. Maintenant, retourne là-bas, et dis qu'on te donne un pot de bière pour mon compte.

— Merci, Simon, grand merci! dit le domestique qui sortit de la chambre en prodiguant des salutations comme à son entrée.

Simon Brutus, comme poursuivi par un cuisant souci, frappa de sa pinte sur la table, se leva brusquement et s'écria :

— Le paysan a raison : cette bière est une boisson de chien; ça me brûle le gosier comme du feu. Je veux du vin, quand il viendrait de l'enfer!

— Bien dit, répondit le sergent, mais comment en trouver? Au presbytère il n'y a rien à prendre; les paysans ont tout enlevé... Notre hôte dit qu'il n'a pas de vin... mais demain j'en déterrerai quelque part, comptez-y.

— Il est facile de trouver du vin, dit l'officier, mais il faudrait l'aller chercher au village, chez des gens qui se moqueraient d'un *bon* ou d'une *réquisition* s'ils ne voyaient briller des sabres à côté. Nous sommes trop fatigués, et il est trop tard.

— Laissez-moi faire, s'écria le caporal Horace; que l'hôte me donne un panier, et si je ne le rapporte pas plein de bouteilles, dites que depuis ce matin, je suis changé en âne ou que j'ai la cervelle à l'envers. Citoyen commissaire, combien un homme comme moi peut-il porter de bouteilles?

— Vingt... ce serait assez...

— Eh bien, fais un bon pour vingt bouteilles.

Simon Brutus prit la plume et écrivit l'ordre demandé.

Le caporal se leva pour aller prendre son sabre, mais il chancela ou fit un faux pas, car il retomba, le coude sur la table.

— Ah çà, citoyen Horace, dit le sergent en riant, il paraît que la boisson de chien commence à te peser dans les jambes.

— Quelle idée as-tu là? répondit le caporal en frisant ses longues moustaches; ces chaises maudites ont aussi l'air de ne pas s'entendre bien avec les républicains; elles étendent leurs pattes si loin qu'il y a de quoi s'y

casser le cou... Mais, j'y songe, comment trouverai-je la maison où l'on peut avoir du vin?

— Voici! dit Simon Brutus en lui tendant l'ordre écrit; c'est chez le notaire. Je te donnerai un guide, le domestique même du notaire.

Il alla vers la porte, appela le vieillard et lui demanda dès son entrée dans la chambre :

— Jean, ton maître a toujours beaucoup de vin dans sa cave?

— Je ne le sais pas trop, Simon, mais je crois bien que oui...

— Veux-tu rendre un service à la République?

— Pourquoi pas? autant à la République qu'à un autre.

— Conduis ce caporal au village, dans la maison de ton maître; il va y prendre vingt bouteilles de vin...

Le domestique frissonna à cet ordre et parut anéanti.

— Crains-tu que le notaire ne refuse le vin?

— Oh non! répondit le domestique encore tout troublé; mais, Simon, ce camarade-là qu'il me faut conduire, a l'air si méchant...

— Il ne te fera pas de mal; c'est un brave garçon.

— A la grâce de Dieu donc!

Il prit le caporal par la manche, le tira vers la porte de la chambre en lui disant :

— Venez, camarade, je vous montrerai le chemin.

Tous deux quittèrent l'auberge et s'acheminèrent vers le village en suivant la chaussée de terre.

Il faisait presque nuit. Dans les chemins ouverts on pouvait encore y voir passablement, mais dans les taillis

les ténèbres étaient déjà épaisses et impénétrables.

Le caporal grommelait ou se parlait à lui-même; cependant, comme Jean ne le comprenait pas, le soldat se tut bientôt. Ils continuèrent à marcher en silence.

Lorsqu'ils eurent fait deux cents pas environ dans le sentier qui menait au village, Jean prit un autre chemin; un peu plus loin encore il traversa un taillis et montra au caporal murmurant qu'un sentier courait parmi les arbrisseaux. Ils atteignirent à des prairies basses et marécageuses et y marchèrent pendant quelque temps jusqu'à ce qu'ils rencontrassent de nouveau un terrain boisé, et poursuivirent leur route au bord d'un ruisseau.

Ils allaient ainsi par toutes sortes de chemins et de sentiers, à travers de hauts taillis, des champs et des prairies, sans arriver au village.

Ce voyage durait déjà depuis une grande demi-heure et cela commençait à fatiguer le caporal d'autant plus que, dans l'obscurité, il faisait à chaque instant un faux pas ou trébuchait dans les inégalités de la route. Déjà à plusieurs reprises il avait exprimé par de gros mots, son mécontentement de cette interminable promenade, lorsqu'en voyant de nouveau un bois sombre se dresser devant lui il entra en pleine colère contre le domestique. Celui-ci parut s'en émouvoir très-peu, désigna du doigt le bois, et dit :

— Par là... *toujours*, l'église, le notaire...

Mais le caporal le saisit au collet, le secoua et s'écria :

— *Maudit paysan d'enfer, tu as l'air de mécaniser les caporaux de la République française ? Allons, tire droit au village ou je te tue!*

— Comprends pas... niks de français, répondit le vieux domestique.

— *Mais comment est-il possible qu'un être humain ignore la langue française!* dit le caporal avec un soupir de découragement.

Il poussa le paysan en avant et le suivit.

Tout à coup, au milieu du bois, le caporal tomba dans une fosse profonde.

Le domestique, qui avait sauté par-dessus et qui se trouvait sur l'autre bord, lui cria :

— Hé ! faites attention, camarade, il y a de l'eau!

Après avoir pataugé pendant quelque temps, le caporal sortit du bourbier; il tira son sabre, le brandit en l'air en tempêtant et songeait à faire un mauvais parti au pauvre domestique. Toutefois il s'arrêta dans cette attitude, et dit d'un ton irrité :

— Oh ! le fils de Satan, il est parti ! Il m'a égaré ! Je le rattraperai bien demain, et si je ne le fends pas en quatre morceaux, ce sera en beaucoup plus !... Camarade ! citoyen ! Bah ! oui, pas plus de citoyen que sur ma main ! Que faire maintenant? Cela va de soi; retourner là d'où je viens. Je suis trempé, et il faut que je traverse encore une fois ce diable de fossé...

Il descendit en effet dans le fossé, gagna l'autre bord, et, d'un pas rapide quoique chancelant, s'engagea dans le bois par le sentier qu'il venait de suivre un instant auparavant.

Chemin faisant, il ne cessait de grommeler, de se répandre en plaintes et en imprécations; plus d'une fois encore il se heurta contre des obstacles de toute

sorte, tomba dans des trous ou des fossés, jusqu'à ce qu'il vît enfin briller dans le lointain une petite lumière.

— Ah! s'écria-t-il, une lumière dans cet affreux pays de sauvages! Ces gens-là vont me conduire chez le notaire; je leur mets la main au collet et le sabre dans les reins, et je les fais marcher jusqu'à ce que je sois où je dois être.

Il s'avança, à travers champs, vers une métairie isolée, derrière la fenêtre de laquelle scintillait la petite lumière.

Sur ces entrefaites, Jean le domestique avait couru au village par un autre chemin, et déjà il frappait à la porte de son maître.

Après quelques questions faites de l'intérieur pour s'assurer que c'était bien lui et que personne ne l'accompagnait, on tira les verroux avec précaution, et, entr'ouvrant à peine la porte, on le laissa entrer.

Le notaire était assis à une table avec sa femme et son fils Bruno. Le domestique dit en toute hâte :

— Vite, Bruno, cachez-vous. Un sans-culotte vient chercher du vin ici. Afin de pouvoir vous avertir, je l'ai conduit derrière le Moerbosch [1] dans le ruisseau. Il n'en arrivera pas moins; ces gens-là ne se laissent arrêter par rien. Je ne puis rester ici non plus; il me tuerait, bien sûr... Vite, sauvez-vous... Je cours, moi, me cacher dans l'Elsbosch [2].

Bruno s'approcha de sa mère toute tremblante, l'em-

1. Bois marécageux.
2. Bois des aunes.

brassa tendrement, serra la main à son père et disparut avec le domestique.

Le notaire alla verrouiller la porte, revint s'asseoir auprès de sa femme, et dit en soupirant :

— Ne t'émeus pas tant, Maria; c'est du vin qu'ils veulent; je leur donnerai tout ce qu'ils désireront. Bruno est caché; ce soldat seul ne peut venir pour le prendre, et d'ailleurs il ne le découvrirait pas... — Tu ne peux demeurer ici, toi, Maria; va là-haut et ne crains rien; si je donne au soldat le vin qu'il vient chercher, il sera satisfait. Cela n'ira pas au delà de quelques gros mots et d'un peu de bruit qui ne doivent pas t'inquiéter.

La femme ne répondit pas et demeura assise, la tête ppuyée dans les mains.

— Si tu ne veux pas encore aller dans ta chambre, Maria, reste un instant; mais dès qu'on frappera, retire-toi du moins sans tarder.

Bien que le notaire s'efforçât de consoler sa femme, ui aussi n'était pas sans inquiétude.

Tous deux n'échangèrent plus que de rares paroles en attendant le soldat annoncé.

Déjà il s'était écoulé un certain temps, et ils commençaient à espérer que la visite redoutée n'aurait pas lieu, lorsqu'un coup pesant frappé à la porte et le bruit d'un sabre les fit bondir.

La femme, toute tremblante, monta rapidement l'escalier.

Le notaire s'approcha de la porte, et demanda en français :

— Qui est là?

— Caporal de la République française, répondit-on.

Le notaire tira les verroux et ouvrit la porte.

Un soldat, le sabre au poing, s'élança dans l'intérieur, et, brandissant son arme au-dessus de sa tête, courut tout autour de la chambre sans faire attention au notaire.

— Où est le scélérat? cria-t-il... que je le fende en deux, le traître! Quoi! conduire à une lieue de son chemin un soldat de la République française... le faire tomber dans un fossé d'eau puante! Où est-il le scélérat, le brigand?

— Que désirez-vous, monsieur? demanda le notaire troublé.

— Monsieur! monsieur! s'écria le caporal; si tu ne veux pas faire connaissance avec mon sabre, appelle-moi citoyen, comme il convient à des hommes libres.

— Eh bien, citoyen, puis-je savoir ce que vous désirez? Je suis à votre service.

— Celui-ci du moins parle français, murmura le soldat en regardant toujours autour de lui, les yeux écarquillés, les dents serrées, comme s'il voulait dévorer quelqu'un.

Enfin il se tourna vers le notaire et reprit :

— Ce que je désire? je veux savoir où est ton domestique, un scélérat qui marche comme une tortue, égare les gens dans les bois et veut apprendre à nager aux soldats de la République française... Où est-il? parle vite! mon sang bout; il faut que je le tue; pas de grâce pour lui!

— Le domestique n'est pas ici, répondit le notaire, il

a pris la fuite à la sortie de l'église. Je ne l'ai pas encore vu depuis ce matin.

— Ah! si tu osais me tromper! s'écria le soldat en brandissant son sabre, je pourrais me souvenir que certaines lois de la République rendent les maîtres responsables des méfaits de leurs domestiques. Ainsi, fais attention!

— La recherche de mon domestique est-elle la seule cause de votre venue?

— T'imagines-tu, citoyen, qu'un soldat de la République française irait perdre son temps à courir après une pareille canaille? Non, non, je viens ici pour autre chose. Tu as sans doute du vin dans ta cave?

— En effet, citoyen, répondit le notaire.

— Beaucoup?

— Assez, je pense.

Le caporal plongea la main dans sa poche, chercha quelque temps en vain, et dit ensuite:

— J'avais un bon de réquisition; mais il est resté au fond de l'eau. Si tu revois encore ton domestique en vie, il sait où est le billet et peut l'aller chercher.

— Un bon de réquisition n'est nullement nécessaire, remarqua le notaire; si c'est du vin que vous voulez, je vous en donnerai.

Ces paroles, dites d'un ton calme et officieux, parurent apaiser le caporal; il remit son sabre dans le fourreau, saisit la main du notaire, la secoua énergiquement et dit:

— Tu as l'air d'un brave homme; et puis tu parles français; il y a du moins moyen de nous entendre.

Allons, donne-moi une vingtaine de bouteilles de vin : du bon, bien entendu, et qui ait de la barbe, du vin de France... et tout sera dit ! Tu vois bien que les républicains ne sont pas si terribles qu'on le dit; c'est une espèce de lions apprivoisés qui ne mordent que quand on les vexe...

Cependant le notaire avait pris la lampe et se disposait à quitter la chambre. S'apercevant que le soldat voulait le suivre, il l'arrêta en lui disant :

— Reste ici, citoyen; j'irai te chercher le vin.

— Nous sommes bons amis, répondit le soldat, et j'ai grande confiance en ta bonne volonté; mais que cela te plaise ou non, citoyen, je te suis comme ton ombre jusqu'à ce que je voie et palpe les bouteilles... Tu comprends? je ne tiens pas à rester seul jusqu'à demain dans une maison abandonnée.

— Soit, suivez-moi : je voulais vous épargner cette peine.

— Brave homme, vraiment! marmotta le soldat en descendant à la cave à la suite du notaire.

Arrivé au bas, le soldat jeta des regards étonnés autour de la cave, et dit au notaire en riant et en lui frappant sur l'épaule :

— Tu es notaire, je crois?

— En effet.

— Je parierais, citoyen notaire, que tu as porté les armes dans le temps.

— Jamais, citoyen.

— On le dirait pourtant. Ces bouteilles-là me paraissent connaître crânement leur exercice; on les pren-

drait en vérité pour des bataillons en ordre de bataille. Celles qui sont couchées là-bas dans le coin sont les Autrichiens; ils sont morts... Mais, dis-moi un peu comment s'appellent toutes ces troupes, pour que je puisse choisir.

Le notaire se prêta avec un sang-froid parfait à toutes les plaisanteries du caporal, et lui indiqua successivement les divers tonneaux. Le premier qu'il lui montra renfermait du vin du Rhin.

— Fi! vin d'Allemand! s'écria le caporal... du petit-lait!

— Voici quelques bouteilles de vin d'Espagne.

— Liqueur d'apothicaire! c'est bon pour des malades! murmura le soldat.

— Celles-ci sont des bouteilles de champagne!

— Ah! bon! nous approchons de la France.

— Du vin de Tours, du vin blanc...

— Bon pour les enfants et les femmes...

— La plus grande pièce contient du bordeaux ordinaire...

— Nous y sommes. Et le bourgogne?

— Le voilà à côté.

Le caporal s'approcha de ce compartiment, y prit une bouteille, saisit un tire-bouchon sur lequel il avait l'œil depuis quelque temps déjà, et reprit:

— Ah çà, citoyen notaire, je vais t'en dire des nouvelles. Tu vois en ma personne un enfant de la ville de Tonnerre, où le vin de Bourgogne est une véritable boisson des dieux...

En disant ces mots, il déboucha la bouteille, et s'en

versa au moins la moitié dans la bouche. Il reprit un instant haleine, remua les lèvres pour mieux déguster le vin, tout en marmottant de temps en temps « Bon... très-bon... excellent! » et vida la bouteille jusqu'au fond.

— Cela fait du bien, dit-il; cette maudite eau m'avait gelé; ce coup de bon vin me réchauffe.

Déjà auparavant le notaire avait remarqué, non sans une certaine inquiétude, que le soldat était plus ou moins pris de boisson. Mais en le voyant avaler d'un seul coup une bouteille de fort bourgogne, il se prit à trembler, dans la conviction qu'il serait bientôt tout à fait ivre. C'est pourquoi il s'empressa de saisir un panier et demanda :

— Eh bien, citoyen, est-ce du bordeaux ou du bourgogne que vous souhaitez?

— Moitié de chacun! répondit l'autre.

— Vous avez dit vingt bouteilles?

— Vingt et une, citoyen! une pour la peine du porteur.

En un instant les bouteilles furent installées dans le panier. Le notaire donna la lumière au caporal et porta lui-même le panier jusqu'en haut, où il le tendit au caporal en disant :

— Voilà. Je souhaite que cela vous fasse du bien!

Mais le caporal s'assit sur une chaise auprès de la table, et tirant une bouteille du panier :

— Je veux me reposer un peu, dit-il, je suis fatigué. Et pour ne pas m'ennuyer je vais toujours entamer la bouteille du porteur... Je boirai le reste en route.

Le notaire s'aperçut avec effroi que les yeux du soldat s'allumaient et que sa langue ne se mouvait plus librement :

— Citoyen, dit le pauvre homme tout inquiet, j'ai satisfait comme un ami à votre désir...

— Sans doute, sans doute, citoyen notaire ! balbutia l'ivrogne.

— Eh bien, rendez-moi un service aussi, comme ami !

— Tout ce que tu voudras.

— Je suis aussi très-fatigué et j'irais volontiers me coucher ; vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez me permettre de gagner mon lit...

— Tu veux dire que je devrais m'en aller ? ah, oui ! certainement, je m'en vais tout de suite.

Il ne se leva pas pourtant, et son regard s'arrêta fixement sur la table comme s'il était en proie à une sérieuse préoccupation.

Le notaire, s'imaginant qu'il avait envie de s'endormir, lui dit, après un certain temps, en élevant la voix :

— Citoyen, vos camarades s'inquièteront de votre longue absence. Ne vaudrait-il pas mieux les rejoindre ?

Le caporal releva la tête avec un sourire étrange.

— Citoyen notaire, tu as certainement de l'argent ? demanda-t-il.

— De l'argent ? répéta le notaire épouvanté.

— Oui, oui, tu dois avoir de l'argent... Un notaire a toujours de l'argent...

— Mais pourquoi demandez-vous cela ? Quand même j'aurais de l'argent, je ne le donnerais cependant pas sans réquisition légale...

— Donner, donner! grommela le soldat : crois-tu donc qu'un soldat de la République française voudrait de ton argent? T'imagines-tu que nous soyons des mendiants ou des voleurs?

— Oh! pas le moins du monde, répondit le notaire; je suis loin de croire cela...

— Je veux dire autre chose! dit le caporal en l'interrompant brusquement, en relevant ses moustaches et en jetant sur le notaire un menaçant regard; s'il en était autrement nous ne demeurerions pas bons amis, et...

— Pensez donc à vos camarades, citoyen; ils croiront qu'ils vous est arrivé malheur.

Mais le caporal ne parut pas entendre cette observation; il ôta son chapeau et le tendit au notaire en disant :

— Il ne pèse pas plus qu'un autre chapeau, n'est-ce pas? Pourtant, tu le croiras ou non, il renferme quelques milliers de livres...

Le notaire ne répondit pas.

— Voici l'affaire, dit le caporal en reprenant son chapeau d'où il tira un paquet passablement gros. Il éparpilla ensuite sur la table tout un tas de petits papiers imprimés, et poursuivit d'une voix bredouillante :

— Vois-tu ça, citoyen notaire, c'est de l'argent de la République française; mais dans ce pays de nègres et de sauvages on ne veut pas de la monnaie de la liberté... et c'est comme si je ne possédais pas un liard. Pourtant c'est un butin honorablement gagné; je l'ai trouvé dans un couvent... Eh bien, si tu veux être bon garçon jus-

qu'au bout tu me donneras de l'or en échange de cela.

— Mais je n'ai pas d'or! balbutia le notaire dans la plus grande consternation.

Le caporal se leva brusquement; il avait peine à se tenir debout et chancelait sur ses jambes.

— Ah çà, citoyen notaire, s'écria-t-il, si tu crois mettre dedans un serviteur de la République française, tu te trompes joliment! Tu n'as pas d'or? à d'autres de pareils contes...

— Non, dit le notaire en soupirant, en vérité je n'ai pas d'or.

— Eh bien je veux te montrer que je ne suis pas chicaneur de mon caractère. Tu n'as pas d'or! alors donne-moi de l'argent, je m'en arrangerai.

Le notaire tremblant regarda le parquet.

— Pour quelques misérables milliers de livres! murmura le soldat.

— Mais, citoyen, dit le notaire, le papier-monnaie ne va plus. A Paris même, on n'en donne plus dix pour cent...

— Erreur! dit l'autre d'un ton railleur; c'est une conspiration d'aristocrates! L'argent de la République ne peut perdre sa valeur!

— Eussé-je l'argent pour vous le donner, vous ne pourriez porter une pareille somme.

— C'est là le moins, citoyen notaire; au besoin je te rendrai cinq ou six bouteilles de vin...

Un instant de silence suivit ces paroles; le caporal paraissait entrer en grande colère et tenait ses yeux fixés avec une irritation croissante sur le notaire; celui-

ci, assis et la tête penchée dans les mains, semblait attendre avec résignation ce qui allait s'ensuivre.

Tout à coup le soldat chancelant fit un pas en avant, saisit le notaire au collet, et le secouant avec violence, il s'écria :

— Ah! tu t'endors! c'est ainsi que tu te moques du citoyen Horace... je vais t'apprendre ce que cela coûte! tu ne vaux pas mieux que tous ces autres paysans fanatiques... Allons, vite! donne-moi de l'argent pour ce papier, ou...

En cet instant apparut derrière les vitres de la fenêtre, du côté du jardin, une tête humaine qui semblait jeter dans la chambre un regard enflammé...

— Là, parleras-tu? s'écria le soldat en arrachant presque le notaire de sa chaise.

La tête pâlit derrière la fenêtre; si le soldat se fût retourné il eut à coup sûr cru voir la face d'un cadavre.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit le notaire avec un soupir de résignation; je ne puis satisfaire à votre injuste demande...

— Comment? qu'est-ce? tu ne me donnes pas d'argent? vociféra le caporal. Tron...

Il tira son sabre, jeta le notaire sur le parquet avec une brutale violence, lui appuya un genou sur la poitrine et cria :

— Eh bien donneras-tu de l'argent? tu ne parles pas? Vite, vite! ou tu es mort!

Il leva son sabre plus haut et allait en frapper l'infortuné notaire, mais au même instant la porte de derrière s'ouvrit brusquement. Un cri rauque et affreux se fit

entendre; un jeune homme, aux cheveux hérissés, s'élança dans la chambre, souleva un énorme morceau de bois et en frappa si rudement le soldat dans la nuque qu'il tomba en avant en poussant une plainte étouffée et demeura sans mouvement.

Le jeune homme arracha le corps du soldat de dessus son père, releva celui-ci, considéra ses traits d'un regard rapide, lui tâta les membres, et soupira comme si un rocher eût cessé de peser sur son cœur :

— Ah, mon père, vous n'êtes pas blessé. Loué soit Dieu qui m'a inspiré de quitter ma retraite !

Le notaire était tombé sur une chaise presque sans connaissance ; il paraissait rester indifférent aux caresses de son fils et tenait son regard opiniâtrément fixé sur le soldat. Quand sa poitrine fut un peu moins oppressée, il montra tout frémissant le plancher et dit à son fils :

— Bruno, malheureux enfant, qu'as-tu fait?

A cette apostrophe, le jeune homme se tourna pour la première fois vers le corps immobile. Il leva les mains au ciel, se mit à trembler de tous ses membres comme si une soudaine convulsion l'eût saisi, et demeura ainsi quelque temps, murmurant en lui-même avec une indicible angoisse :

— Moi ! moi ! avoir tué un homme ? Dieu ! mais non, c'est impossible... non, non, ce n'est pas vrai...

Il se pencha vers le corps, le souleva, et le traîna jusque sur une chaise. Le corps s'y affaissa inerte et sans force.

Bruno ouvrit les habits du soldat, frictionna son front

glacé et lui pressa les mains comme s'il eût voulu le faire sortir d'un évanouissement.

— Mon père, s'écria-t-il d'une voix déchirante, allez bien vite chercher le flacon dans la chambre de ma mère... vite, oh vite !...

Le notaire, tout à fait sans conscience de ce qu'il faisait, obéit machinalement, et sortit de la chambre pour monter l'escalier. Mais là l'attendait un spectacle qui le remua plus profondément encore.

Sa femme gisait étendue dans le corridor ; au-dessus de sa tête, sur l'escalier, brûlait la lampe qu'elle y avait placée. Assurément la pauvre femme avait entendu et compris les paroles du soldat, et, longtemps sans doute avant la fatale issue de la scène, elle avait succombé sous l'anxiété et s'était évanouie.

Sans cri d'angoisse, sans plainte le notaire releva sa femme et l'assit contre le mur du corridor. Il s'assura que ce n'était qu'une faiblesse, redescendit, sortit par la porte de derrière et siffla sur un ton si aigu que le perçant écho en retentit au loin dans les ténèbres.

Il entendit Bruno qui criait : de l'eau ! de l'eau !

Il regagna néanmoins l'escalier et monta en toute hâte à l'étage supérieur d'où il revint avec le flacon. Sans plus prêter attention aux lamentations et aux cris de détresse de Bruno, il demeura auprès de sa femme et s'efforça de la faire sortir de son évanouissement.

Le vieux domestique Jean qui, du fond de sa retraite, avait entendu le sifflet connu de son maître, entra, peu

d'instants après, dans la maison et fut saisi d'épouvante lorsqu'il surprit Bruno tenant dans ses bras un soldat français.

— Bruno, Bruno, que se passe-t-il ici ? demanda-t-il. Le caporal que j'ai conduit dans le ruisseau ! Tu pleures, Bruno !

— O Jean, cher Jean, s'écria le jeune homme, vite, va chercher de l'eau, du vinaigre, le flacon dans la chambre de ma mère ! Pourvu qu'il en revienne ! O mon Dieu, mon Dieu !

— Voyons un peu, Bruno : qu'a donc le camarade ? est-il ivre ou évanoui ?

Il prit la main du soldat et l'inspecta d'un coup d'œil rapide ; mais il la laissa retomber aussitôt, et s'écria en reculant tout effrayé :

— Bruno, laissez tomber ; c'est un cadavre, il est mort !

— Mort, mort ! hurla le jeune homme en laissant glisser le cadavre à bas de ses genoux. Mort ! mort ! répéta-t-il de nouveau avec une inexprimable horreur, et il cacha son visage dans ses deux mains.

— Que signifie donc tout cela, Bruno ? demanda le domestique. Je vois là du vin, une bouteille débouchée. Est-il mort d'ivresse ?

— Il voulait tuer mon père ! dit Bruno.

— Eh bien ?

— Je l'ai tué...

Le domestique resta quelque temps muet, comme s'il eût été subitement pétrifié. La vue des larmes abondantes qui coulaient à travers les mains de Bruno sur

ses joues firent sortir le vieillard de ses pénibles réflexions. Il dit avec un sang-froid apparent :

— Allons, Bruno, calmez-vous. Ce que vous avez fait, vous deviez le faire. Mieux vaut que le Français ait perdu la vie que votre père... Mais savez-vous ce qu'il y a de pire en tout ceci? Les soldats qui sont à l'*Aigle* s'apercevront que leur camarade leur manque, et bien sûr ils viendront à sa recherche dès cette nuit. Ils savent que c'est ici qu'il devait venir prendre du vin...

Ne recevant pas de réponse, le domestique alla s'agenouiller auprès du cadavre, posa la lampe à terre, contempla attentivement le visage inanimé du caporal, posa l'oreille sur sa poitrine, écouta un instant et se releva.

Puis il s'approcha de son jeune maître, et lui dit avec accablement :

— Bruno, il faut vous arracher à votre désespoir. Ce cadavre doit disparaître immédiatement ; il y va de la vie de vos parents et de la vôtre. Si les soldats sortaient de l'*Aigle* maintenant pour venir ici, nous n'aurions pas le temps de cacher leur camarade mort.

Bruno laissa tomber les mains de devant ses yeux et contempla, avec une affreuse fixité, le cadavre qui gisait à ses pieds, étendu sur le dos, et qui, mieux éclairé en ce moment, semblait montrer à son meurtrier son visage pâle et décoloré.

Saisi d'un horrible frisson et absorbé dans la contemplation de la mort, le jeune homme semblait avoir oublié le pressant appel du domestique.

Tout à coup un certain bruit retentit, bruit pareil à

celui de lointaines voix d'hommes qui se faisaient entendre au delà du village.

— Ah! Bruno, Bruno, dit le domestique d'une voix suppliante, les voilà qui viennent! Vite, vite, sauvez votre père, sauvez la vie à votre mère!

— Que faut-il que je fasse? demanda le jeune homme en arrêtant sur Jean le regard d'un insensé.

— Prenez le cadavre par les épaules; levez-le! plus haut!... Maintenant, suivez-moi!

Bruno obéit sans savoir ce qu'il faisait, et aida le domestique à emporter le cadavre par la porte de derrière. Le jeune homme, consterné, trébuchait à chaque pas sans l'obscurité comme un homme ivre.

Au bout du jardin, dans un coin retiré, se trouvait un puits profond qui recevait toutes les eaux de la maison et des écuries; cet endroit était masqué de tous côtés par un épais massif de sureau et d'autres arbustes.

Le domestique prit la direction de ce puits; arrivé sur le bord, il laissa glisser le cadavre au fond, et dit à voix très-basse au jeune homme qui l'avait suivi et assisté dans proférer un mot:

— Bruno, pauvre garçon, allez-vous-en, allez vous cacher, et soyez courageux. Pour défendre sa propre vie, pour sauver son père, on a le droit de tuer...

— Tuer! J'ai tué un homme! dit Bruno d'une voix sombre.

— Partez! dit le domestique; laissez-moi seul: j'aurai soin du reste...

Et il poussa son jeune maître avec une douce violence loin du cadavre.

Bruno s'éloigna lentement à travers les ténèbres; chemin faisant, il s'arrêta, appuya son front contre un arbre et réfléchit à ce qu'il avait fait. La pensée d'avoir ôté la vie à quelqu'un, qu'il fût coupable ou non, faisait éprouver à son âme jeune et aimante d'effroyables tortures; — il frissonnait parfois tellement que ses membres grelottaient comme s'il eût eu la fièvre; ce n'était pas de peur, mais bien d'horreur pour son action et pour lui-même.

Enfin il quitta l'arbre et se mit à marcher d'un pas rapide, comme quelqu'un qui vient de prendre une ferme résolution. Il s'approcha d'une petite grange, se coucha à plat sur le sol et se glissa en rampant par une ouverture pratiquée au pied du mur d'argile.

Puis, montant au-dessus d'un tas de fagots, il arriva, sous un toit de joncs, dans un endroit où étaient étendues de nombreuses gerbes de paille.

— Est-ce toi, Jean? demanda une voix faible du plus profond de l'obscurité.

Un léger cri d'angoisse s'échappa du sein de Bruno; un torrent de larmes jaillit de ses yeux, il courut en avant, tomba à genoux dans un coin au fond de la grange, pencha la tête sur la poitrine de celui qui venait de parler, et s'écria d'une voix déchirante et désespérée :

— O mon père, mon vénéré pasteur, j'ai tué un homme!

III

Personne, dans la maison du notaire, n'avait pu dormir pendant cette affreuse nuit; cela se conçoit facilement.

Tous étaient affaissés, abattus par l'épouvante et l'anxiété; le domestique seul avait gardé quelque sang-froid. Il était allé chercher Bruno pour le faire revenir auprès de ses parents, puis il avait quitté la maison pour s'aller cacher dans les taillis voisins de la route du village, afin de surveiller de là l'unique chemin par lequel les soldats logés à l'*Aigle* pouvaient se rendre à la demeure de son maître.

La nuit touchait à sa fin; déjà une teinte lumineuse apparaissait à l'orient; une demi-heure encore, et le jour remplacerait les ténèbres.

En ce moment, Bruno était assis, avec son père et sa mère, dans une chambre du premier étage. La femme du notaire avait la tête appuyée sur la table et versait d'abondantes larmes; le notaire était à côté d'elle et s'efforçait de la consoler.

Le jeune homme, le dos appuyé contre la colonne d'un lit, regardait fixement à terre et semblait abîmé dans des pensées désespérées. De temps en temps un frisson parcourait ses membres; alors il serrait convulsivement les poings, et l'on entendait ses dents claquer.

Tout à coup la femme leva la tête et prêta l'oreille à un bruit lointain.

— Les voilà ! les voilà ! s'écria-t-elle en levant les bras au-dessus de sa tête. Mon Dieu, mon Dieu, je meurs d'épouvante...

— Tu te trompes, Maria, tu n'entends rien, dit le notaire avec une anxiété mal dissimulée. Espérons en la bonté de Dieu; peut-être les choses iront-elles mieux que nous ne le pensons.

— Tais-toi, tais-toi ! tu me fais souffrir horriblement ! s'écria la femme au désespoir. Pourquoi me caches-tu tes craintes ? Ton visage est pâle et défait; tu trembles ! Bruno s'égare, il est comme fou... Ah ! je sais trop ce qui nous menace !... N'étais-je pas ce matin à l'église ? On nous martyrisera, on nous tuera, on brûlera notre maison jusqu'aux fondements...

— Maria, dit le notaire en soupirant, pour l'amour de Dieu, je t'en supplie, va-t'en d'ici : il en est temps encore. Fuis vers une autre commune.

— Seule ? vous abandonner ? et mourir de mille morts dans l'ignorance du sort de mon mari, du sort de mon enfant ? Non, la mort ne m'effraie pas ; je souffre et je faiblis, parce que je suis convaincue que ceux que j'aime sont menacés d'un affreux danger. Oh ! fuyez tous deux avec moi ! Livrez notre demeure, livrez tout ce que nous possédons à leur rage, à leur vengeance ; mais sauvez votre vie, sauvez votre vie et la mienne !

— Cela ne se peut, Maria, dit le notaire avec abattement. Notre absence nous trahirait ; nous n'échapperions pas à leur vengeance. Maintenant, du moins, nous pouvons encore espérer qu'ils ne découvriront rien.

Tous deux tournèrent la tête épouvantés vers Bruno,

dont les membres craquaient convulsivement, et de la gorge duquel s'échappait un cri rauque et affreux.

Le jeune homme alla à la muraille, saisit un fusil de chasse qui y était suspendu, en arma le chien, et s'approchant de ses parents, il dit d'une voix sombre et l'œil plein d'égarement :

— Ah ! leur fureur irait jusqu'à tuer mon père, ma mère? Et moi, par crainte, par horreur de ce que j'ai fait, je serais assez lâche pour sacrifier votre vie? Non, partez tous deux d'ici; fuyez, je le veux ! Seul j'affronterai leur rage. Je leur dirai : Eh bien, oui, c'est moi, moi, Bruno, qui ai brisé la tête au caporal ; mais à ces mots, un autre de ces oppresseurs tombera à mes pieds ; et, si je dois mourir, ce sera dans une mare de sang, dans le sang odieux des ennemis de ma patrie...

Il était terrible à voir en disant ces paroles : son poing étreignait le fusil avec l'énergie convulsive de la fièvre ; ses yeux semblaient sortir de l'orbite, son visage était pâle, ses joues frémissaient. On eût dit que le pauvre jeune homme venait d'être frappé subitement de démence.

— Par pitié pour nous, Bruno, dit le notaire d'un ton suppliant, n'augmente pas notre douleur. Laisse là cette arme, reste froid et attends avec calme l'issue de cette malheureuse affaire. Vois ta mère ; pauvre femme, tu lui fais souffrir de mortelles douleurs !

Muet et tremblant, le jeune homme demeurait immobile, l'œil fixé sur la détente du fusil. On eût dit que, privé de tout sentiment de lui-même, il avait oublié le lieu où il se trouvait et ce qui se passait autour de lui.

La mère, frémissante d'angoisse, se jeta à genoux devant lui en versant un torrent de larmes ; elle leva les mains vers son fils égaré et dit en gémissant :

— O Bruno, mon fils, cesse... tais-toi... dépose cette arme, je t'en supplie. Tu veux donc verser plus de sang encore et mourir d'une mort affreuse ?

— Ma mère, ma mère chérie ! je veux vous sauver, balbutia-t-il en la relevant avec une vive émotion.

— Me sauver ? répéta la pauvre femme ; la mort de son unique enfant peut-elle sauver une mère ? Sa vie n'est-elle pas la vie de sa mère ? Bruno, Bruno, je t'en conjure par mon amour pour toi, sois calme, renonce à ton funeste projet.

— Il nous faudra donc mourir tous de la main de ces bourreaux ! s'écria le jeune homme au désespoir.

— Mieux vaut mourir tous ensemble, reprit la femme, que de voir mon fils mourir seul !

— Pauvre mère, dit Bruno avec un soupir, en l'embrassant et à demi-délivré de sa violente surexcitation nerveuse ; pauvre mère, pardonne-moi. Il se passe en moi une chose terrible : mon sang bout dans mes veines, mon cerveau brûle... le sentiment de notre impuissance est pour moi un enfer...

Il s'aperçut que l'animation qui passionnait encore ses paroles faisait trembler sa mère éplorée. Il reprit avec amertume et désespoir :

— Mais tranquillisez-vous, ma mère, je serai calme ; et, s'il le faut, je dissimulerai, je serai lâche, je ramperai devant eux...

Il alla vers le mur avec l'intention de remettre le fusil

à la place où il l'avait pris, mais au même instant un bruit presque imperceptible se fit entendre en bas, à la porte du jardin.

Bruno s'arrêta la main sur le fusil suspendu, mais sa mère bondit vers lui et l'entraîna loin de l'arme redoutée.

Ils écoutèrent tous trois avec une indicible anxiété, et entendirent la porte de derrière s'ouvrir et quelqu'un monter l'escalier.

— Ah! c'est Jean! dit le notaire en poussant un profond soupir.

En effet, le vieux domestique entra dans la chambre. Il était affreusement pâle et paraissait trembler de tous ses membres.

— Ils arrivent! ils arrivent! dit-il d'une voix étouffée.

Et courant précipitamment à Bruno, il l'attira dans un coin et lui dit très-bas à l'oreille :

— Bruno, le moment est venu; montrez que vous êtes un homme. Les chiens ont rôdé autour du puits, ils ont foulé les sureaux et gratté la terre. Il faut que le cadavre soit porté plus loin; dans quelques minutes, les sans-culottes seront ici. Vite, venez, aidez-moi, je prendrai une bêche, nous l'enterrerons dans l'*Elsbosch.*

Le jeune homme alla vers sa mère et vers son père, les embrassa encore une fois tous deux avec une effusion extraordinaire, leur dit qu'il allait se cacher, et suivit le domestique d'un pas rapide.

Ils coururent au puits, en tirèrent le cadavre, et l'entraînèrent précipitamment à travers une haie de buissons dans la direction de l'*Elsbosch.*

Peu d'instants après, on frappait violemment à la porte de la maison du notaire; on cria du dehors d'ouvrir au nom de la loi.

La femme resta dans la chambre d'en haut, tandis que le notaire descendait pour ouvrir la porte.

Une trentaine de soldats, le sabre nu, s'élancèrent dans la salle d'en bas. La soif de la vengeance brillait dans leurs regards, et, dès l'abord, ils accablèrent de mille menaces le notaire épouvanté; toutefois, celui-ci leur demanda, avec un sang-froid apparent, ce qu'ils désiraient.

Simon Brutus imposa silence à ses hommes, s'installa sur une chaise et demanda d'une voix sévère :

— Un soldat français n'est-il pas venu ici hier soir ou cette nuit?

— Il est, en effet, venu un soldat! répondit le notaire.

— A quelle heure?

— Entre onze heures et minuit, à ce que je crois.

— Que venait-il faire ici?

— Il est venu me prier de lui livrer vingt bouteilles de vin; je les lui ai données.

— Et alors est-il parti?

— Il est parti.

— Qui était avec lui?

— Mon domestique Jean.

— Où est votre domestique?

— Je l'ignore : il est parti avec le soldat:

— C'est là tout ce que vous savez?

— C'est tout.

Simon Brutus quitta sa chaise avec un sourire ironique, et dit :

— Vous êtes bien pâle, citoyen notaire. Quand on dit la vérité on ne tremble pas ainsi. En tout cas, nous saurons bientôt ce qui en est. Vous allez nous suivre; prenez vos clefs pour ouvrir toutes les portes.

Il divisa ses hommes, en envoya environ la moitié dans le jardin pour y commencer les recherches, et garda l'autre moitié avec lui.

Le notaire avait trop espéré de ses forces; sa présence d'esprit l'abandonna tout à fait; et lorsque Simon Brutus le saisit au collet en disant : *En avant !* il était plus mort que vif et tremblait horriblement.

Néanmoins il obéit aux ordres des soldats, les accompagna dans toute la maison, et ouvrit toutes les portes qu'on lui désigna.

Quand on en vint à la chambre où sa femme pleurait la tête appuyée sur la table, les soldats se contentèrent de faire sur son compte quelques plaisanteries grossières, puis ils la laissèrent tranquille.

On fouilla la maison de bas en haut; chambres, greniers, caves, armoires, rien ne fut oublié. Tout fut mis sens dessus dessous; le linge fut éparpillé sur le plancher, et les objets fragiles furent jetés avec méchanceté sur le sol, de façon à les mettre en pièces.

On n'avait cependant pas découvert la moindre trace de ce qu'on cherchait, et déjà Simon Brutus et les hommes qui l'accompagnaient commençaient à croire qu'ils s'étaient trompés dans leurs soupçons.

Ils se rendirent au jardin pour aider leurs camarades

à faire une perquisition dans les écuries et les granges, et forcèrent le notaire à les suivre sans un instant de répit.

Les soldats semblaient furieux de ce que leurs perquisitions demeuraient si complétement infructueuses; dans leur dépit, ils accablaient le notaire de toute sorte d'injures et de menaces.

Peu à peu, une certaine joie remplit le cœur du notaire; il lui semblait que sa poitrine s'élargît et qu'il pût respirer plus librement, à mesure qu'il commençait à espérer avec quelque raison que les sans-culottes ne découvriraient pas l'objet de leurs recherches.

Une circonstance l'empêchait pourtant de s'abandonner tout à fait à cette douce espérance, c'était de voir divers soldats s'éloigner de plus en plus de la maison et se mettre même à continuer leurs investigations dans le bois voisin.

Le notaire n'osa jeter qu'un furtif coup d'œil sur ces soldats, de peur que ses regards ne trahissent ses craintes; pour ce motif il tourna la tête du côté opposé, avec une apparente indifférence.

Il frémit de joie en entendant Simon Brutus proférer les paroles suivantes :

— Citoyen sergent, ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux réunir maintenant tous les hommes? Nous ne pouvons continuer toute la journée à chercher à la même place. Si nous ne trouvons ici pas un indice qui nous mette sur la trace du caporal, il faudra aviser à d'autres moyens pour découvrir où il est resté. Ne serait-il pas possible qu'à force de trop boire il se fût couché

quelque part et fût encore endormi à côté de son panier?

— C'est possible, très-possible, citoyen commissaire; ce ne serait pas la première fois que le caporal Horace aurait été mis dedans par le vin...

— Ainsi, tu crois que pour le moment nous pouvons cesser nos recherches?

— Je pense, citoyen commissaire, que nous sommes sortis trop tôt. Il eût mieux valu attendre le caporal pendant une partie de la journée que de se donner tant de mal inutilement peut-être. Si, dans une heure ou deux, le caporal arrivait à l'*Aigle* avec son panier à moitié vidé, il aurait le droit de se moquer de nous...

— Oui, mais, s'il ne revient pas du tout? Que faire lors?

— Que faire, citoyen commissaire! nous fouillons le village d'un bout à l'autre, nous remuons la terre comme il faut, nous faisons jeter paille et foin hors des écuries et des granges; nous empoignons tout ce qui a vie... Et nous retrouvons notre camarade, l'eût-on maçonné entre deux murs.

Simon Brutus se tourna vers le notaire :

— As-tu remarqué, citoyen, demanda-t-il, que le caporal qui est venu hier soir fût ivre?

— Si je ne me suis trompé, citoyen commissaire, il devait être en effet pris de boisson.

— A-t-il bu du vin ici?

— Il a vidé en ma présence une bouteille de Bourgogne. Il a laissé entendre qu'il avait l'intention d'en boire une seconde en chemin; et c'était pour ce motif, disait-il, qu'il me fit donner vingt et une bouteilles.

— Nous nous sommes trop pressés, dit Simon Brutus au sergent; le gaillard est couché quelque part à dormir.

Et s'adressant de nouveau au notaire il lui dit :

— Il est possible qu'un malheur ou un crime soit arrivé cette nuit. Tu sais que quiconque aurait insulté, blessé ou tué un soldat de la République française serait immédiatement fusillé, et que ceux qui cacheraient les coupables ou ne révéleraient pas ce qu'ils savent sur des faits semblables, subiraient la même peine que les coupables. En conséquence, je t'ordonne, au nom de la République française, de me donner avis immédiatement de tout ce que tu pourrais apprendre. Je t'ordonne aussi, et cela très-expressément, de faire rechercher ton domestique, et même de venir me trouver, en personne, dès que tu sauras où il est. Si tu oublies le moins du monde ces ordres, sois sûr qu'il t'en arrivera mal... Citoyen sergent, rassemble nos hommes!

Mais le sergent se tournant du côté de la porte avec surprise :

— Vois, vois donc, dit-il, ce qu'apporte Mucius Scévola? Un sabre! un chapeau!

Un cri étouffé d'angoisse s'échappa du sein du notaire. Simon Brutus lui jeta un regard foudroyant :

— Ah! hypocrite, traître! s'écria-t-il; tu en sais plus que tu n'en dis!

Le soldat qu'on nommait Mucius Scévola, entra dans la chambre avec quelques-uns de ses camarades et montra à l'officier un sabre et un chapeau d'où découlait de l'eau fétide.

— Citoyen commissaire, dit-il, cela se trouvait dans

un sale trou qu'on a creusé là-bas, dans un coin du jardin, sous les sureaux.

— Le sabre et le chapeau d'un soldat français! s'écria Simon Brutus; le chapeau du caporal Horace!

Il saisit le notaire à la gorge, le secoua si violemment que sa tête alla heurter le mur, et lui cria avec rage en le regardant dans les yeux :

— Ainsi il a été assassiné? assassiné dans ta maison, perfide fanatique! Allons, vite, vite! où est son cadavre?

Simon Brutus n'eût pas à demi étranglé le notaire que la terreur eût encore empêché celui-ci de parler. Il balbutia quelques sons inintelligibles. Tout ce qu'on y pouvait comprendre c'est qu'il assurait ne pas savoir ce que signifiaient le sabre et le chapeau.

Mucius Scévola s'approcha de l'officier et lui dit :

— Ne te donne pas tant de mal, citoyen commissaire; auprès du puits, il y a un trou pratiqué dans la haie et d'où part une ligne arrosée d'eau puante. Évidemment on a d'abord jeté dans le puits le cadavre de notre camarade, et plus tard on l'a traîné à travers la haie pour aller le cacher ou l'enterrer quelque part... La trace est reconnaissable; en la suivant nous trouverons infailliblement le corps enlevé.

A ces mots les soldats, plus convaincus encore que leur camarade avait perdu la vie, voulurent saisir le notaire et levèrent leurs sabres pour lui fendre la tête; mais un signe impérieux de Simon Brutus arrêta leur fureur.

— Citoyen sergent, dit-il, reste ici avec huit hommes; je remets ce brigand entre tes mains, tu en réponds sur

ta tête. Que les autres me suivent. En avant, Mucius Scévola! Montre-nous les traces dont tu parles...

Au bout du jardin, ils sondèrent encore quelque temps le puits avec leurs longs sabres; mais ils n'y trouvèrent plus rien. Alors Simon Brutus marcha en avant et suivit la trace qu'il était facile de reconnaître tant à l'eau fétide, qu'aux herbes foulées. De temps en temps on pouvait même remarquer que les branches inférieures des arbrisseaux étaient aplaties ou brisées comme si on avait traîné par-dessus un objet pesant.

La trace les conduisit d'abord à travers un taillis de chênes, puis dans un vaste terrain cultivé, ensuite au milieu de prairies basses jusqu'au bord d'un bois d'aunes, devant lequel coulait un petit ruisseau.

Il était facile de voir en cet endroit qu'on avait fait de grands efforts pour tirer le corps ou l'objet transporté au delà du ruisseau; le lit de celui-ci était comme piétiné et le gazon des rives était encore tout aplati.

L'officier présuma qu'il ne pouvait être loin du lieu où l'on avait caché le cadavre; il lui sembla même avoir entendu un bruit à peine perceptible.

C'est pourquoi il posa le doigt sur sa bouche et ordonna le plus profond silence.

Tous se baissèrent sous les aunes, et se mirent à marcher en retenant leur haleine et à pas de loup comme des chasseurs aux aguets.

Tout à coup Simon Brutus leur fit faire halte et leur montra, à une grande distance à travers les arbres, deux hommes qui, pour autant qu'on pouvait le voir, étaient occupés à creuser une fosse. Il fit un signe à ses soldats;

ceux-ci prirent leur fusil en main et firent encore quelques pas en rampant, prêts à faire feu. Pendant ce temps Simon Brutus tenait les yeux fixés sur les deux hommes qui creusaient.

La cruelle joie de la vengeance faisait battre son cœur. Bruno qu'il croyait bien loin, Bruno qui paraissait avoir échappé à sa haine, Bruno était devant lui, ignorant le danger de mort qui le menaçait, ne soupçonnant pas qu'en ce moment vingt fusils prenaient sa poitrine pour point de mire.

Soudain Bruno cessa de creuser; il avait peut-être entendu quelque bruit, car il semblait regarder dans la direction des soldats.

Simon Brutus, qui s'en aperçut, cria à ses hommes:

— Feu! feu!

Vingt coups de fusil partirent à la fois; les balles sifflèrent à travers les arbres et firent tomber les feuilles comme une pluie. En même temps, tous les soldats se précipitèrent en avant avec de grands cris; mais leurs balles n'avaient probablement atteint aucun des deux hommes, car ils virent ceux-ci s'enfuir chacun dans une direction différente et disparaître dans les profondeurs du bois.

Bruno avait parfaitement remarqué que Simon Brutus l'avait reconnu; le poing menaçant qu'avait étendu de loin vers lui son ancien ennemi ne lui laissa aucun doute à cet égard.

Déjà l'horrible tâche de traîner le cadavre et les paroles désespérées qu'il avait échangées avec le domestique pendant le trajet avaient jeté son cœur dans une

sorte de délire et d'affreux découragement. Maintenant que le meurtre était connu de ceux qui devaient le venger, une mort infaillible lui était réservée ; et puis que de trésors d'amour et de bonté cette seule nuit n'avait-elle pas arrachés de son cœur ! Il était devenu homme et c'était l'élan du désespoir qui le lui avait révélé.

Il courut par des chemins connus à travers les bois et les taillis, tourna derrière le village, se rapprocha de sa maison du côté de la rue, jeta un coup d'œil furtif aux alentours, s'élança dans l'intérieur, franchit l'escalier en courant, saisit le fusil accroché au mur, se suspendit au cou la poire à poudre et la carnassière, prit sa mère par le bras et l'entraîna vivement en lui disant d'une voix étouffée :

— Vite, ma mère, venez vite ! Ils m'ont surpris auprès du cadavre, ils vont nous tuer, brûler notre maison. Fuyons; venez; pour l'amour de Dieu fuyons à l'instant...

La pauvre femme, tremblante et tout à fait hors d'elle, fit ce qu'il lui disait et descendit rapidement l'escalier avec lui.

— Mon père! où est mon père? demanda le jeune homme en regardant autour de lui avec la plus vive anxiété.

Mais, avant que sa mère pût lui répondre, il aperçut deux soldats français, le dos appuyé à la fenêtre de la cour.

— Venez, venez, dit-il, dans un instant il serait trop tard.

Il entraîna sa mère, franchit la porte, traversa la route

d'un pas rapide et disparut derrière les maisons voisines.

Quand les soldats placés près de la fenêtre se retournèrent au bruit, Bruno et sa mère avaient déjà disparu.

Simon Brutus et ses hommes avaient trouvé le corps du caporal Horace gisant près de la fosse où l'on avait voulu l'ensevelir.

Au premier abord, les soldats avaient contemplé le cadavre de leur camarade avec une douleur sincère; quelques-uns même avaient versé des larmes sur l'infortuné. Mais bientôt les expressions de douleur et de regret s'étaient changées en cris de vengeance.

Auprès du corps même, un caporal dit au chef :

— Citoyen commissaire, au nom de mes camarades, je demande que ce crime soit expié par la mort des coupables. Le vieux fourbe que nous avons laissé près de la maison y a évidemment aidé, si lui-même n'en est pas l'auteur principal. Eh bien nous demandons sa mort !

— Il mourra ! répondit Simon Brutus rêveur.

Après être resté quelque temps plongé dans ses méditations, il ajouta :

— Je crois cependant que l'assassin nous a échappé. Le fils du notaire est indubitablement le coupable. Vous ne savez pas, vous autres, comme sont ces gens-là; pour se soustraire à notre vengeance, ils accusent les absents, ceux qui sont hors de notre portée, parce que ceux-là ne peuvent venir leur opposer une dénégation devant nous. Aussi vais-je dire au notaire que son fils et son domestique ont été pris et conduits à l'*Aigle*. De cette façon nous saurons peut-être ce qui s'est passé et quel

est celui qui a osé tremper ses mains homicides dans le sang d'un soldat de la République française.

Sur ces entrefaites, les soldats avaient formé avec des branches d'aune une sorte de civière et y avaient placé le cadavre. Sur l'ordre de leur chef, quatre des plus vigoureux chargèrent ce fardeau sur leurs épaules, et, suivis des autres, se dirigèrent vers la maison du notaire.

En arrivant au jardin, Simon Brutus courut au notaire qui était toujours au milieu de ses gardes auprès de la maison, le saisit au collet, le traîna jusque devant le cadavre, et lui dit en français d'une voix tonnante :

— Assassin, voilà ta victime! Oserais-tu encore nier maintenant que le pauvre caporal ait perdu la vie ici? Hypocrite traître! Mais tu mourras; toi, ton fils et ton domestique que nous avons surpris cherchant à enfouir dans la terre la terrible preuve de leur abominable forfait!

— Mon fils? vous avez pris mon fils? dit en gémissant le notaire tout hors de lui.

— Ton fils et ton domestique sont prisonniers, on les a conduits à l'*Aigle*. Dès que nous y serons de retour leur arrêt de mort sera prononcé et exécuté. Quant à toi, il ne te reste qu'un moyen d'échapper à une mort certaine. Dis-nous, avec une entière franchise, ce qui s'est passé ici et comment le caporal a reçu le coup fatal. Est-ce ton fils qui le lui a porté? déclare-le sans hésiter. Il n'est pas nécessaire que les innocents portent la peine du crime avec les coupables. Dis-nous donc qui a commis le meurtre. Celui-là seul mourra; sinon trois

hommes tomberont sous nos balles aujourd'hui même.

Le notaire ne répondant pas assez vite, Simon Brutus s'écria :

— Sur ta vie, parle ! ou j'envoie sur-le-champ l'ordre de fusiller immédiatement ton fils.

— Je ne puis parler, balbutia le notaire; l'émotion, l'effroi, m'ôtent la respiration; je m'égare... Attendez un instant; je vous raconterai ce qui est arrivé.

Pendant quelque temps il respira longuement et péniblement, et dit ensuite.

— Voici, citoyen commissaire, ce qui s'est passé. Le caporal est venu ici; il était ivre; il m'a demandé du vin en disant qu'il avait perdu la lettre de réquisition; je lui ai donné le vin; il en a bu et à la fin il m'a demandé de lui échanger quelques mille livres en argent contre des assignats. J'ai refusé; il a tiré son sabre et m'a terrassé; je me suis relevé; lui, a levé son sabre sur moi et a voulu me tuer. J'ai saisi la bouteille de vin qui se trouvait sur la table; en me défendant je l'ai frappé derrière la tête et il est tombé sans vie...

Les soldats s'élancèrent en fureur, avec mille clameurs de vengeance, et menacèrent de mettre sur-le-champ le notaire en lambeaux. Trois ou quatre le frappèrent du poing; l'un d'eux lui poussa même la pointe de sa baïonnette dans les reins. Le notaire resta immobile, résigné, les yeux fixés sur le sol.

— Arrêtez ! cria Simon Brutus à ses soldats :

— Est-ce bien la vérité que tu as déclarée ? demanda-t-il au notaire.

— C'est la vérité, dit celui-ci.

— Qui donc ment alors? Qui cherche à me tromper? N'auriez-vous pas plutôt assailli et assassiné à vous trois le pauvre caporal?

— Personne autre que moi ne l'a frappé.

— Ton fils assure pourtant que c'est lui seul qui a commis le meurtre.

— Par amour pour moi, citoyen commissaire, par amour pour moi; c'est pour me sauver! dit le notaire tandis que de nouvelles larmes s'échappaient de ses yeux.

— Le domestique dit aussi que c'est Bruno qui a donné le coup.

— C'est par dévouement pour son vieux maître, pour détourner de moi votre colère...

Cette déclaration déplut à Simon Brutus, il eût beaucoup mieux aimé apprendre que Bruno s'était rendu coupable du meurtre. De la sorte sa haine contre le jeune homme eût trouvé dans son cœur une apparence plus sérieuse de justice que le souvenir d'une ancienne jalousie d'amour; et il lui eût été possible de punir de mort Bruno, bien qu'il dût, comme conscrit, être conduit à Anvers.

— Comment expliques-tu la présence de ton fils près du cadavre? demanda-t-il.

— Mon fils était caché aux environs quand le malheur est arrivé, répondit le notaire. J'étais très-troublé et hors d'état de me rendre compte de notre situation. Jean est allé appeler mon fils dans sa retraite; tous deux ont alors emporté le corps, afin de me garantir de votre vengeance, si c'était possible.

— Ainsi c'est là la vérité?

— C'est la vérité.

— Comprends-tu, citoyen notaire, demanda Simon Brutus, que par cette déclaration tu signes ton propre arrêt de mort?

— Soit! j'ai fait mon devoir, murmura le notaire.

Pour sauver son fils d'une mort certaine, il s'accusait ainsi lui-même d'un crime qu'il n'avait pas commis. Le sentiment de l'amour paternel lui inspirait courage et fermeté. Et même ses réponses étaient maintenant si calmes et si assurées que Simon Brutus et ses hommes ne doutaient plus que les choses ne se fussent passées conformément à son récit.

En conséquence, les soldats se tinrent pour convaincus que le notaire avait vraiment tué le caporal. Aussi demandèrent-ils avec des cris furieux une expiation immédiate.

— Citoyens camarades, dit le chef, voici un homme qui a ôté la vie à un soldat de la République française. Lui-même l'avoue; le cadavre de notre pauvre camarade porte témoignage contre lui. Croyez-vous votre conviction suffisamment formée sur ce point? Je vous constitue en conseil de guerre : décidez de son sort.

— La mort! qu'on le fusille! répondirent pêle-mêle toutes les voix.

— Eh bien, dit Simon Brutus, du ton solennel d'un juge qui prononce une sentence, eh bien, en vertu des pouvoirs à moi délégués par l'*administration centrale*, attendu que le citoyen ici présent est reconnu coupable de meurtre sur la personne du citoyen Horace, caporal

au service de la République française; sur l'avis entendu du conseil de guerre par moi institué, je condamne le coupable à être mis à mort par les armes, et j'ordonne que la sentence soit exécutée sur-le-champ et en ce lieu même. J'ordonne de plus qu'immédiatement après l'exécution de la peine, le feu soit mis aux quatre coins de la maison du condamné, et qu'elle soit brûlée jusqu'aux fondements avec tous les bâtiments qui en dépendent, afin que la dévastation de ces lieux porte témoignage de la puissance de la République française, et de la manière dont elle sait venger ses enfants !

A ces derniers mots, le notaire se mit à trembler horriblement; une pâleur mortelle couvrit son visage, et, comme saisi de la fièvre, il se tourna vers une petite grange qui se trouvait du côté gauche du jardin.

Tous remarquèrent cette soudaine émotion, et le regardèrent avec étonnement.

— Il y a du louche dans cette cassine ! grommela le sergent.

— Allons, allons, s'écria Simon Brutus, cette comédie dure depuis assez longtemps. Caporal, prends huit hommes, conduis le coupable là-bas derrière la haie, fais-le fusiller, et jette son cadavre dans le puits où a été jeté celui de notre camarade. Vite, et que cela finisse !

Le caporal eut bientôt trouvé ses hommes. Il s'approcha du notaire, le saisit au collet, et allait l'entraîner dans la direction indiquée :

— Je souhaite dire un mot encore, un dernier mot au citoyen commissaire, dit le notaire.

— Eh bien, qu'est-ce? demanda Simon Brutus en se rapprochant de lui.

— Vous avez dit, citoyen commissaire, que vous feriez brûler ma maison jusqu'aux fondements?

— A l'instant même. Dans une demi-heure, tout sera dévoré par les flammes.

Alors le notaire, désignant du doigt la petite grange, dit en soupirant :

— Là, sous le toit de joncs, gît un homme caché; il pourrait périr dans les flammes...

— Ah! ah! s'écria Simon Brutus avec joie, à la fin nous trouverons plus que nous ne croyions. Qu'on garde le condamné! Que huit hommes me suivent!

— A côté de la grange, au niveau du sol, il y a une ouverture, dit le notaire.

L'officier courut avec ses compagnons à l'endroit indiqué. Ils hachèrent avec leurs sabres dans l'argile et élargirent le trou; tous se baissèrent et entrèrent en rampant.

La grange paraissait toute remplie jusque contre la porte de lourds fagots; mais par derrière un passage était ménagé au milieu. Toutefois, à peine les soldats purent-ils remarquer cette disposition, car toutes les ouvertures qui pouvaient laisser pénétrer quelque lumière étaient fermées: une profonde obscurité régnait dans la grange.

En tâtonnant avec les mains, Simon Brutus sentit que les fagots étaient disposés en escalier.

Il y monta jusqu'au-dessous du toit; ses hommes le suivirent sur les talons.

Là ils aperçurent, dans le coin le plus retiré, et grâce à une faible lumière qui semblait passer à travers quelques fentes, un homme, qui leur parut un paysan, à genoux sur la paille et priant.

Comme il ne répondait rien aux grossières injures ni aux menaces qu'on lui adressait, et qu'il demeurait immobile et agenouillé, on l'arracha de son coin, et il fut traîné jusqu'au bord du tas de fagots. Par méchanceté, l'un des soldats le poussa dans les reins; le malheureux tomba du haut en bas sur le sol de la grange.

Tous descendirent. Grâce à la réflexion de la lumière qui, à travers l'ouverture, pénétrait jusque sur l'aire, ils reconnurent que l'homme était blessé au front, et que le sang coulait sur sa joue. Ils l'accablèrent de railleries en guise de consolation, en lui faisant entendre que bientôt il saignerait pour tout de bon.

L'homme ne paraissait pas s'être fait d'autres blessures, car il s'était relevé sans le secours de personne, et, toujours silencieux, il se tenait debout au milieu de ses bourreaux.

Sur ces entrefaites, Simon Brutus, qui était sorti de la grange, cria du dehors qu'on amenât le paysan au grand jour.

Cet ordre fut exécuté, et l'on poussa rudement la nouvelle victime à travers le trou.

C'était un homme de haute taille; il semblait bien avoir cent ans. Des cheveux blancs couronnaient son front; son visage était serein et doux : quelque chose de majestueux y était empreint.

— Le curé ! s'écria aussitôt Simon Brutus avec surprise

et en reculant par un sentiment de respect involontaire.

Les soldats poussèrent des exclamations de joie.

— Ah! le curé! s'écriaient-ils. Bonne capture! cela ne commence pas mal. Le chef des fanatiques! bonne capture! bonne capture!

Entre temps ils avaient entraîné le curé dans la cour, à peu près à l'endroit où se trouvait le notaire au milieu de ses gardes. Dès que celui-ci vit le curé, il s'écria d'une voix suppliante :

— O mon père, mon père, vite, donnez-moi votre bénédiction! Je vais mourir... Je demande pardon à Dieu pour le mal que j'ai pu faire; je remets avec confiance mon âme entre ses mains. Priez pour ma femme, pour mon enfant! Votre bénédiction! votre bénédiction!

Le prêtre leva la main vers le ciel et prononça avec une inexprimable majesté quelques calmes paroles sur son ami.

Un long et moqueur éclat de rire s'éleva parmi les soldats.

Simon Brutus qui, en reconnaissant le curé, avait été frappé de stupeur, lutta un instant contre son émotion; mais bientôt il étendit impérieusement la main et dit au caporal qui se tenait auprès du notaire :

— Va! que la sentence soit exécutée!

Et se tournant vers les autres :

— Citoyen sergent, dit-il, je confie le prêtre à ta vigilance. Qu'on me suive dans la maison!

Fatigué, harassé, Simon Brutus se jeta sur une chaise dans la salle du rez-de-chaussée; il fit approcher le

prêtre et lui demanda en français, langue qu'il savait que le curé parlait passablement :

— Citoyen Jacques-Dominique Torfs, sais-tu que tu es condamné à être emprisonné et déporté à l'île d'Oléron ?

— Je le savais avant que vous, émissaire des ennemis de Dieu, vous me l'annonçassiez dans mon église, répondit le curé avec un sang-froid extraordinaire.

— Vraiment ! Et pourquoi ne t'es-tu pas enfui ? dit l'officier d'un ton railleur.

— Le temps est venu où le rocher de Pierre doit être teint encore une fois du sang des martyrs. Si Dieu veut bien accepter le mien, qu'il coule !...

— Il radote, s'écria le sergent ; sa cervelle est à l'envers.

En ce moment, on entendit retentir quelques coups de feu, et tandis que cet incident détournait du prêtre l'attention de chacun, le caporal entra, vint se placer devant le chef, porta la main au chapeau et dit d'un ton froid et indifférent :

— Citoyen commissaire, tes ordres sont exécutés ; le coupable est parti pour l'autre monde.

Deux larmes brillantes coulèrent des yeux du prêtre, et il courba profondément la tête sur la poitrine. L'annonce de la mort de son malheureux ami avait brisé son cœur et abattu un instant son courage.

Le chef se tourna de nouveau vers lui et demanda :

— Qu'as-tu vu ou entendu cette nuit ?

— Un bruit confus d'hommes qui traversaient la cour dans l'obscurité.

— Un soldat a été tué ici cette nuit. Le sais-tu?

— Je le sais.

— Quels détails connais-tu sur cet événement?

— Bruno est venu me trouver dans ma retraite, et m'a raconté comment le soldat avait terrassé son père et voulait le tuer.

— Qui a tué le soldat?

Le prêtre resta muet.

— Tu parleras! hurla Simon Brutus. Tu sais tout. Je te l'ordonne au nom de la République française, déclare ce que tu sais...

Le prêtre continua à garder le silence.

Un soldat, transporté de colère, lui donna un coup de poing dans la figure.

— Paix là! s'écria Simon Brutus; ce prisonnier appartient au comité central... Eh bien, citoyen Torfs, encore une fois, diras-tu ce que tu sais, oui ou non?

Le prêtre releva la tête, fixa sur Simon Brutus des yeux où rayonnait une mystérieuse inspiration, et dit d'un ton solennel :

— Ce que je sais, pécheur égaré? Je sais que, si votre mère vivait encore, elle maudirait l'heure de votre naissance! Je sais qu'elle maudirait le fils qui, envoyé de l'enfer, vient briser les autels de son Dieu et assassiner ses frères sur le sol même où a reposé son berceau! Je sais que le sang innocent des chrétiens pèsera sur vous jusqu'au pied du tribunal de Dieu! Voilà ce que je sais...

Ces paroles, dites comme une lugubre prophétie, firent une profonde impression sur Simon Brutus. Cependant,

quelque troublé qu'il fût, il dissimula son émotion sous un amer sourire en disant à ses hommes :

— Assez de ce ridicule sermon ! Qu'on me suive à l'*Aigle*. Caporal, reste ici avec quatre hommes.

— Faut-il mettre le feu à la maison ? demanda le caporal.

— Non, pas encore, répondit le chef. Cette après-dînée je t'enverrai un ordre. Il doit y avoir ici beaucoup d'argent et d'argenterie. Rassemblez tout cela. Nous l'ajouterons à ce que nous avons déjà pour l'envoyer à Anvers. En attendant, mangez et buvez de tout ce que vous trouverez. Et ne te laisse pas surprendre, caporal. Qu'on emporte le corps de notre pauvre camarade !

Dès que le cadavre, placé sur la civière, fut devant la porte, Simon Brutus quitta la maison du notaire et prit avec ses hommes le chemin du village. Le curé, tenu par deux soldats, marchait, la tête penchée, à côté du cadavre.

Sur leur passage, ils n'aperçurent dans le village pas un être vivant ; il semblait désert et abandonné, comme si, en une nuit, la peste eût tué tous ses habitants. Cependant plusieurs personnes se tenaient toutes tremblantes derrière les portes et les fenêtres, et, d'un œil plein d'angoisse, épiaient, à travers les fentes et les ouvertures, la marche du lugubre cortége.

En dehors du village, sur le chemin de l'*Aigle*, un coup de feu se fit entendre tout à coup ; un des soldats, atteint à la jambe, tomba sur le sable.

Tous se précipitèrent dans le taillis en poussant des cris de vengeance, et coururent vers l'endroit où la

fumée du coup de fusil montait encore comme un léger nuage vers le ciel.

Quatre hommes restèrent auprès du prêtre, et, comme s'ils eussent cru qu'il était cause de ce qui venait d'arriver, ils le rudoyèrent et le frappèrent cruellement. Il se laissa patiemment maltraiter et pousser d'un côté à l'autre de la route : pas un mot, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Il se passa un temps assez long avant que Simon Brutus et ses camarades revinssent du taillis. A leur apparition sur la route, leurs yeux étincelaient de fureur, ils poussaient de confuses clameurs de dépit et de rage... Ils n'avaient trouvé personne.

— En avant ! cria le chef; cette après-dînée nous leur donnerons leur compte !

Le prêtre fut emmené avec plus de rudesse encore; on emporta le soldat blessé, et le convoi atteignit ainsi l'auberge de l'*Aigle*.

IV

C'était le même jour, vers trois heures après midi.

Simon Brutus se promenait de haut en bas devant l'auberge de l'*Aigle*. Il semblait enfoncé dans une profonde rêverie; parfois il s'arrêtait brusquement et portait la main à son front; puis il adressait à la sentinelle postée devant la porte quelques paroles distraites, ou allait se placer sur le chemin du village pour voir si rien n'apparaissait dans le lointain.

Derrière la fenêtre de l'auberge se tenait baes Cuylen qui, impassible en apparence, mais en réalité tremblant et en proie à une vive anxiété, avait l'œil fixé sur le chef.

Ce matin-là, le meunier avait été témoin de si terribles scènes! On avait apporté chez lui un cadavre; le curé était emprisonné dans son écurie; de toute cette journée il n'avait entendu qu'affreuses clameurs de vengeance et menaces de mort et d'incendie contre le village entier! Saisi d'une profonde terreur, il suivait le chef d'un regard inquiet et craintif; car il était évident pour lui qu'à cette heure Simon Brutus était occupé à machiner dans sa tête des projets de vengeance et de destruction.

Sans aucun doute le meunier se trompait néanmoins. Quelque dure et méchante que fût d'habitude la physionomie de Simon Brutus, en ce moment un fugitif sourire venait par intervalles adoucir la farouche expression de ses traits. L'impatience qui le poursuivait visiblement attestait que, bien loin de méditer des actes de violence, il attendait avec émotion une chose dont il désirait ardemment l'arrivée.

Après quelque temps, il était allé inspecter pour la quatrième fois la route du village, lorsqu'il vit apparaître au loin quelques soldats.

Il revint précipitamment vers la sentinelle et lui dit d'un ton sévère :

— Voici le sergent : il amène une femme que j'ai fait arrêter. Fais attention qu'on ne laisse entrer personne, qui que ce soit, à l'*Aigle*, tant que je ne serai pas venu

moi-même te donner d'autres ordres. Le sergent m'amènera cette femme dans la grande salle.

A ces mots il entra dans l'auberge.

Bientôt se montrèrent, à l'extrémité du chemin du village, une dizaine de soldats qui conduisaient une jeune femme en la tenant par les bras, et la poussaient de temps en temps doucement dans le dos pour hâter sa marche.

C'était une jeune fille admirablement belle, à la taille svelte et élancée, aux cheveux noirs comme l'aile du corbeau, à l'œil plein de flamme, et dont la physionomie enchanteresse avait une noble et imposante expression. Bien que des larmes perlassent dans ses yeux, elle ne fléchissait pas la tête; sa démarche, son attitude, attestaient le courage et la fierté.

Les soldats eux-mêmes subissaient l'impression de cette virginale majesté; les paroles qu'ils lui adressaient n'avaient pas leur rudesse accoutumée et semblaient adoucies par un sentiment de respect.

Mais les guides de la jeune fille se montraient d'autant plus brutaux envers un vieillard qui les suivait avec obstination, bien qu'ils l'eussent déjà mainte fois rudement repoussé en l'accablant d'affreuses menaces.

Cet homme était le sacristain maître d'école; il courait à la suite des soldats avec tous les signes d'un inexprimable désespoir, s'arrachant les cheveux, déchirant avec ses ongles sa poitrine ensanglantée, versant un torrent de larmes: en un mot, on eût dit que la douleur et le désespoir l'avaient rendu fou.

Par moments aussi sa douleur convulsive semblait

s'apaiser; alors il levait les mains et les yeux au ciel et implorait par de navrantes exclamations le secours de Dieu, ou, bravant les menaces des soldats, il se rapprochait davantage du triste cortége, et s'écriait d'une voix entrecoupée de sanglots :

— O Geneviève, mon enfant, ma malheureuse enfant! Toi, qui es tout ce qui me reste sur la terre, inestimable don du Seigneur, mon orgueil, ma joie, toi dans les mains de ces barbares! toi livrée à leur impie perversité! Innocent agneau, que veulent de toi ces scélérats? Mon Dieu, mon Dieu, je me meurs d'angoisse et d'effroi!...

Et après avoir, un instant encore, suivi le chemin en chancelant et trébuchant, sans conscience de ce qu'il faisait et comme anéanti, il élevait de nouveau sa voix plaintive :

— O Geneviève, chère Geneviève, ne sois pas si désolée; mets ta confiance en Dieu, qui soutient ses martyrs dans leurs douleurs! Ah! songe que toute l'infamie des bourreaux ne peut souiller l'innocence de la victime.....

Comme si ses efforts pour dissimuler son propre désespoir avivaient encore ses souffrances, il se tordit affreusement, se mit à déchirer ses habits, et s'écria en tendant les mains vers le ciel :

— Malheur, malheur à moi, ô mon Dieu, d'être né! Malheur à moi de ce qu'il vous a plu de me donner une enfant, un ange d'amour et de pureté! Malheur, malheur, pour être jetée en pâture à des monstres vomis par l'enfer!...

La jeune fille s'arrêta, quoi qu'on fît pour la pousser

en avant; elle se retourna et cria à son père d'une voix consolatrice :

— Ah! mon père, ne vous attristez pas ainsi; votre voix me perce le cœur. Calmez, calmez, je vous en supplie, votre cœur affligé. Portons avec résignation notre sanglante croix...

— Mon enfant, mon enfant chérie, s'écria le maître d'école, tu ne comprends pas toute l'horreur de ton sort!

— Je la comprends, répondit la jeune fille en repoussant les soldats loin d'elle, mais je ne crains pas. Dieu m'a donné courage et volonté : il y a quelque chose de plus puissant que la rage des bourreaux.

— Oh! non, non! dit le père en gémissant, qui peut te protéger sinon Dieu?

— Ah! s'écria la jeune fille avec un amer sourire, vous demandez qui me protégera aujourd'hui contre l'imminence du danger? La mort!

— La mort! la mort! répéta le père infortuné, en se tordant dans de nouvelles convulsions; la mort pour seul refuge!

Comme la jeune fille repoussait avec hauteur et avec un visible mépris les soldats qui voulaient lui faire poursuivre son chemin, le sergent entra dans une violente colère et ordonna qu'on écartât le vieillard par la force et en recourant aux coups au besoin.

Un soldat courut, le sabre levé, sur le sacristain, le saisit par le bras et s'efforça de le faire rebrousser chemin en proférant de terribles menaces; mais le pauvre homme, égaré par son affection, fit résistance,

se dégagea et s'élança vers sa fille, qu'on avait déjà entraînée plus loin.

Furieux, le soldat se précipita à la suite du sacristain, le saisit pour la seconde fois, le jeta sur le sol et leva sur sa tête un sabre menaçant.

Geneviève le vit, poussa un déchirant cri d'angoisse, repoussa les sans-culottes stupéfaits, s'élança vers son père, saisit par les épaules le soldat qui l'avait terrassé et le renversa en arrière sur le sable. Tout aussitôt elle releva son père, se plaça au-devant de lui, croisa les bras sur la poitrine, et cria en bon français à ses gardiens qui accouraient vers elle :

— Eh bien, sanguinaires tyrans, venez, percez le cœur d'une fille qui défend son père contre vos infâmes attaques ! Que tardez-vous, lâches bourreaux ? trembleriez-vous devant une faible femme ?

La belle figure de la jeune fille avait une expression si majestueuse et si saisissante, ses yeux étincelants rayonnaient d'un si superbe dédain, que les soldats, comme frappés d'impuissance, se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction.

— Belle femme ! murmura l'un d'eux ; on dirait que le sang français coule dans ses veines !

— En voilà une qui a du courage ! grommela un autre.

— Il me semble voir la statue de la République ! s'écria le caporal.

— Elle serait diablement belle avec le bonnet rouge sur la tête ! remarqua Mucius Scévola avec le plus grand sérieux.

Le sergent sourit avec bienveillance et dit à Geneviève :

— Très-bien ! voilà ce que nous aimons. Tu es une vaillante femme. Tu n'as pas bonne opinion de nous ; mais tu te trompes, ma belle : un républicain n'est ni monstre ni bourreau au point de vexer une aussi charmante fille. Au contraire, il te pardonne même les injures que tu lui prodigues injustement. Allons, suis-nous sans résistance ; par égard pour toi, nous laisserons ton père en paix.

La jeune fille enlaça ses bras au cou de son père et murmura quelques douces paroles à son oreille. Lorsqu'elle le quitta pour obéir à l'ordre du sergent, un torrent de larmes coula sur ses joues, et elle se prit à pleurer et à sangloter tout haut.

Le sacristain se mit à marcher non loin d'elle au bord du chemin, en tenant les mains sur ses yeux.

La troupe se rapprocha en silence de l'auberge de l'*Aigle*. Geneviève essuya les larmes qui mouillaient ses joues, et, le sein palpitant, jeta un regard sur l'auberge où elle savait que Simon Brutus l'attendait ; elle semblait s'exciter elle-même à la lutte et se préparer à la résistance.

La sentinelle arrêta le sacristain au moment où il voulut pénétrer dans l'auberge à la suite de sa fille. Quand il vit se refermer la porte par laquelle sa fille avait disparu, il frissonna et fut saisi d'une horrible anxiété. Mille pensées plus affreuses les unes que les autres lui passèrent par la tête ; de temps en temps même, il lui échappait un cri d'angoisse, comme si de terribles

visions surgissaient tout à coup devant ses yeux égarés.

Soudain, fou de désespoir, il se précipita sur la porte et voulut l'ouvrir; mais la sentinelle l'en arracha en l'apostrophant brutalement, et croisa la baïonnette sur sa poitrine pour l'empêcher d'avancer.

Le pauvre sacristain, comme s'il eût perdu toute conscience de son état, se laissa glisser sur ses genoux et rampa sur le sable jusqu'à la sentinelle en implorant sa compassion. Il levait vers le soldat des mains suppliantes et demandait avec des gémissements navrants la grâce de pouvoir suivre son enfant.

Après s'être vainement répandu en injures, la sentinelle saisit au collet l'infortuné, le traîna jusqu'à l'autre côté de la route et le jeta là à terre.

Le sacristain se releva et, comme accablé sous le poids de sa douleur, il appuya sa tête contre un arbre et se prit à pleurer.

Peu de temps après il quitta cet endroit et se mit à marcher d'un pas rapide, quoique mal assuré, dans la direction du village. On eût dit que son esprit troublé lui avait révélé un suprême secours, et qu'il se hâtait d'aller l'invoquer.

Pendant ce temps, Geneviève avait été introduite auprès de Simon Brutus. Le sergent la conduisit jusqu'au milieu de la chambre, salua son chef et disparut.

Tandis que la jeune fille se tenait immobile et les yeux baissés, Simon Brutus alla à la porte et en tourna la clef.

Cette mystérieuse précaution fit frémir Geneviève

d'effroi et d'indignation. Elle releva la tête avec fierté, lança au chef un regard foudroyant et dit :

— Je ne sais quel est le sort que vous me réservez; mais je vous prie de croire, monsieur, que parfois le cœur d'une faible femme recèle plus de courage que le cœur des hommes qui fuient devant votre tyrannie !

Simon Brutus resta immobile et stupéfait près de la porte; il contempla avec admiration cette jeune fille dont le regard hardi le troublait jusqu'au fond de l'âme. Dans une majestueuse et fière attitude, le visage pâle, les joues frémissantes, elle ressemblait à la statue de marbre d'une héroïne grecque.

Il se rapprocha d'elle et lui dit :

— Geneviève, pourquoi as-tu peur de moi ? Crois-tu donc que Simon t'ait fait chercher pour te tourmenter ? Assieds-toi, Geneviève, et sois tranquille. A moins que tu ne le veuilles toi-même, il ne te sera fait aucun mal.....

Il approcha un siége de la jeune fille et lui prit la main comme pour l'engager à s'asseoir.

La vivacité avec laquelle elle arracha sa main à son étreinte et le regard d'indignation qu'elle lui jeta le firent pâlir et blessèrent très-profondément son orgueil. Frémissant de dépit, il s'éloigna un peu d'elle, s'assit et dit d'un ton mécontent :

— Il paraît que tu veux me fâcher ! N'oublie pas pourtant, citoyenne, que tu es en mon pouvoir. Si tu crains que le lion ne te morde, ne l'agace pas !

— Puis-je savoir pourquoi vos soldats m'ont si audacieusement arrachée à ma demeure ? demanda la jeune

fille sans prendre garde à la menace. Dites, monsieur, que demandez-vous de moi? Quels sont vos projets?

— Mes projets? Je n'en sais rien moi-même. En tout cas, je ne songeais pas à t'offenser. Le désir de te voir et de te parler m'a décidé à te faire venir. Si l'invitation a été un peu rude, ce que je suis le premier à regretter, cela vient de nos mœurs, Geneviève : les républicains n'ont pas le temps d'être polis; cependant leur cœur n'est pas aussi dur que leur manière d'agir le fait peut-être supposer.

Le ton adouci de ces dernières paroles tranquillisa un peu Geneviève; l'angoisse cessa en partie de se peindre sur son visage. Elle s'assit et dit d'une voix calme :

— Eh bien, monsieur, si vous avez encore quelque chose à dire, j'écoute; si, au contraire, votre désir est accompli, je vous prie de me laisser partir. Mon pauvre père souffre d'inexprimables douleurs; la terreur qui le possède lui donne un avant-goût de la mort.

Simon Brutus parut tout joyeux du changement survenu dans l'esprit de la jeune fille.

— Geneviève, dit-il d'une voix émue, depuis cinq ans j'ai mené une vie bien rude; j'ai vu des révolutions et des massacres, j'ai bravé vingt fois la mort, j'ai pris part au fiévreux triomphe du peuple après la victoire, j'ai partagé sa rage destructrice dans l'accomplissement de ses vengeances; j'ai vu couler le sang par torrents, j'ai vu des centaines de têtes rouler sur l'échafaud. J'ai été ballotté dans tous les sens par les événements de Paris, comme un misérable jouet du sort : dans ce tourbillon d'une société en fermentation, j'ai tout oublié;

mon pays, mon village, mon père, tout, sauf un seul sentiment qui avait pris racine au plus profond de mon cœur... Toi, Geneviève, toi seule vivais toujours devant mes yeux; ton image seule ne m'a jamais abandonné....

La jeune fille écoutait ces paroles, muette et la tête penchée sur la poitrine.

Le chef reprit:

— Quand nous étions plus jeunes, Geneviève, il m'a semblé mainte fois que tu n'étais pas indifférente aux efforts que je faisais pour obtenir de toi un regard d'amitié. Dis-moi, Geneviève, me suis-je trompé? n'y a-t-il jamais rien eu dans ton cœur qui parlât en ma faveur?... Tu ne réponds pas?

— Est-ce la vérité que vous désirez entendre? demanda Geneviève.... Mais si cette vérité devait vous blesser?

— N'en dis pas moins la vérité, Geneviève.

— Eh bien, il est possible que, dans notre première enfance, je n'aie pas eu moins de sympathie pour le joyeux Simon Meulemans que pour mes autres compagnons de jeu; mais plus tard, lorsqu'il fut devenu un brutal et hautain jeune homme, lorsqu'il méconnut les conseils et les ordres de son père, et s'attacha aux idées impies des tyrans qui aujourd'hui oppriment notre patrie, alors ma sympathie pour lui se changea en aversion.....

A ces mots, un frisson subit fit tressaillir Simon Brutus des pieds à la tête; il contint cependant l'explosion de son dépit et de sa colère, et répondit:

— Dans ce temps-là, Geneviève, la rétrograde Belgique pouvait encore espérer qu'elle repousserait la liberté pour continuer de vivre sous le joug de l'ignorance et de l'esclavage; mais, aujourd'hui cet espoir a disparu. Notre ci-devant patrie fait partie de la République française, et bientôt elle ressemblera à la puissante France, non-seulement par les lois, mais encore par la langue et les mœurs. Ce qui jadis était un mal et une honte, est maintenant une vertu et un honneur. Ne se pourrait-il pas, Geneviève, que tu trouvasses dans ton cœur plus de sympathie pour Simon Brutus, le commissaire de l'administration centrale, que tu n'en éprouvais pour le fougueux jeune homme que tu as connu autrefois?...

— Ah! Simon, s'écria la jeune fille, pourquoi me forcer à vous offenser? Pourquoi me demander ce qu'il vous est facile de deviner? Laissez-moi partir; épargnez-vous à vous-même la désagréable déclaration du sentiment que vous m'inspirez...

— Ce sentiment est donc bien terrible! murmura le chef avec un sourire plein d'amertume. Tu me hais donc bien profondément que tu refuses de traduire ta haine en paroles? Quoi qu'il en soit, je désire que tu parles.

— Voyez-vous, Simon, autrefois j'avais pour vous une aversion intime mais calme; mais aujourd'hui que vous vous êtes laissé choisir par des scélérats abandonnés de Dieu, comme le bourreau qui a pour mission de nous torturer corps et âme, qui vient arrêter nos frères, qui vient porter une main coupable sur nos prêtres, qui vient profaner par un affreux sacrilége les temples de

notre Dieu, qui brûle nos maisons, et nous traite comme de stupides bêtes de somme ou comme un vil troupeau sans raison... aujourd'hui, la foi que vous insultez, la patrie en larmes, tout ce qui m'est cher sur la terre, tout me crie que je dois vous mépriser, que je dois vous haïr comme un instrument de l'enfer, comme un envoyé de ces monstres sanguinaires qui, venus de Paris, couvrent le monde entier de désastres, de sang et de larmes !...

En prononçant ces paroles la jeune fille avait repris par degrés sa fière attitude; emportée par une indignation croissante, elle paraissait avoir oublié qu'un danger terrible la menaçait.

Quant à Simon Brutus un grand changement s'était opéré aussi sur sa physionomie; à mesure que les sévères paroles de la jeune fille lui arrachaient toute espérance et portaient à son orgueil de profondes blessures, la pâleur de la rage s'était répandue sur son visage. Assis sur son siége, il tremblait et son poing, crispé par la colère étreignait convulsivement la poignée de son sabre. Quand la jeune fille se tut, il se leva brusquement :

— Insolente ! s'écria-t-il, tu ne me crains pas? Sais-tu bien que je puis faire de toi ce que je veux ? Sais-tu bien que rien au monde, qu'aucune puissance sur la terre ne peut m'arrêter ou te protéger?

— Vous m'avez demandé la vérité, je vous l'ai dite, répondit Geneviève. Je ne vous crains pas assez pour mentir.

Transporté de fureur par le ton méprisant de ces derniers mots, le chef s'élança vers la jeune fille, l'arracha

de sa chaise, et lui meurtrissant le bras de son poing, il s'écria :

— Ah ! tu ne me crains pas assez ! Il faut donc que je te fasse sentir mon pouvoir, fanatique entêtée !

Geneviève se laissa malmener rudement, et fixa sur son persécuteur un regard ironique et dédaigneux qui enflamma davantage encore sa colère.

Lorsque Simon Brutus la lâcha et, frémissant de rage, se plaça devant elle les bras croisés sur la poitrine, le sourire provocateur flottait encore sur les lèvres de la jeune fille.

— Tu ne comprends donc pas le danger qui te menace? Tu es donc folle ! s'écria le chef d'une voix tonnante.

— Folle? dit la jeune fille. Étaient-ils fous ces chrétiens martyrs qui, du milieu des flammes, provoquaient encore leurs bourreaux?

— Sottises du temps du plus aveugle fanatisme ! murmura le chef.

— Eh bien, s'écria Geneviève, était-elle folle cette héroïne française qui délivra le monde d'un monstre altéré de sang? Était-elle folle, Charlotte Corday?

En disant ces mots la jeune fille avait relevé la tête; une si profonde expression de volonté et de résolution se peignait sur son visage, son regard était si plein de mystérieuse menace, tout en elle annonçait une si fervente exaltation que Simon Brutus, comme dominé et effrayé, fit vivement un pas en arrière. Il tira un pistolet de sa ceinture et en releva le chien.

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-il. Charlotte Corday ! Moi

qui étais assez naïf pour te parler d'amour! Et toi tu viens pour m'assassiner! Peut-être t'imaginais-tu par cette lâche action mériter une place en paradis? Mais tu n'y réussiras pas, misérable que tu es!

— Vous vous méprenez sur mes intentions, répondit Geneviève; je ne crains pas la mort, et me fissiez-vous endurer le martyre, je subirais avec résignation mon sort jusqu'à la fin...

— Que parles-tu donc de Charlotte Corday! Te moques-tu de moi par hasard?

— Il est un malheur plus grand que la mort! dit la jeune fille d'une voix sombre et en soupirant, tandis qu'un feu étrange s'allumait dans ses yeux.

En ce moment on frappa doucement à la porte. Le chef parut mécontent de se voir dérangé; néanmoins il alla ouvrir.

— Qui te donne l'audace de méconnaître mes ordres? demanda-t-il au sergent qui avait frappé.

— Citoyen commissaire, répondit celui-ci, j'ai pensé que vous ne prendriez pas mal la chose. Il y a à la porte de l'auberge un homme qui veut à toute force pénétrer ici. Pour le retenir il nous faudrait le maltraiter, et comme il dit qu'il est le propre père du citoyen commissaire, cela n'irait pas. Que devons-nous faire?

Simon Brutus frappa du pied avec impatience et répondit:

— Encore des gémissements et des lamentations! Dis au citoyen qu'il attende un peu; je t'appellerai tout à l'heure quand il faudra le faire entrer.

Il referma la porte, et se tournant vers Geneviève:

— Ainsi, citoyenne, tout est fini entre nous! lui dit-il. Tu t'imagines cela, n'est-ce pas? Eh bien, tu te trompes. Je sais pourquoi tu me hais : tu es fiancée à un autre homme, à un lâche qui, au lieu de servir sa patrie, s'enfuit dans les bois avec un tas de stupides paysans, — à un *brigand* qui surprend et assassine pendant la nuit les soldats de la République française. Tu espères, et lui l'espère aussi, que mon départ vous donnera l'occasion de conclure ce mariage. C'est ce que nous verrons! A dater de ce moment tu es prisonnière de la République française. Comme otage, comme gage du départ de Bruno pour l'armée, tu seras emmenée à Anvers et enfermée dans la citadelle. Prépare-toi en conséquence; dès ce soir tu partiras avec le curé.

— Puis-je voir mon père avant mon départ? demanda la jeune fille avec un extrême sang-froid.

— Ton père? ton père est un esclave du fanatisme; il ne peut rien te dire qui t'inspire de meilleures pensées. Tu ne le verras plus!

Des larmes jaillirent des yeux de Geneviève; mais elle fit effort sur elle-même pour maîtriser les signes extérieurs d'une douleur qu'après une lutte pénible elle parvint à refouler au fond de son cœur.

Pendant ce temps Simon Brutus était allé vers la porte et avait appelé le sergent.

— Citoyen sergent, dit-il d'un ton impératif, qu'on enferme cette femme avec le curé dans l'écurie; qu'on lui donne une chaise et de plus tout ce qu'elle demandera. Va, et qu'on fortifie la garde de l'écurie... Amène-moi aussi le citoyen qui désire me parler...

Tandis que le sergent emmenait vers la porte la jeune fille, Simon Brutus dit à celle-ci :

— Tu vois bien, Geneviève, que je n'ai pas encore perdu tout à fait l'espoir de te voir revenir à la raison. Où que tu te puisses trouver, souviens-toi que j'ai le pouvoir de te sauver et même de t'assurer un sort digne d'envie. Un seul mot de ta bouche, et tu es libre...

La jeune fille quitta la chambre sans lui répondre.

Plongé dans de profondes et inquiètes réflexions, Simon Brutus allait et venait par la chambre, en murmurant à part lui d'un ton mécontent :

— Mon père ! Au milieu de tous ces efforts, de toutes ces préoccupations j'avais presque oublié que je me trouvais si près de lui. Que veut-il? Se trouver avec moi, me revoir? Il n'est pas moins fanatique que les autres. Le village entier est pourri et vermoulu. Il vient sans doute avec de grandes exclamations, et probablement aussi avec des larmes, me demander des choses incompatibles avec mes devoirs. Je puis excuser son erreur; mais renoncer pour cela à un seul point de ma foi républicaine, ce serait une faiblesse... Et puisque tout le monde ici me hait et me méprise, pourquoi méconnaîtrais-je pour l'amour d'eux l'esprit des ordres de l'administration centrale, et me ferais-je passer pour un lâche aux yeux de mes compagnons? Soit! que mon père vienne! S'il est raisonnable, je veux l'être aussi.

Bien que Simon Brutus prononçât ces mots avec un apparent sang-froid, il était au fond du cœur beaucoup moins calme qu'on ne l'eût cru. La venue de son père le troublait : la nature et l'orgueil luttaient en lui, mais

l'issue de cette lutte ne pouvait demeurer longtemps douteuse :

— Quel enfantillage ! s'écria-t-il. L'homme n'est-il pas sur la terre un être indépendant, responsable uniquement de ses propres actions? Et si le hasard m'a fait plutôt naître fils d'un brasseur, d'un lourd paysan que d'un philanthrope ou d'un philosophe, est-ce en rien ma faute, puisqu'il ne m'était pas permis de choisir? L'esprit borné du père peut-il condamner le fils à la même stupidité?

Il secoua la tête avec dépit, en homme qui n'est pas tout à fait convaincu de ce qu'il dit. Ce fut même avec un certain découragement qu'il reprit :

— En vérité, un républicain ne devrait avoir sur la terre ni père, ni mère, ni amis ; et même pas de vie passée. Alors il serait libre de toute entrave et fort comme un géant, grâce à la puissance d'une volonté que rien n'arrêterait...

En ce moment la porte s'ouvrit; un vieillard aux cheveux blancs et au dos un peu voûté entra en pleurant dans la chambre.

Simon Brutus courut au-devant de lui avec une émotion visible, lui saisit la main, et le pressant affectueusement sur son sein :

— Mon père, demanda-t-il, pourquoi pleurez-vous? Allons, calmez-vous; dites-moi ce qui vous afflige.

Un radieux sourire illumina le visage du brasseur; l'intonation douce et émue de la voix de son fils paraissait le surprendre et le transporter de bonheur.

— Là, asseyez-vous, reprit le chef, vos larmes me

font mal. Ce n'est pas ainsi qu'après cinq années d'absence je devrais revoir mon père.

— Mon fils! mon fils! s'écria le brasseur en se jetant au cou de Simon Brutus, il y a de l'affection dans ta voix! Je me trompe peut-être; mais, pour l'amour de Dieu, laisse-moi quelque temps dans cette douce erreur!

Il embrassait et caressait son fils avec une fiévreuse émotion; celui-ci se prêta un instant à ces démonstrations affectueuses, mais bientôt il détacha doucement les bras de son père de ses épaules à lui, et reprit :

— Je te remercie, mon père, de ce que tu m'aimes encore d'un amour si ardent, quoique notre manière de penser diffère du tout au tout. Tu es venu ici pour me parler de choses importantes, je le pense du moins. Dis-moi ce que tu désires; si je puis le faire sans faillir à mes devoirs, je me réjouirai de pouvoir te complaire en quelque chose.

— Ah! Simon, dit le brasseur, puisse le ciel éclairer ton âme en ce moment! Puisse-t-il exaucer ma prière désespérée et détourner de moi la mort la plus affreuse, la mort sans espérance. Simon, il est apparu dans notre village une cinquantaine de bourreaux, envoyés par de sanguinaires tyrans, et qui nous font mourir d'effroi et de tourment, et toi, toi, mon fils, tu es le chef de ces barbares émissaires! Oh! ma douleur, ma honte est inexprimable! Je voudrais n'être pas né; mon fils ne fût jamais devenu le persécuteur de ses frères, mon sang ne se fût jamais révolté contre Dieu!

Le visage de Simon Brutus s'assombrit; il s'agita avec impatience sur son siége, et répondit :

— Ce sont là d'autres affaires, mon père. Suppose que, par respect pour toi, je voulusse changer ma manière de voir, je songeasse à renier mes convictions républicaines, cela n'en serait pas moins impossible. Un homme peut-il changer d'âme comme il change d'habits?

— O Simon, dit le père, abandonne cette conduite impie; donne la liberté à tes prisonniers, reconduis à Anvers tes sauvages soldats et reviens dans notre village. Je te céderai tout mon bien, et te rendrai seul maître de tout ce que je possède. Tu auras encore de beaux jours à vivre, et tu pourras être heureux en ce monde...

Simon Brutus répondit avec un amer sourire :

— Tu t'égares, mon père. Comment donc se peut-il que tu te sois laissé aveugler à ce point-là? Ne vois-tu donc pas que la République française vient t'apporter cette même liberté pour laquelle nos pères ont versé inutilement tant de sang?

— La liberté? dit le père stupéfait en poussant un profond soupir. Tu nous apportes la liberté? Sous les empereurs [1] nous étions indépendants; nos droits étaient inviolables; il n'y avait pas, sur la terre, de peuple plus libre que nous. Aujourd'hui l'étranger envahit notre pays et en prend possession sans conditions, en vertu du seul droit du plus fort. Sans nous consulter, il anéantit tout ce qui nous est cher : lois, langue, mœurs, religion. Ses farouches mercenaires nous traitent comme des esclaves; ils nous maltraitent, ils nous volent ce qui est à nous, ils incendient nos demeures... et si quelqu'un de

1. Les empereurs d'Autriche.

nous ose proférer une plainte, la mort ou la prison étouffent ce ressouvenir timide de nos droits perdus. Ah !... et il nous faudrait aimer cette affreuse servitude, parçe que nos bourreaux assurent qu'elle s'appelle liberté ?

— Que tu es injuste ! Combien tu es ingrat ! s'écria Simon Brutus. Nous sommes vos bienfaiteurs, et tu nous appelles vos bourreaux !

— Nos bienfaiteurs ! reprit le brasseur en levant les mains au ciel... La persécution, le meurtre, l'incendie, sont-ce là des bienfaits ! Le langage des hommes aurait-il changé de signification ?

— C'est que tu ne le comprends pas. L'ignorance qui, pendant des siècles, a retenu le monde dans les ténèbres, a obscurci votre intelligence et vous a rendus incapables de saisir la vérité. Vous attachez le plus haut prix à des choses insignifiantes, à des choses qu'on vous a fait respecter et aimer comme on fait aimer leurs jouets aux enfants, pour détourner leur esprit de préoccupations plus sérieuses. Et voilà comment il se fait que vous méconnaissez les bienfaits les plus précieux qui pussent être donnés à l'humanité, c'est-à-dire la lumière, la raison, l'indépendance, la liberté, la fraternité... Et cependant nous vous apportons tout cela au nom de la généreuse République française !

Depuis un instant le brasseur écoutait en frémissant et l'œil étincelant les paroles de son fils. Tout à coup il se leva vivement et s'écria avec une indignation croissante qui finit par dégénérer en colère :

— La lumière ! Lancer au ciel de sanglants et odieux

blasphèmes et insulter à Dieu; mettre le sauvage désir à la place de la vertu, lâcher la bride aux passions, ne reconnaître d'autre loi qu'un orgueil insatiable, donner pour unique mobile à ses actions, à ses paroles la plus lâche brutalité... c'est là la lumière? c'est là la raison? L'indépendance, dis-tu? Dépouiller un peuple qui était libre et indépendant depuis des siècles, et cela parce qu'il est petit et faible, le dépouiller de sa langue, de ses lois, de ses mœurs; lui voler ses trésors, le persécuter, le torturer, l'opprimer de toutes façons, lui poser sur la nuque un pied insolent et le charger de fers comme un troupeau d'esclaves... Voilà l'indépendance que vous nous apportez! — La fraternité! Si ce sentiment a jamais existé dans le pays que tu sers, des monstres l'ont étouffé dans le sang humain. Est-ce la fraternité qui a tiré de l'enfer la guillotine parce que les glaives manquaient au massacre? Est-ce la fraternité qui a conduit à l'échafaud un roi innocent et sa famille? Est-ce la fraternité qui a fait noyer des populations entières parce que la guillotine même ne fonctionnait pas assez vite? Est-ce elle qui, dans les rues de Paris, a fait braquer des canons sur les républicains eux-mêmes, parce que la mitraille va vite en besogne, et abat les hommes comme le moissonneur les épis? Est-ce elle peut-être qui faisait hurler l'infernal Marat qu'il voudrait voir tomber cent mille têtes pour que la vue des torrents de sang enflammât davantage encore l'amour pour votre liberté impie et votre haine ardente contre l'humanité? Est-ce elle qui vous a poussés vers les prisons regorgeant de victimes et vous a excités à égorger avec une rage

inouïe des milliers de prisonniers, et à vous baigner jusqu'aux genoux dans le plus noble sang de la France? Ah! dites plutôt que vous êtes abandonnnés de Dieu, que l'esprit du mal s'est emparé de vous et vous mène à l'éternelle damnation en vous faisant accumuler forfaits sur forfaits! — Vous nous apportez la liberté? Quand l'étranger a-t-il apporté la liberté à un peuple? Qui vous a appelés? Vous attachez notre patrie à la remorque de la France égarée... Qui vous a donné le droit de faire de nous les esclaves de l'étranger? — Vous nous apportez la lumière? Pour nous toute lumière vient de la source de l'éternelle sagesse; elle descend de là-haut sur l'humble humanité; vous n'avez rien que l'éclair dévorant qui jaillit du bourbier de vos fiévreuses et mauvaises passions, et s'élance contre le ciel comme une horrible insulte à Dieu...

— Silence! plus un mot! s'écria Simon Brutus en se levant furieux. Si tu as des dieux que tu n'aimes pas à entendre blasphémer, j'ai, moi aussi, une foi que je ne veux pas laisser insulter! Ah! tu as failli me faire mourir d'indignation... et si tu n'étais pas mon père...

A cette dernière exclamation il saisit un pistolet, et son poing en tourmenta convulsivement la crosse.

— O mon Dieu! s'écria le pauvre père d'une voix déchirante, tandis que sa tête se renversait sur le dossier de la chaise et qu'il élevait ses mains jointes vers le ciel, ô mon Dieu! épargnez ce crime à mon enfant!

La pâleur de la mort se répandit sur son visage; ses yeux se fermèrent, ses bras inertes s'affaissèrent le long

de son corps; il gisait là comme un cadavre inanimé.

A cette vue Simon Brutus fut saisi d'une extrême frayeur; il courut tout tremblant à son père, lui pressa les mains, s'éloigna de nouveau, alla prendre de l'eau et en baigna le front glacé du vieillard, en lui prodiguant des paroles de consolation.

Après de longs efforts il vit enfin son père revenir à la vie. Le vieillard ouvrit les yeux avec une sorte d'étonnement, promena un instant son regard autour de la chambre, sans conscience de son état, et, poussant un cri d'angoisse, porta vivement les mains à ses yeux pour cacher les larmes qui commençaient à couler abondamment sur ses joues.

Simon Brutus ne savait que faire : on pouvait lire sur ses traits et deviner à l'inquiète agitation de ses mouvements qu'il était en proie à un profond dépit : un sentiment où se mêlait l'impatience et la honte s'élevait en lui.

Quelque chose lui disait que sa position était ridicule; un autre sentiment s'efforçait aussi de trouver place dans son cœur, la pitié que lui inspirait la tristesse de son père.

Il lui prit de nouveau la main.

— Mon père, lui dit-il, tu t'es trompé; mon intention n'était pas de te menacer. Je voulais dire seulement qu'un autre que toi n'eût pas impunément outragé la République française en ma présence. Tu me crois donc bien perverti, bien méchant, pour avoir eu peur de moi, comme si j'étais capable de te faire du mal? Allons, calme-toi et ne parlons plus de cela...

Le vieillard se leva en silence, retira sa main de celle de son fils et se dirigea vers la porte :

— Tu me quittes après ce déplorable incident? dit Simon Brutus d'une voix calme et en poussant un soupir. Pardonne-moi plutôt mon emportement; il vient de la profondeur de mes convictions. Le débat n'était pas entre nous deux, mon père; ton opinion est opposée à mes principes, et, dans ces temps de régénération du monde, l'homme disparaît devant les idées en lutte.

— J'étais venu ici pour te demander une grâce, dit le père avec le calme de l'abattement et en s'arrêtant au milieu de la chambre, mais je sens que ma prière serait rejetée. Il est donc inutile que je tente un effort : tu serais inflexible et impitoyable comme ceux dont tu es l'émissaire.

— Parle toujours, répondit le chef; peut-être me sera-t-il possible de te prouver le contraire.

— Simon, dit le père d'une voix pleine d'affliction, notre pauvre curé a quatre-vingts ans; sa vie touche à sa fin, il mourra en prison. Tu crois pouvoir livrer à tes chefs le prêtre à cheveux blancs? Hélas, c'est un cadavre que tu leur présenteras. C'est cet excellent homme qui t'a baptisé! Il s'est tant réjoui lors de ta naissance, car c'était mon ami dévoué et c'était lui qui avait prié Dieu de bénir mon union avec ta mère... Par pitié pour moi et pour lui, laisse-le aller, accorde-lui la grâce de pouvoir mourir paisiblement auprès de son humble église!...

Le chef secoua négativement la tête et parut profondément attristé.

— Et Geneviève! poursuivit le brasseur; c'est une

femme; elle n'a rien fait qui puisse t'irriter; elle est innocente comme un agneau. Simon, mon fils, donne-lui la liberté! Son père est au lit, agonisant; la perte de son unique enfant lui a percé le cœur!

— Si tu savais, mon père, ce que tu me demandes! s'écria Simon Brutus avec douleur.

Le brasseur crut sans doute que son fils hésitait et penchait vers une décision favorable. Cette idée illumina tout à coup son visage d'un rayonnement d'espérance; il se laissa tomber aux pieds de Simon Brutus et s'écria en levant vers lui des mains suppliantes :

— Mon fils, vois, ton père est à tes pieds; oh! ne sois pas inexorable; écoute, écoute ma prière! Accorde-moi la liberté de ces innocentes victimes : je te bénirai et je prierai Dieu pour toi!

Simon Brutus, frémissant d'émotion, releva son père et demeura un instant plongé dans une muette méditation.

— Ah! Simon, ne te laisse pas dominer par l'esprit du mal! dit le vieillard d'une voix suppliante.

Le chef releva la tête; ses traits portaient l'empreinte d'une tristesse profonde.

— Le curé n'est pas mon prisonnier, dit-il; il appartient à l'administration centrale qui m'a chargé de procéder à son arrestation. Geneviève sert d'otage jusqu'à la soumission de Bruno aux lois de la République française : elle n'épousera pas mon ennemi. Ce que tu me demandes est impossible. Quoi qu'il m'en coûte, je dois rejeter ta prière : le devoir me l'ordonne.

Le malheureux père se dirigea vers la porte en ver-

sant de nouvelles larmes, et dit avec l'accent du désespoir :

— Simon, je dois te quitter; il me faut m'en aller, me hâter, car quelque chose me pousse à une action terrible. Ma bouche veut maudire le bourreau issu de mon sang; mais mon cœur est encore assez fort pour refuser la malédiction. Ah! tu ne me verras plus jamais : ton père quitte le village où il est né; il va cacher sa honte et son désespoir, il va expier quelque part, dans la solitude, le péché de t'avoir donné la vie; il va pleurer, gémir, mourir dans un lieu que tu ne connaîtras jamais.....

Simon Brutus s'élança vers son père; mais le vieillard, tout en larmes, avait quitté la chambre avant que son fils pût l'atteindre.

L'inexorable fils rentra, tomba sur une chaise accablé par l'émotion, et posa la tête sur la table.

Il murmura quelques mots inintelligibles, comprima son front de la main à le briser, et demeura longtemps comme anéanti dans une douloureuse rêverie.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, il se leva. Un sourire amer crispait son visage; un feu sombre étincelait dans ses yeux.

Il alla à la porte, appela le sergent, et lui dit d'une voix entrecoupée :

— Qu'on surveille soigneusement le prêtre et la femme. Si mes ordres sont méconnus, je brûle sans miséricorde la cervelle aux coupables. Qu'on fasse tous les préparatifs nécessaires pour venger l'assassinat du caporal : dans une heure nous irons au village et met-

trons en feu ce qui doit être détruit. Qu'on se tienne prêt !

Ces ordres donnés, Simon Brutus se mit à parcourir la chambre d'un pas rapide, en maugréant et blasphémant, comme s'il eût été poursuivi par quelque pensée affreuse.

V

Lorsqu'on voulait quitter la commune de Waldeghem pour gagner le village le plus voisin, dans la direction de Turnhout, les habitants vous montraient une haute et épaisse forêt, et vous indiquaient un sentier qui s'enfonçait dans la partie la plus sombre du bois.

Ce sentier vous faisait d'abord traverser un taillis de chênes qui, malgré son étendue, portait encore les traces du travail de l'homme; mais à mesure qu'on pénétrait plus avant dans la forêt, une sauvage nature prenait par degrés le dessus.

Bientôt le sol s'accidentait en collines et en vallées, et se couvrait de plantes de toute espèce qui croissaient au hasard dans un désordre complet.

Là des bouleaux, des trembles, des chênes, élevaient vers le ciel leurs larges couronnes de verdure, et couvraient de leur ombre les arbres de moindre taille; ceux-ci, trop nombreux, se refoulaient les uns les autres, et, comme étouffés, semblaient chercher à l'envi une issue vers la lumière. Partout où quelques rayons de soleil parvenaient obliquement jusqu'au sol, des buissons s'é-

talaient avec une luxurieuse vigueur, et poussaient leurs branches à travers tout jusqu'à ce qu'une végétation plus puissante vînt leur ravir l'air et la lumière. Plus loin, au bord d'un ruisseau presque invisible, des saules et des aunes baignaient dans l'onde fraîche leurs fantastiques racines, ou bien encore le sol, s'affaissant brusquement, se transformait en marais mouvant ou se dissimulait sous la haute et grisâtre végétation du myrte sauvage.

A une profondeur de plus d'une demi-lieue dans la forêt se trouvait un endroit nommé le *Zandberg* [1], parce que le sol humide jusque-là s'y élevait tout à coup de façon à former une colline passablement haute, et offrait un vaste espace presque nu, et qu'on eût dit ménagé à dessein au milieu de l'impénétrable fourré qui s'avançait de toutes parts jusqu'au pied de la dune de sable.

C'est là qu'une partie des habitants de Waldeghem s'étaient réunis et réfugiés.

C'était un étrange et mystérieux spectacle. Tout autour du *Zandberg*, sur la lisière du bois et cachés en partie sous le feuillage, une foule de gens étaient assis par petits groupes, la tête dans les mains, muets et immobiles, comme s'ils eussent été privés de vie.

Il était facile de voir que la crainte de la mort avait fait fuir des familles entières vers ce lieu retiré, car bien que les jeunes hommes y fussent les plus nombreux, on y remarquait aussi des vieillards, des femmes et des en-

1. Montagne de sable.

fants, courbés sous le poids d'une profonde angoisse, et dont la pantomime désespérée attestait une extrême frayeur.

Aux extrémités de la clairière, sur les points par lesquels on pouvait arriver au *Zandberg*, étaient postés de jeunes paysans, le fusil à la main et la tête penchée sous le feuillage pour épier tout danger qui pouvait survenir.

De temps en temps un gémissement isolé, une plainte déchirante s'élevait de l'une ou de l'autre de ces familles éplorées; mais ces clameurs de désespoir allaient se perdre dans l'espace, et un silence morne, et pour ainsi dire ininterrompu, continuait à planer sur cette scène.

Derrière le *Zandberg*, au bord du bois, se trouvait une petite hutte construite à la hâte avec des branches et du feuillage.

Sur le tronc d'un saule vermoulu qu'on avait traîné devant la cabane, Bruno était assis, la tête penchée, le regard fixé sur le sable; de la main droite il étreignait un fusil avec une force convulsive, de l'autre il serrait contre lui une vieille femme qui pleurait assise à son côté.

La femme leva ses yeux pleins de larmes sur le jeune homme, et prononça quelques mots qui le firent tressaillir.

— Pour l'amour de Dieu, ma mère, répondit-il, n'accroissez pas ma douleur par votre amère tristesse. Mon cœur est aussi déchiré par une mortelle anxiété. Vos prévisions, si peu fondées qu'elles soient, me font trembler. Ah! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé partir?

— Bruno, cher Bruno, ils t'auraient certainement tué, s'écria la femme.

— Mais j'aurais appris où est mon père; il serait avec nous en ce moment... Cette terrible inquiétude, plus cruelle que la mort même, ne nous torturerait pas... Allons, ma mère, un peu de patience encore; chassez de votre esprit ces rêves effrayants : Jean sera bientôt de retour; il nous apportera des nouvelles de mon père...

Bruno eût continué de donner des consolations à sa mère, si un jeune paysan, qui était monté au sommet du sablon, ne se fût mis à pousser de douloureuses exclamations et n'eût fait entendre le terrible cri : *Au feu! au feu!* de telle façon que tous les groupes répondirent à son cri d'alarme et gravirent la colline en proie à une curiosité pleine d'angoisse.

Bruno quitta aussi le tronc de saule qui lui servait de siége.

Bientôt l'air se remplit, au haut de la colline, des clameurs d'un indicible désespoir; les femmes tombaient à genoux et levaient vers le ciel des mains suppliantes, ou se jetaient, éperdues d'effroi, au cou de leurs frères ou de leurs fils; les vieillards se tordaient dans un muet désespoir, les enfants poussaient des cris de détresse, les jeunes gens, saisis d'une profonde désolation, couraient çà et là, et se répandaient en exclamations désespérées que leur arrachait le sentiment de leur impuissance.

— O malheur! malheur! le village en feu! notre village brûle! Tel était le cri qui dominait le plus distinctement ce concert confus de clameurs d'épouvante.

En effet, les malheureux fugitifs voyaient dans le lointain, au delà de la forêt, à l'endroit même où s'élevait leur humble village, d'épais nuages de fumée monter vers le ciel. Le foyer de l'incendie devait avoir une grande étendue et le feu était très-vif, car on voyait distinctement le rouge reflet des flammes qui éclairait la base des colonnes de fumée.

Chacun des spectateurs voyait, en esprit, brûler sa propre demeure, il la voyait s'écrouler, tomber en cendres et ensevelir sous ses débris le bétail, la moisson de l'année, le modeste mobilier; ils se voyaient réservés à la plus affreuse misère, si toutefois encore ils échappaient au danger de mort qui leur avait fait prendre la fuite.

Nombre d'entre eux avaient des membres de leur famille, un époux, une mère, un père, un frère, qui étaient demeurés au village; leurs noms retentissaient avec l'accent du désespoir; on déplorait leur sort, et de lugubres lamentations pleuraient leur mort, regardée comme certaine.

C'était un affreux spectacle que de voir ces pauvres gens courir éperdus, en proie à une douleur qui échappe à toute description, s'arracher les cheveux, déchirer leurs vêtements, se frapper la poitrine ou s'affaisser sans connaissance sur le sol.

— Mon Dieu, mon Dieu! notre village, notre pauvre village brûlé! brûlé tout entier! Tels étaient les cris déchirants qu'on entendait retentir de toutes parts.

Bruno, debout, contemplait cette scène, frémissant et muet; le sang lui montait à la tête, ses yeux flam-

boyaient, une sorte de râle sourd déchirait sa gorge, et des cris étouffés de vengeance s'échappaient de sa bouche. Son regard se promena sur tous les hommes qui l'entouraient; huit fusils! seulement huit fusils! Un cri douloureux comme s'il venait de recevoir une cruelle blessure s'échappa de son sein oppressé, et sa tête s'affaissa avec découragement sur sa poitrine.

Il était là depuis quelque temps, au milieu de ses amis éplorés, en proie à de terribles souffrances et combinant en lui-même d'impossibles projets de représailles, lorsque quelqu'un toucha mystérieusement sa main comme pour le rappeler à lui-même.

— Jean! s'écria Bruno avec saisissement. Eh bien, as-tu vu mon père? Tu trembles? Qu'est-il arrivé?

— N'est-ce pas assez que cela? répondit le domestique à haute voix, en indiquant le village.

Mais aussitôt, se penchant à l'oreille de son maître, il dit d'un ton contenu :

— Silence! Venez avec moi! j'ai à parler à vous seul!

— Et ma mère, n'iras-tu pas auprès d'elle?

— Le temps manque. Allons, suivez-moi sur-le-champ; votre mère elle-même ne doit pas me voir.

Sur ces entrefaites, d'autres personnes s'étaient ap prochées de Jean et l'accablaient de mille questions inquiètes.

Il assura qu'il ne venait pas du village, et par conséquent ne pouvait rien dire de ce qui s'y passait.

Après quoi il descendit la colline, et, suivi de Bruno, disparut dans les profondeurs de la forêt.

— Mais, Jean, dit Bruno avec émotion, que signifient ces précautions, ce mystère? Je tremble comme si tu avais à m'annoncer la plus affreuse nouvelle...

— Allons, allons, répondit le domestique en pressant le pas, personne au monde ne doit savoir ce que je vais vous dire.

Arrivés à une assez grande distance du Sablon ils s'enfoncèrent dans un épais massif de verdure; là le domestique s'arrêta brusquement et se tourna vers son jeune maître. Le vieillard voulut parler, mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux et étouffa sa voix.

Une mortelle pâleur décolora le visage de Bruno; saisi d'une indicible inquiétude, il arrêta son regard fixe sur les yeux de son domestique.

Celui-ci, faisant sur lui-même un violent effort, essuya les larmes qui baignaient ses joues et dompta sa profonde douleur; il saisit la main de Bruno et dit d'une voix assourdie par l'émotion :

— Bruno, ce que j'ai à vous dire refuse de venir sur mes lèvres; si je devais en ce moment vous percer le cœur, si je devais me porter moi-même un coup mortel dans la poitrine, cela serait cent fois moins douloureux pour vous et pour moi que l'affreuse nouvelle que j'ai à vous annoncer. Votre père, Bruno...

— Eh bien ! eh bien ! Quoi? Mon père, dis-tu? Que lui est-il arrivé? Parle, au nom de Dieu, tu me fais mourir! s'écria le jeune homme en saisissant le bras du domestique et en l'étreignant convulsivement, comme s'il voulait arracher de force à sa bouche la nouvelle redoutée.

— Mon malheureux maître ! dit Jean avec un soupir,

tandis qu'il semblait chercher sur la physionomie du jeune homme la mesure de son émotion.

— Parle, parle! s'écria d'une voix tonnante le jeune homme hors de lui, parle, je le veux! Quel malheur as-tu à m'annoncer?

— Voyez-vous, mon cher Bruno, reprit le domestique sans prendre garde à l'injonction fiévreuse du jeune homme, il ne faut pas que votre mère le sache; il ne faut pas qu'on le lui dise, autrement elle en mourrait bien sûr, sur le coup.

— Dieu! mon père est-il donc mort? s'écria Bruno.

Le domestique ne répondit pas.

— Tu veux donc me tuer par cette horrible incertitude? Ne vois-tu pas, cruel, que la vie m'abandonne? O Jean, Jean, je t'en supplie, abrége ma souffrance!

— Ah! Bruno, dit le domestique, tandis que le jeune homme s'élançait à son cou en poussant un cri déchirant, Bruno, il est mort; les soldats français l'ont fusillé...

Un cri terrible et si perçant qu'il s'éleva jusqu'à la cime des arbres, jaillit du sein de Bruno. Il repoussa le domestique loin de lui, laissa tomber son fusil sur le sol, et se mit à courir comme un insensé à travers les arbres, en levant les mains au ciel et en criant:

— Malheur! malheur! Mon père! mon pauvre père! assassiné, fusillé, mort! Son sang innocent retombera sur cette cruelle race... Oh! vengeance! vengeance!

Longtemps il parcourut la forêt, tout à fait hors de sens, exhalant les plaintes les plus amères et succombant sous le poids d'un indicible désespoir. Dans son

aveuglement il se heurtait contre le tronc des arbres et se blessait sans le sentir, ou chancelait et trébuchait dans les buissons, comme un homme ivre. Enfin, épuisé et presque défaillant, il s'arrêta au pied d'un grand bouleau, y appuya la tête, et son cœur chercha dans l'abondance de ses larmes un soulagement à la douleur qui l'accablait.

Le domestique avait ramassé le fusil, et suivi son jeune maître de loin, sans se presser néanmoins; il attendait l'instant de l'abattement pour lui adresser de nouveau la parole.

Quand il le vit calme et la tête appuyée contre le bouleau, il s'approcha lentement de lui, laissa un instant encore couler ses larmes sans le troubler, et dit enfin d'une voix douce, comme s'il craignait de réveiller sa crise nerveuse:

— Bruno, mon pauvre Bruno! le malheur qui vous atteint dépasse toute expression; mais songez que Dieu ne donne qu'aux élus la couronne du martyre. Consolez-vous donc un peu par la conviction que votre père goûte à cette heure dans le ciel la récompense de ce qu'il a souffert; fortifiez-vous par la pensée que dès maintenant il prie devant le trône du Seigneur pour nous tous et pour notre malheureuse patrie. Bruno, mon ami, faites un effort sur vous-même; nous ne pouvons demeurer ici; votre mère apprendra mon retour; notre disparition la frappera d'inquiétude...

Le jeune homme resta silencieux et ne fit pas un mouvement.

— Par amour pour elle qui vous reste seule, Bruno,

soyez fort et courageux; je vous en conjure par la mémoire de votre père lui-même, ne laissez rien paraître qui puisse apprendre ou faire craindre à votre pauvre mère l'affreuse catastrophe accomplie. Aucun des fugitifs ne la connaît; le domestique de baes Cuylen l'a apprise de la bouche de Simon Meulemans; il n'en a dit mot à personne qu'à moi seul. Cachez à votre mère ce terrible malheur; faites-lui accroire que votre père s'est enfui et a trouvé une retraite sûre. Laissez-moi faire; dès que nous aurons échappé à cette cruelle persécution, je mettrai avec précaution et peu à peu la terrible image de cette irréparable perte sous les yeux de votre mère, et de cette façon, je la garantirai peut-être du coup mortel qui la frapperait si votre désespoir et vos gémissements lui faisaient deviner brusquement la triste nouvelle. Cette nuit, quand il fera bien obscur, nous irons au village, pour enterrer votre père au cimetière. C'est un devoir sacré; quelque triste, quelque lugubre qu'elle soit, le courage ne nous manquera pas pour accomplir cette tâche. Eh bien, cher Bruno, vous sentez-vous assez de force pour paraître devant votre mère? Je lui dirai que votre père s'est enfui...

Le domestique n'obtint pour réponse que des larmes qui se mirent à couler sur les joues de Bruno avec une nouvelle abondance. Plus d'une fois encore il renouvela ses efforts pour arracher le jeune homme à son désespoir, mais toutes ses exhortations demeurèrent sans résultat.

Vaincu lui-même par sa propre douleur, Jean alla enfin s'asseoir à quelques pas de son maître et, comme lui, se mit à pleurer la tête appuyée dans les mains.

Ils demeurèrent ainsi, pendant près d'une demi-heure, abîmés dans une douleur sans bornes. Jean se leva au bout de ce temps et dit d'une voix pleine de prière :

— Ah, Bruno, je vous en supplie, allons-nous-en ; le soir approche.

Le domestique bondit en arrière avec un cri d'angoisse, lorsque Bruno se retourna. La physionomie du jeune homme était toute changée ; un amer sourire avait pris la place des larmes ; sa poitrine se soulevait avec effort, ses yeux étincelaient, sa tête se redressait droite sur ses épaules, comme si un sentiment de fierté l'eût animé.

Il marcha droit au domestique, lui prit le fusil des mains, et se tournant vers le *Zandberg*, il dit d'une voix décidée :

— Allons ! je te montrerai si j'ai du courage ou non. Viens, tu ne me reconnaîtras plus !

Et comme le domestique tremblant le regardait sans faire un mouvement, il reprit :

— Tu me crois fou ? Qu'y aurait-il de surprenant en effet à ce que je fusse fou ? Mais tu te trompes... Il s'est passé en moi autre chose...

— Pour l'amour de Dieu, Bruno, dit le domestique d'un ton suppliant, contenez votre désespoir ; songez à votre pauvre mère.

— Ah ! s'écria Bruno, je songe à mon père, à ma mère ! Là, contre cet arbre, j'ai enduré en un instant tous les supplices de l'enfer... Mais maintenant, le sort en est jeté !

— Mais quel est votre projet, Bruno? vous paraissez calme; cela n'est pas naturel!

Le jeune homme, avec le même sourire amer, prit le domestique par la main et dit en l'entraînant dans la direction du Zandberg :

— Hâtons-nous; chemin faisant, je t'expliquerai ce qui s'est passé en moi. N'est-ce pas, Jean, que les gens du village et toi-même avez cru parfois que Bruno était timide? Qui sait si quelques-uns, Karel de l'auberge du *Lion* par exemple, ne l'ont pas regardé comme un lâche? Ah! ah! moi-même je l'ai cru! Et pourtant, combien nous nous trompions! Vois-tu, Jean, il y a deux êtres en moi. C'est comme si j'avais deux âmes : l'une aspire à la paix, à la bonté, à l'amour; l'autre nourrit des désirs de vengeance, elle verse des larmes sur le sort de la patrie, elle demande le sang des méchants en expiation du sang des innocents. Eh bien, une lutte terrible s'est engagée au dedans de moi, entre ces deux esprits; le sentiment de la vengeance l'a emporté! Et maintenant plus de ménagement, plus de relâche, plus de crainte, plus d'espérance même. — Vengeance, et vengeance seulement!... Allons, allons, plus vite... je suis comme fouetté par l'ardent désir de faire payer chèrement le sang de mon père!

— Pauvre Bruno! dit le domestique en gémissant : je ne me suis pas trompé. Votre esprit est troublé; vous vous égarez... Croyez-vous donc pouvoir résister à la puissance de nos oppresseurs? Quand vous parviendriez à en abattre un millier, à quoi cela servirait-il? Ah! renoncez à cette idée; c'est une résolution insensée...

— Une résolution insensée ! dit le jeune homme avec ironie. Oh ! je le sais bien : nous autres, pauvres paysans, mal armés, mal exercés, en petit nombre, nous ne pouvons rien ! rien que souffrir, être opprimés, et ramper comme de vils insectes devant l'étranger qui nous foule aux pieds... Mais s'il nous faut vraiment subir le sort des insectes, pourquoi ne pas leur ressembler en tout ? L'insecte est incapable de résister aux animaux plus grands ; mais il mord, il pique, il crache du venin, il se défend avec courage et ne meurt pas sans vengeance... Oh ! Jean, jusqu'ici j'ai aimé l'homme comme un frère, et si tendrement que je pouvais et voulais lui tout pardonner ; mais hélas ! je ne comprenais pas que le mal a l'homme comme instrument, et que par conséquent il est impossible de combattre et de punir le mal sans toucher à l'homme lui-même !... Mais écoute ! Qu'est-ce que cela ? Entends-tu ce bruit au haut du Zandberg ? Entends-tu ces voix si nombreuses et si confuses ? Peut-être sont-ils venus ceux que je cherche !

Il arma son fusil et se pencha en avant pour se glisser à travers le feuillage.

— Non, non, dit le domestique après avoir prêté l'oreille un instant. Si les sans-culottes étaient dans le Zandberg, les paysans n'y demeureraient pas. Je devine ce que c'est : les gens du village ont fui à la vue des flammes, et la plupart d'entre eux sont aussi au Zandberg en ce moment.

Bientôt ils sortirent du bois, et virent qu'en effet la colline fourmillait de gens qui se mêlaient les uns aux autres avec de tristes exclamations. Les femmes et les

enfants étaient en majorité, maintenant; d'où il paraissait que le domestique ne s'était pas trompé dans sa conjecture.

Au pied du sablonneux monticule, Bruno vit une troupe de jeunes gens qui semblaient étroitement groupés. Il remarqua, aux efforts que faisaient les assistants pour voir ou entendre ce qui se passait ou se disait dans l'intérieur du cercle, qu'il s'y communiquait probablement d'importantes nouvelles.

Comme il lui fallait passer auprès de ce groupe pour aller trouver sa mère, il marcha directement dessus; mais il n'eut pas été si tôt aperçu de quelques-uns des assistants, que tous s'écrièrent à la fois :

— Voilà Bruno! voilà Bruno!

A ce cri, un homme aux cheveux blancs et les yeux pleins de larmes s'élança hors du groupe, et, levant les mains au ciel, se laissa tomber aux pieds de Bruno. C'était le sacristain maître d'école.

— O Bruno! dit-il d'une voix gémissante, Bruno, rendez-moi la vie! Au secours! au secours! Sauvez votre Geneviève!

— Qui? Que dites-vous? Geneviève? s'écria le jeune homme avec une mortelle angoisse.

— Ah! reprit le père désolé, les sans-culottes l'ont arrachée de la maison, l'ont traînée sur le chemin comme un agneau de sacrifice. Elle est prisonnière à l'*Aigle*... et notre vieux curé, infortuné martyr, s'y trouve aussi... Ah! hâtez-vous... secourez-les bien vite... Ce soir on doit les conduire à Anvers! Hélas! hélas! vous ne reverrez plus Geneviève!

Les plaintes déchirantes du sacristain avaient vivement ému les jeunes gens témoins de sa douleur; plus d'un demanda à grands cris vengeance. Le fils de l'auberge du *Lion* se distinguait surtout; il frappait le sol de la crosse de son fusil et lançait mille malédictions à l'adresse des tyrans. Cependant, Bruno étant présent, tous le contemplèrent avec anxiété et attendaient sa réponse.

Bruno releva le sacristain, et se tournant avec un calme apparent vers ses jeunes compagnons, il dit d'un ton solennel :

— Amis, écoutez ma voix. Je m'adresse à vous qui, comme moi, êtes condamnés par les sans-culottes altérés de sang à porter les armes contre votre patrie, contre vos frères, contre votre foi et votre Dieu. Errerons-nous encore longtemps dans les bois comme des lâches qui n'ont ni sang dans les veines ni courage au cœur? Attendrons-nous, pour devenir des hommes et tirer vengeance de nos oppresseurs, que nos villages soient la proie des flammes, que nos parents et nos amis aient succombé sous la sauvage violence de ces barbares; que toutes nos sœurs aient été entraînées par ces brigands dans leurs antres? Oh! non. Montrez que le sang de paysan sait aussi se soulever sous les coups de la tyrannie; montrez que votre patience a été trop longtemps mise à l'épreuve, et que chacun, dans le pays brabançon, ose se révolter contre l'impiété et l'oppression. Donnez cette vie qu'ils réclament pour leurs guerres injustes; donnez-la pour votre foi insultée, pour votre patrie qui se meurt! Vous effraierez-vous du nombre de vos enne-

mis? A quoi bon cette crainte? L'étranger vous dit: Vous serez les soldats de l'impiété ou vous serez traqués dans les bois comme des animaux malfaisants, et poursuivis comme une proie jusqu'à ce que la balle qui vous cherche vous ait abattus! Personne de nous ne peut échapper à cette destinée; les oppresseurs ne nous laissent pas d'autre choix. Eh bien, je vous offre, moi, une autre issue : nous pouvons, comme des lâches, courber la tête et attendre, abattus et découragés, le sort que nous réservent les tyrans, ou bien nous pouvons venger et nous-mêmes et la patrie, diminuer du moins le nombre des ennemis de notre Dieu, et, — s'il le faut enfin, — mourir, mourir comme des hommes, comme des héros, comme les martyrs d'une cause sacrée; nous pouvons, en un mot, imiter nos pères qu'on a vus, le glaive au poing, demeurer inébranlables au milieu des plus terribles dangers... Si vos âmes savent s'élever jusqu'au véritable héroïsme, eh bien, sachez regarder la mort en face d'un œil impassible! La victoire dût-elle nous échapper ici-bas, le triomphe nous attend là-haut, là-haut dans le sein de Celui pour le saint nom duquel nous aurons péri...

Jusque-là, le fils de l'auberge du *Lion*, les yeux rayonnants d'enthousiasme, avait écouté l'allocution de son ami. En ce moment, il se jeta à son cou transporté de joie, et s'écria tout hors de lui :

— Dieu soit loué! Voilà ce qui s'appelle parler! Bruno, mon cher ami, je te suis jusqu'à la mort! Je savais bien que tu avais le cœur noble et courageux.

— Vengeance! vengeance dès cette nuit! Partons à

l'instant, partons de ce pas pour l'*Aigle!* s'écrièrent quelques voix.

— Quant à moi, frères, mon parti est pris : plus de repos! Il ne s'agit plus de fuir le danger, mais de le chercher; à tous les instants du jour, à toutes les heures de la nuit, il faut épier, poursuivre, attaquer nos bourreaux, vinssent-ils par centaines. Puisqu'il me faut verser du sang, je le verserai par torrents; je m'armerai de la tête aux pieds, je combattrai, je lutterai, je blesserai, je tuerai aussi longtemps qu'une étincelle de vie restera dans mon sein embrasé. Et si je ne puis délivrer mon infortunée patrie des tyrans infernaux qui l'oppriment, eh bien, je la vengerai dans la mesure de mes faibles forces; ce sera peu, — mais au moins elle sera vengée! Ah! ne cherchez plus des vivres, n'emportez pas de literies pour vous faire un campement commode au fond des bois. Autre doit être le but de nos visites au village et dans les autres communes : ce sont des fusils, des balles, du plomb qu'il faut. Que quiconque a un cœur dans la poitrine et se trouve sans armes sorte cette nuit du bois et aille prendre ce qui lui manque... Et maintenant à l'œuvre! Que ceux qui ont un fusil me suivent à une certaine distance. Que celui qui craint la mort se sépare de nous.

Une trentaine d'hommes, avec Karel du *Lion* à leur tête, suivirent Bruno, malgré les supplications et les cris d'angoisse de leurs parents.

Après qu'ils se furent arrêtés quelques instants en colonne serrée, au pied de la colline, Bruno tira à part son domestique, et lui dit :

— Non, Jean, tu ne peux venir avec nous. Tu dois tranquilliser ma mère sur mon absence et lui dire que je suis allé chercher des nouvelles. Fais en sorte que personne ne lui parle de l'affreux malheur... Tu resteras ici pour une autre raison encore; tu engageras les conscrits qui n'ont pas d'armes à partir sans retard dans toutes les directions et à aller visiter les villages des environs. Qu'ils se procurent des fusils, qu'ils apportent de la poudre et du plomb; qu'ils aillent à la recherche d'autres fugitifs et les amènent ici, afin que demain, au point du jour, nous soyons munis de tout ce qui est nécessaire à notre vengeance.

— Et le devoir sacré que nous avons à remplir? demanda le domestique.

— Cette nuit, après mon retour, répondit le jeune homme. Va, ne perds pas de temps, et prends soin de ma pauvre mère.

Et se tournant vers les hommes armés, il leur dit :

— Et maintenant en avant! courage de fer et volonté d'acier!

Il s'élança à travers le feuillage au plus profond du bois et disparut avec ses trente compagnons.

La nuit allait tomber; bien que les cimes des arbres les plus élevés reçussent encore quelque lumière du couchant, au niveau du sol et au milieu des buissons il faisait déjà très-sombre.

Bruno et sa troupe suivirent quelque temps la direction du village; mais bientôt ils tournèrent au nord et suivirent attentivement les ondulations de la forêt, sans jamais en sortir, jusqu'à ce qu'ils atteignissent une jeune

sapinière située le long du grand chemin, à une demi-lieue de l'*Aigle*.

Avant qu'ils fussent auprès du chemin, Bruno dit à ses compagnons d'une voix contenue :

— Voici ce que nous allons faire : je vais me cacher, avec quinze hommes, de ce côté-ci du chemin, vis-à-vis de l'endroit où nous sommes maintenant; Karel ira de l'autre côté, mais à une quinzaine de pas plus haut, s'embusquer dans le taillis avec le reste de la troupe. Quand nous apercevrons les sans-culottes chargés d'escorter les prisonniers, nous laisserons le convoi s'approcher jusqu'à ce qu'il se trouve précisément entre les deux embuscades. Nous visons bien, chacun choisit son homme, et au moment où je crie : *Feu!* nous tirons tous à la fois, et nous nous jetons au milieu de la route pour lutter corps à corps contre ceux qui ne seront pas tombés sous nos balles. Ceux qui ont un fusil à deux coups en réserveront un. Il ne fera pas assez obscur pour que nous ne puissions bien distinguer notre but; faites bien attention, mes amis, de ne pas blesser les pauvres prisonniers, fallût-il pour cela épargner quelques soldats. Nous triompherons bien de ceux-ci à la seconde attaque. Et maintenant glissons-nous à notre poste, silencieusement comme des renards, et soyons prêts à l'attaque comme des lions. Allez, j'avancerai la tête pour reconnaître ceux qui paraîtront sur la route; que Karel en fasse autant de l'autre côté. Que les autres se couchent à terre et restent immobiles jusqu'à ce que le moment de se montrer soit venu.

Tous se courbèrent et gagnèrent, en rampant à tra-

vers les buissons, la place qui leur avait été indiquée par leur chef.

Bien que l'obscurité ne fût pas complète, un passant n'eût pas soupçonné néanmoins que, dans cet endroit, soixante yeux ardents l'épiaient à travers le taillis. Personne ne bougeait; chacun retenait son haleine : c'était la solitude et le silence d'un tombeau.

A peine étaient-ils postés là depuis un quart d'heure qu'un homme parut dans le lointain; il marchait à grands pas, et soit pour se donner du courage à lui-même, soit pour rassurer les autres sur ses intentions, il sifflait l'air d'une chansonnette.

Bruno, qui sentait déjà poindre en lui la crainte que les prisonniers n'eussent été emmenés avant la tombée du soir, se réjouit intérieurement en voyant apparaître le voyageur isolé; car celui-ci suivait la direction qui conduisait à l'*Aigle*, ou plutôt à Waldeghem. L'air qu'il sifflait était celui d'une chanson populaire du Brabant; ce ne pouvait donc être un ennemi.

Pour l'empêcher de découvrir l'embuscade, et en même temps pour obtenir de lui les informations nécessaires, Bruno quitta sa retraite, gagna le milieu de la route et s'avança à la rencontre du voyageur. Celui-ci, effrayé de cette apparition imprévue, s'arrêta, et recula bientôt jusqu'à la lisière du bois avec l'intention évidente de s'enfuir dans le taillis si quelque danger le menaçait.

Ami! conscrit! cria Bruno en contenant sa voix.

Ces paroles semblèrent rassurer le voyageur; car il quitta le bord du chemin et s'approcha de Bruno.

— Vous m'avez fait une fameuse peur! dit-il; je croyais que vous étiez un *lieur* [1].

— Ah!... bonsoir, messager, dit Bruno, qui reconnut son interlocuteur et lui tendit la main. Comment osez-vous aller ainsi seul, la nuit, par les chemins? Ne craignez-vous pas que les sans-culottes vous prennent pour un réfractaire?

— Les sans-culottes ne courent pas la nuit, répondit le voyageur, et d'ailleurs j'ai un passe-port de l'administration centrale.

— Parlez bas, reprit le jeune homme. Et, dites-moi, n'avez-vous pas rencontré de soldats depuis une heure?

— Pas un seul! répondit le messager.

— Avez-vous des nouvelles de la ville?

— Des nouvelles? Oui, de malheureuses nouvelles! Je plains nos pauvres conscrits! Si ce qu'on dit est vrai, il n'y en aura plus un seul en vie dans huit jours, à moins qu'il ne soit soldat.

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Il paraît que les Français veulent aller rondement en besogne et recourir à la force: l'ordre est venu de Paris qu'il faut que tout soit fini par ici en quelques jours. On a formé à Anvers et dans d'autres villes de petites armées, ayant chacune un général à leur tête. Une armée semblable s'appelle une *colonne mobile*. Ce soir même, l'une d'elles, sous les ordres du cruel général Duruth, est sortie d'Anvers; mais où est-elle allée? personne n'en sait rien. On dit que ces colonnes

1. Nom donné aux soldats français qui garrottaient les conscrits qui tombaient entre leurs mains.

mobiles ont ordre de tout massacrer partout où il y aura ombre de résistance, et de brûler jusqu'aux fondements les villages où se montrerait un seul déserteur armé.

Bruno écoutait et réfléchissait sans prononcer un mot. Le messager poursuivit :

— Il ne reste plus pour vous et vos amis qu'à choisir entre une prompte soumission à la République française, ou à vous décider à vous rendre tous ensemble à l'armée des *brigands*, et à combattre pour la patrie et la religion.

— Qu'est-ce que cela, les *brigands?*

— Comment? demeurez-vous donc dans un désert que vous ne sachiez encore rien de la révolte? Les *brigands*, c'est le nom que les sans-culottes donnent aux paysans qui se sont soulevés à main armée contre les Français. Le petit Brabant fourmillait de patriotes il y a huit jours. Il paraît que les nobles et les couvents les aident, car ils sont pourvus de tout. Vous pouvez penser combien ils sont nombreux : ils ont pris la ville de Malines, chassé les républicains et brûlé tous les papiers de l'administration centrale...

— Pris la ville de Malines? s'écria Bruno avec joie; il y aurait donc espoir de délivrance...

— C'est-à-dire que le même jour le général Béguinot, à la tête d'une colonne mobile, a repris Malines d'assaut et a fait fusiller tous les paysans qui ne s'étaient pas enfuis.

Un douloureux soupir souleva le sein de Bruno.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-il en gémissant, à peine

un rayon d'espoir descend-il dans notre cœur qu'il est éclipsé par une sanglante désillusion !

— Ne vous trompez pas, dit le messager ; les patriotes proprement dits ne se trouvaient point à Malines ; le plus grand rassemblement se trouve à cette heure, selon le bruit public, dans le *Hageland*[1], du côté de Diest.....

— Silence ! silence ! murmura Bruno d'une voix étouffée. Entendez-vous là-bas un chariot et le bruit de beaucoup d'hommes ? Fuyez, rebroussez chemin, cachez-vous loin d'ici... Sans cela, il pourrait vous en coûter la vie.

— Qu'est-ce donc ? dit le messager avec épouvante.

— Allez-vous-en bien loin... bien loin ! reprit Bruno ; on va se battre ici ; le sang va couler.

Le messager effrayé entra dans le bois. On put entendre, au bruissement des feuilles, qu'il s'éloignait en toute hâte de la chaussée.

Bruno se laissa glisser sur le sol et rampa le long du chemin jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses hommes. Il porta les mains à sa bouche et dit d'une voix sombre :

— L'œil au fusil ! ils sont là...

A mesure que le bruit du chariot et des hommes qui l'accompagnaient se faisait entendre plus distinctement, le cœur de Bruno se mit à battre avec violence. Ses compagnons n'étaient pas moins émus que lui : tous tremblaient dans l'attente pleine d'anxiété du danger de mort qui s'approchait.

1. Pays des haies.

Ils ne s'étaient pas trompés sur la nature de l'escorte qui s'approchait d'un pas assez rapide du lieu où ils se trouvaient.

Sur un chariot attelé de deux chevaux se trouvaient le curé et Geneviève. On avait lié sur son dos les mains du prêtre octogénaire, comme on eût fait d'un voleur, et de plus on l'avait attaché au chariot même. Geneviève était assise sur un banc, la tête penchée sur la poitrine et les mains devant les yeux; des larmes abondantes coulaient sur ses joues.

Vingt soldats environ accompagnaient les prisonniers. Le sergent marchait en avant avec la moitié de ses hommes; l'autre moitié suivait le chariot. Comme cette disposition les séparait les uns des autres, ils parlaient très-haut; c'était d'ailleurs leur habitude d'y aller en tout avec témérité et sans la moindre crainte.

— Tu dois avouer, citoyen sergent, dit en ce moment un soldat, que nous nous sommes trompés sur le compte de ces sauvages. S'ils avaient seulement de la poudre et du plomb, ils nous feraient repentir d'être venus dans ce désert avec soixante hommes.

— Bah! c'est un tas de lâches! répondit le sergent; leur fanatisme est leur seul courage. Ils sont bons, comme des *brigands* qu'ils sont, pour guetter du fond des bois les républicains, et se sauver en les voyant.....

— En effet, reprit le premier interlocuteur, il faut qu'ils soient bien stupides et bien poltrons; car s'il en était autrement, ils ne nous laisseraient pas passer ainsi sans essayer de nous en empêcher. Si une cinquantaine d'entre eux seulement nous attendaient sur cette route

isolée, nous aurions assez de besogne à défendre nos prisonniers. Mais ils sont trop lourdauds pour cela; leur esprit ne va pas plus loin que celui des bêtes : mordre et s'enfuir.

— C'est maintenant seulement que le jeu va sérieusement commencer, dit le sergent; le citoyen commissaire a reçu un ordre en vertu duquel nous devons rejoindre demain la colonne mobile du général Duruth; nous allons mettre en sûreté ce monstre fanatique qui marmotte là-haut sur le chariot ses ridicules prières, et nous reviendrons ensuite avec la colonne mobile. Il paraît que le feu ne manquera pas pour nous réchauffer...

Ils étaient arrivés précisément à l'endroit où se trouvaient les conscrits; sans qu'ils s'en aperçussent, trente fusils suivaient tous leurs mouvements.

Tout à coup le terrible mot : *Feu !* retentit par-dessus les arbres. Trente coups partirent. Plus de la moitié des soldats tombèrent; les chevaux, effrayés par le feu et le bruit de la fusillade, s'élancèrent en avant et entraînèrent rapidement le chariot sur la route. Bruno, qui s'en aperçut, lâcha son second coup et frappa le cheval d'avant au poitrail; l'autre cheval s'abattit sur le premier; le chariot s'arrêta au milieu du chemin.

— Feu! feu! sur ces *brigands!* cria le sergent à ses hommes lorsqu'il vit Bruno et ses compagnons s'élancer du taillis.

Trois ou quatre conscrits tombèrent en poussant des cris de douleur; les autres coururent sur les soldats et engagèrent une lutte acharnée. Ils étaient, à la vérité, plus nombreux que les Français, mais ceux-ci avaient

des baïonnettes et des sabres, tandis que les paysans, dépourvus d'armes blanches, se voyaient obligés de frapper avec la crosse de leur fusil ou de s'élancer sur leurs ennemis comme des lions furieux, de les saisir à bras le corps, et de les terrasser ainsi.

Néanmoins tout fut fini en moins d'un instant; quinze soldats gisaient sans vie autour du chariot; trois conscrits étaient morts, quatre autres blessés.

Même avant que le dernier ennemi fût abattu, Bruno s'était élancé sur le chariot, en avait emporté Geneviève qui s'était évanouie, et l'avait adossée à un arbre au bord de la chaussée.

Puis il courut à ses compagnons, qui avaient déjà délivré le curé de ses liens et qui l'entouraient avec des marques de respect et d'amour. Le vieillard, à demi mort de saisissement, leur pressait la main sans pouvoir prononcer un mot.

— Amis, dit Bruno, nous ne pouvons demeurer ici. Enlevons et transportons à la hâte dans le bois nos pauvres blessés et nos morts. Vite! regagnons le *Zandberg!* Les sans-culottes qui nous ont échappé doivent être allés demander du secours à l'*Aigle*. Ils pourraient nous reprendre les prisonniers. Vite! vite!

Les conscrits exécutèrent avec la plus grande promptitude l'ordre qu'ils venaient de recevoir.

Bruno donna son fusil à l'un de ses compagnons, courut à Geneviève, et, la plaçant sur ses épaules, suivit les autres dans le bois.

Le triste cortége n'avançait que très-lentement à travers les taillis épais et dans la plus profonde obscurité.

Personne ne parlait : tous étaient vivement émus et tressaillaient en entendant les plaintes étouffées mais douloureuses de leurs frères blessés. Eux, qui n'avaient jamais entendu parler de la guerre que comme d'un des plus grands fléaux de l'humanité, ils emmenaient maintenant avec eux trois cadavres, les cadavres de leurs meilleurs amis ! Du sang, et un sang qui leur était cher, coulait sur leurs mains.

A côté de Bruno marchait d'un pas chancelant le vieux prêtre, conduit par Karel du *Lion*.

Épuisé de fatigue, Bruno voulut poser sur son autre épaule son amie défaillante ; en faisant ce mouvement, il remarqua une tache humide sur ses habits.

— Mon Dieu ! du sang ! s'écria-t-il. Ma Geneviève ! Elle est blessée ! morte... morte !...

Tout tremblant, il laissa glisser la jeune fille sur le sol et tomba agenouillé à côté d'elle.

— O Geneviève ! s'écria-t-il, me serais-tu ravie ? Cet affreux malheur viendrait-il aussi m'accabler ? Tout, tout ce qui m'est cher devait donc être sacrifié !...

Et tout hors de lui, en proie au plus violent désespoir, il s'arrachait les cheveux et hurlait de rage, oublieux des dangers qui le menaçaient encore.

Sur ces entrefaites, le curé s'était aussi mis à genoux auprès de Geneviève, et lui tâtait la tête et les épaules pour rechercher la source du sang qui s'écoulait.

— Bruno, dit-il, mon fils, modérez votre douleur. Geneviève vit ; mais il faut chercher sa blessure... Il me semble que c'est au bras gauche ; je ne puis le voir, mais c'est de sa main gauche que dégoutte le sang.

Les paroles consolantes du prêtre, et surtout l'espoir fondé que son amie pouvait encore être sauvée, tirèrent Bruno de son désespoir et dissipèrent l'égarement de son esprit.

Il retroussa avec un empressement fiévreux la manche de Geneviève; puis il reprit son fusil des mains du compagnon qui le portait, approcha l'arme de la jeune fille, versa un peu de poudre dans le bassinet, et fit retomber le chien. Comme le fusil n'était pas chargé, la poudre brûla seule, et une flamme fugitive éclaira cette triste scène.

— Ah! je l'ai vue! s'écria Bruno avec joie en dénouant sa cravate; une blessure au bras! Ma pauvre Geneviève, une balle l'a atteinte! Mon Dieu, mon Dieu, ne m'enlevez pas l'amie de mon âme?

En parlant ainsi et en poussant de profonds soupirs, il entoura de sa cravate le bras de la jeune fille, et, comme la blessure était très-légère, cette précaution suffit pour arrêter le sang.

A peine avait-il fait le nœud que Geneviève fit un mouvement et sembla se réveiller en faisant une longue aspiration.

— Elle vit! ma Geneviève vit! s'écria Bruno ivre de joie.

Mais une dizaine de coups de feu répondirent à sa voix; les balles volèrent au-dessus de sa tête à travers le feuillage.

— Les voilà! les voilà! s'écrièrent d'une seule voix les conscrits avec terreur. En avant! Fuyons! fuyons!

Bruno releva sa Geneviève; et bien que quelques

paroles inintelligibles s'échappassent de la bouche de la jeune fille, il s'enfuit, avec une aveugle précipitation, à travers les buissons.

Quelques balles sifflèrent encore derrière lui et ses compagnons.

Bientôt, néanmoins, le plus profond silence régna dans cette partie de la forêt.

VI

La plus grande partie des habitants de Waldeghem avaient passé la nuit sous les arbres, dans les environs du *Zandberg*.

Le jour commençait à poindre à l'orient; elle allait disparaître cette triste obscurité qui avait enfermé les pauvres fugitifs comme dans une tombe, et qui était venue ajouter à l'insomnie pleine d'angoisse qui torturait leurs âmes, un froid glacial qui engourdissait leur corps.

Dans les demi-ténèbres des premières heures du matin, on pouvait distinguer, près de la colline de sable, le contour incertain des familles campées au bord de la forêt : mères, filles, enfants, vieillards, étaient resserrés par le froid en masses indistinctes, immobiles et muets, comme si la mort, venant à l'improviste, eût étendu son linceul sur ces infortunés.

Ainsi, ces pauvres gens étaient groupés de toutes parts sous le feuillage des premiers arbres, la tête penchée sur la poitrine, le regard opiniâtrément fixé sur le

sol, sous l'empire d'une désespérante préoccupation. Passifs et découragés, ils luttaient contre le froid humide de la nuit qui, en ce moment où tombait une abondante rosée, faisait tomber de larges gouttes d'eau sur leurs vêtements déjà mouillés.

Parfois une mère, un vieillard, levaient les yeux et interrogeaient avec espoir l'horizon du côté de l'orient : là se formait une rayonnante couronne de lumière sur la route que le soleil déjà proche, le soleil, source de la chaleur qui ranime la vie, allait parcourir; mais les malheureux reportaient aussitôt leur regard vers la terre et frissonnaient d'angoisse, à la triste pensée de ce que leur apportait le jour naissant.

Si la nuit les avait torturés par une douloureuse insomnie et par un froid cuisant, le jour ne leur promettait que persécution, incendie et massacres...

Au pied de la colline de sable on voyait déjà quelques jeunes gens, le fusil à la main, rapprochés les uns des autres, et interrogeant du regard toutes les directions, comme s'ils s'attendaient à quelque événement. Et en effet, de temps en temps, quelques-uns de leurs compagnons sortaient du bois et venaient les rejoindre. Si les nouveaux venus apportaient quelques fusils, de la poudre et du plomb, ou s'ils amenaient avec eux d'autres fugitifs armés, on se serrait joyeusement la main, et l'on se félicitait, mais d'une voix retenue, du renfort survenu.

La hutte que Jean avait construite de bois et de branches pour la mère de Bruno se trouvait derrière le *Zandberg*.

Le bon domestique était assis à quelque distance, regardant tout autour de lui avec sollicitude, comme une sentinelle qui veille sur le sommeil de son chef. Une corne de bœuf, semblable à celle dont les bouviers se servent pour rassembler les vaches, pendait à son côté.

Tout était calme et silencieux autour de la hutte; d'un signe de la main le domestique écartait tout le monde de l'endroit où il pensait que son jeune maître goûtait un court repos après cette nuit pleine d'agitation.

Cependant, Bruno était assis éveillé dans la cabane. Ses vêtements étaient souillés de boue et même de taches et de places rouges, comme si l'on eût vainement essayé d'enlever des traces de sang; sa chevelure était en désordre, et ses yeux enflammés par la fatigue.

Les bras croisés sur la poitrine, il tenait son regard fixé sur l'autre extrémité de la cabane. Là était couchée sa mère, endormie sur un lit de camp formé de petites branches et de feuilles; à côté d'elle se trouvait Geneviève qui s'appuyait sur son bras droit. Toutes deux étaient entièrement vêtues; une couverture les protégeait contre le froid de la nuit.

Bien qu'elles fussent réellement endormies, la douleur était profondément empreinte sur la physionomie de toutes deux. Le visage de la vieille femme était pâle et défait; parfois ses joues frémissaient convulsivement ou de longs soupirs et des plaintes étouffées s'élevaient de sa poitrine oppressée.

Les émotions de Geneviève, bien qu'également dou-

loureuses, devaient cependant être différentes, car un sourire de mépris venait par intervalles se dessiner sur sa bouche, et une longue aspiration gonflait son sein, comme si, dans les illusions du rêve, elle eût provoqué et défié ses ennemis.

A l'autre bout de la tente dormait le vieux curé, dont le calme et doux visage encadré de ses cheveux blancs rayonnait comme si le vénérable pasteur eût déjà quitté ce monde pervers et trouvé la paix éternelle dans le sein de Dieu.

Pauvre Bruno, il était là depuis si longtemps déjà, gardant le plus profond silence, contemplant d'un œil humide sa mère, Geneviève, tout ce qu'il aimait le plus sur la terre. Seul avec sa douleur, avec ses craintes, avec son désespoir, il songeait au sort peut-être réservé aux objets de sa fervente affection. Pas un trait de lumière n'illuminait son âme abattue; pas un rayon d'espoir ne réconfortait son cœur oppressé : la mort, la mort pour tous, telle était la seule perspective, la fatale issue qui se présentait à lui.

Quelle affreuse nuit le jeune homme ne venait-il pas de passer ? Il avait arraché sa bien-aimée des mains des farouches oppresseurs; il avait pleuré sa mort apparente et subi toutes les tortures qu'un semblable malheur pouvait faire souffrir à son âme sensible. Il avait reçu un coup plus fort encore peut-être lorsque la vie était revenue en Geneviève, et lui-même avait failli s'évanouir. Il avait amené sa bien-aimée auprès de sa mère; puis, comme une bête de proie qui ne sort que la nuit, il s'était glissé, accompagné de son domestique, à travers

bois et broussailles, jusqu'aux ruines fumantes de sa demeure. Là, il avait retiré du puits bourbeux le cadavre de son père; il l'avait traîné sur le sol jusqu'au cimetière, et versant des larmes de sang, il l'avait enterré à l'ombre de l'humble église dans le sein de la terre consacrée.

Tout tremblant encore, tout bouleversé par l'accomplissement de cette terrible tâche, il était assis l'œil fixé sur sa mère et torturé par les plus navrantes réflexions.

Comme la lumière du jour remplissait peu à peu la cabane de clarté, il considéra ses vêtements et frémit à la pensée que sa mère, en le voyant dans cet état, serait peut-être saisie d'une nouvelle anxiété.

Il murmura d'une voix étouffée, en portant la main à ses habits :

— Le sang de mon père, le sang de ma bien-aimée, le sang de mes compagnons ! Une seule nuit est passée... et déjà du sang, un sang précieux me couvre de la tête aux pieds... Et maintenant il faut continuer ainsi, continuer jusqu'au terme infaillible : la mort !... O ma mère, pauvre femme, toi qui ne vivais que pour lui et pour moi, tu rêves peut-être que tes yeux le revoient, qu'il appuie sur tes lèvres le joyeux baiser du retour... et hélas ! c'est si affreux, si affreux, que je n'ose me l'avouer à moi-même au fond du cœur !... Mourir ainsi, être traité ainsi, même après la mort ! Oh ! arrière, arrière cette épouvantable image ! Infortunée mère, tout doit t'être ravi ! Ton fils, ton bien-aimé qui, seul sur la terre, pouvait être l'appui de ta vieillesse, — ce fils unique, objet de ta plus tendre affection, — tombera

bientôt aussi abattu par une balle : la foi et la patrie demandent sa mort... Et fût-il assez lâche pour tendre ses mains aux fers de l'esclavage, pour obtenir grâce des tyrans étrangers, il serait emmené loin d'ici pour aller martyriser d'autres peuples, comme les Belges sont aujourd'hui martyrisés par leurs bourreaux. Pas d'alternative, pas de grâce : partout, de tous côtés, le malheur, l'opprobre, la servitude ou la mort ! Ma mère, ô ma mère, je n'ai plus de père ! Tu resteras ici-bas sans enfant, sans époux... Et toi, pauvre chère Geneviève, l'épuisement t'a jetée dans la torpeur de l'oubli. Oh ! si tu savais quel coup va te frapper peut-être ! Ton père, je l'ai vu; il ne me connaissait plus; je lui ai parlé de son enfant : il n'entend, il ne comprend plus rien. Son âme est atteinte; elle s'efforce d'échapper aux liens d'un corps brisé. Encore quelques jours, et il sera réuni à mon père, auprès de Dieu, dans le ciel. Mais je ne puis te dire cela : toi aussi il faut que je te trompe !

Le jeune homme affligé porta la main à son visage comme s'il eût voulu cacher les larmes qui depuis longtemps coulaient insensiblement sur ses joues, et qui en ce moment débordèrent tout à coup.

Bientôt pourtant il reporta son regard vers le lit et murmura avec émotion :

— O ma mère ! que ne puis-je vous donner le baiser qui depuis si longtemps déjà brûle mes lèvres ! Que ne puis-je, dans une fiévreuse étreinte d'amour filial, verser dans votre sein une partie de mes douleurs et trouver en vous quelque consolation dans mon affreux désespoir ! Mais non, dors tranquille, ô ma mère ! dormez,

vous tous qui m'êtes chers ! Ah ! dormir? oublier? rêver de liberté, voir le mal anéanti, et applaudir avec allégresse au retour du bonheur, de la paix et de l'amour! Ah! puissions-nous tous nous endormir du sommeil éternel jusqu'au jour de la délivrance universelle !

Il se tut un instant. Le désespoir semblait lui avoir ôté toute énergie ; les muscles de son visage se détendirent, ses membres s'affaissèrent inertes et sa tête se pencha lentement sur sa poitrine.

Il tressaillit soudain en surprenant sur la bouche de sa mère un radieux sourire; il crut même que les lèvres de la pauvre femme murmuraient avec douceur le nom de son époux.

— Que c'est affreux! se dit-il en lui-même en se tordant douloureusement... Elle rêve son retour, elle lui sourit, elle a la joie au cœur, elle est heureuse! Il y a dans cette illusion une indicible cruauté, quelque chose de barbare et d'inhumain... Et cependant il faut continuer à garder le secret; sa douleur, ses larmes me briseraient : j'ai besoin de courage et de force d'âme pour accomplir ma vengeance...

En ce moment, Jean parut à l'entrée de la hutte et fit un signe à son maître. Celui-ci alla d'un pas léger au domestique, et lui demanda ce qu'il avait à lui dire.

Jean montra à son maître un vieillard qui, la tête courbée, semblait attendre à quelque distance, et essuyait la sueur qui coulait de son front enflammé. C'était le père de Simon.

— Eh bien, baes Meulemans, demanda Bruno en lui pressant tristement la main, quelle mauvaise nouvelle

nous apportez-vous? Ce doit être assurément quelque chose de fort grave, pour que vous, qui n'avez rien à craindre, ayez quitté le village.

— Ma maison est brûlée jusqu'aux fondements ! dit le brasseur en soupirant.

— Votre maison? La brasserie? Votre fils a donc fait mettre le feu à la maison de son père? C'est inouï!

— Ah! il est assez coupable; ne l'accusez pas encore de cette inhumanité! Le feu qui dévorait votre demeure a été poussé par le vent sur la brasserie : mon fils et ses compagnons français ont essayé d'éteindre les flammes; tout a été inutile. Mais ce n'est pas pour cela que je suis venu à vous avec tant de hâte. J'ai une terrible nouvelle à vous annoncer.

— Que peut-il y avoir de plus terrible que ce que nous savons?

Le brasseur répondit avec accablement :

— Notre village est rempli de soldats français; ils sont bien six cents, avec des canons et des hommes à cheval. Un général les commande. Il y en a aussi quelques-uns qui parlent flamand. Ils appellent leur troupe une *colonne mobile*, et disent qu'ils sont venus pour massacrer tout ce qui ferait résistance. L'ordre a été envoyé de Paris qu'en huit jours toute la Campine fût purgée ou brûlée jusqu'au sol. Des corps mobiles comme celui-ci sont sortis de différentes villes et entrés dans la Campine. C'en est fait, Bruno, il n'y a plus d'espoir!

Bruno resta un instant comme anéanti; il paraissait

ne pas écouter les paroles du brasseur, et se tordait les bras dans un sombre désespoir.

— Six cents! murmura-t-il. De la cavalerie, des canons! Que faire? Pensez-vous, baes Meulemans, qu'ils viennent nous chercher jusqu'ici?

— Mon fils me l'a dit.

— Votre fils? Simon est-il avec eux?

— Je l'ai rencontré conduisant le général à travers le village. Les soldats sont fatigués; ils ont marché toute la nuit. Par conséquent, il vous reste probablement encore un peu de temps pour prendre une résolution; mais hâtez-vous, soumettez-vous, demandez grâce, ou fuyez loin d'ici sous la garde de Dieu; vous n'avez pas d'autre alternative.

Un rire ironique et douloureux crispa le visage de Bruno, tandis qu'il fixait l'œil sur le sol et tombait dans une profonde méditation :

— Demandez grâce! murmura-t-il avec un râle sinistre; agenouillez-vous devant ces oppresseurs étrangers, devant ces assassins de tous ceux qui vous sont chers!... Renoncez à une légitime vengeance; refusez votre sang à la patrie, et allez le verser au profit de la tyrannie!... Non, non; mieux vaut mourir, succomber, mais du moins voir tomber auparavant ces brigands et couler leur sang impur...

Il se tourna vers son domestique et dit :

— Jean, donne le signal; rassemble nos compagnons!

Le domestique porta la corne à ses lèvres et envoya des sons prolongés dans toutes les directions de la forêt.

Ces sons, lugubres et mornes, résonnèrent au-dessus de la colline et à travers les arbres, comme les hurlements d'une bête fauve blessée.

En même temps, Bruno dirigea ses pas vers le talus e plus large du coteau, point de réunion qu'il avait sans doute indiqué à ses compagnons dans le cas où il y aurait lieu de se rassembler.

A peine y était-il parvenu que de tous côtés sortirent du bois des jeunes paysans, et même des vieillards, tous le fusil au bras. Leur nombre était beaucoup plus considérable que le jour précédent; au bout de peu de temps on put en compter quatre-vingts au moins, et quelques-uns apparaissaient encore dans le lointain.

Karel de l'auberge du *Lion* saisit la main de Bruno, la serra d'une joyeuse étreinte, et dit en montrant les compagnons armés :

— Eh bien, Bruno, ton cœur ne se gonfle-t-il pas de courage? Maintenant les fusils ne nous manquent pas; nous avons de la poudre et du plomb en abondance. Nos compagnons ont parcouru cette nuit les villages des alentours et nous ont amené de bons renforts; à chaque instant nous arrivent des conscrits des communes environnantes. Qu'ils se montrent maintenant, ces infâmes sans-culottes! nous saurons leur prouver que si l'Europe entière cède à leur orgueilleuse insolence, les paysans campinois osent opposer balle à balle. Le goût de se railler des Belges opprimés leur passera, quand chaque arbre, chaque buisson leur crachera du plomb, comme si la nature inanimée elle-même se soulevait contre cette engeance étrangère. Oh! si la partie était

déjà engagée ! Si nous partions à l'instant pour le village ! Nous sommes assez forts pour chasser les Français !....

Avec un sourire plein d'amertume, Bruno regarda dans les yeux son brave compagnon, et lui dit :

— Tiens-toi en repos, Karel; j'ai de mauvaises nouvelles.

Puis, faisant signe qu'on se rapprochât de lui, il s'adressa en ces termes aux compagnons qui se pressaient autour de leur chef :

— Amis, écoutez avec sang-froid ce que je vais vous annoncer. Ce matin, au point du jour, six cents soldats ont paru dans Waldeghem; ils ont des canons et de la cavalerie, et sont commandés par un général. Ils viennent pour nous prendre ou nous tuer. Je sais qu'ils se proposent d'assaillir dès aujourd'hui notre retraite..... Amis, nous avons peu de temps; prenons une décision avant qu'il soit trop tard.

Quelques-uns des assistants pâlirent, d'autres s'entre-regardèrent avec désespoir, d'autres enfin, muets, baissèrent les yeux vers la terre.

— Fuyons plus avant ! dit l'un d'eux.

— Oui, retirons-nous jusqu'au *Rederbosch*[1]; les sans-culottes ne nous y trouveront pas, dit un autre.

Karel de l'auberge du *Lion* étreignit convulsivement son fusil, et s'écria :

— Dieu ! six cents soldats contre quelques pauvres paysans, c'est trop !

1. Bois inférieur.

— Compagnons, je vais vous aider à prendre une détermination, dit Bruno avec calme. Ce que je veux savoir de vous, ce n'est pas quelle autre retraite vous croyez pouvoir choisir. Sachez que de petits corps de troupes comme celui-ci parcourent toute la Campine; il n'est donc pas vraisemblable que nous puissions échapper aux perquisitions des oppresseurs. Il y a encore un moyen de salut; ce n'est pas un moyen qui puisse vous plaire; votre présence ici le prouve. Pourtant la mort, une mort inévitable est amère aussi. Que ceux qui n'osent risquer une lutte désespérée laissent aux autres leurs armes et leurs munitions de guerre; qu'ils rentrent à Waldeghem et se soumettent. Je ne veux demeurer responsable pour personne; je ne veux mener à la boucherie aucun de ceux qui craignent la mort.....

— Si nous retournions à Waldeghem et si nous faisions notre soumission? demanda un tout jeune conscrit.

— En ce cas, dit d'une voix tonnante Karel du *Lion*, on vous mettra en main un fusil d'étranger; vous deviendrez l'esclave des tyrans, vous aurez à tirer sur nous, à brûler la demeure de vos compatriotes, de vos amis, de vos parents, et à profaner les églises de votre Dieu!

Le jeune conscrit secoua la tête et dit d'une voix sombre :

— Plutôt mourir!

Tous entouraient Bruno en proie à la même irrésolution désespérée, et fixaient sur lui un regard interrogateur.

— Mais toi, Bruno, que ferais-tu ? demanda Karel.

— Quand même mes amis inclineraient à la soumission, je persévérerais dans ma première résolution, répondit le jeune homme. Le désir de la vengeance parle à mon cœur plus haut qu'au vôtre ; il me faut tuer de ces étrangers ; c'est un devoir pour moi. Dussé-je demeurer seul, je me cacherais dans un bois, je me glisserais dans un trou comme un animal malfaisant, je quitterais mon asile en temps favorable, et j'irais, armé de mon fusil, me mettre en embuscade, et chercher à supprimer du nombre des vivants quelques-uns des ennemis de mon Dieu et de ma patrie. Ils emploient contre un peuple infortuné le droit du plus fort, eh bien, j'en appellerais contre eux au droit du plus faible, la ruse, la prudence, l'infatigable vengeance !

— Et si la plupart d'entre nous voulaient te suivre fidèlement ?

— En ce cas, nous ferions encore de même. Nous ferions disperser les femmes, les enfants, les hommes sans armes, autant que possible dans les profondeurs du bois, loin d'ici, afin qu'ils ne fussent pas immédiatement à la portée de l'ennemi. Nous, de notre côté, nous quitterions cette colline et irions nous cacher le long du chemin qui mène de Waldeghem ici ; nous y attendrions l'armée étrangère et en laisserions passer une partie. Dans leurs rangs pressés nous choisirions chacun un homme, et à un signe donné quatre-vingts d'entre eux tomberaient sur le carreau. Si nous ne pouvions lutter plus longtemps avec avantage dans cette embuscade, chacun de nous se sauverait en fuyant au fond des bois

pour nous réunir tous à un endroit indiqué d'avance. Tous les jours nous ferions de semblables attaques; nous accompagnerions nos ennemis partout où ils iraient; nous nous attacherions à leurs pas comme d'invisibles spectres, tuant, tuant toujours, jusqu'à ce que les balles des tyrans aient abattu jusqu'au dernier d'entre nous. Ah! mes amis, nous sommes faibles et inexpérimentés; mais de cette manière, si peu nombreux que nous soyons, nous vendrions chèrement notre vie, et l'étranger saurait ce qu'il en coûte pour réduire en esclavage un seul village de la Campine!

— Eh bien, s'écria Karel en s'adressant aux assistants, vous ne dites rien? Serez-vous assez lâches pour hésiter sur ce que vous avez à faire? Dites, voyons, qui va à Waldeghem pour sauver sa vie?

Il se tourna vers ses compagnons; mais tous secouèrent la tête négativement.

— Ainsi, s'écria Karel, c'est bien entendu! nous restons tous avec Bruno, tous jusqu'à la mort?

Un murmure approbateur s'éleva parmi les conscrits, quelques-uns frappèrent le sol de la crosse de leurs fusils. On eût dit que l'impression de la fâcheuse nouvelle qu'ils avaient apprise s'affaiblissait par degrés en eux, et que la soif de la vengeance se rallumait dans leurs cœurs... Mais avant que leurs sentiments eussent le temps de s'exprimer par des paroles, une apparition inattendue vint attirer soudain leur attention.

Au pied du *Zandberg* déboucha, du milieu des arbres, une personne vêtue comme un citadin, et accompagnée de trois ou quatre paysans inconnus qui lui avaient évi-

demment servi de guides. L'un de ces derniers portait à la main un petit sac de voyage.

Tandis que les conscrits armés regardaient avec curiosité le personnage inconnu, celui-ci s'avança droit vers eux et demanda aux premiers d'entre eux qui était leur chef. Tous désignèrent Bruno, qui, à la vérité, n'avait pas encore été proclamé, mais qui cependant avait toujours été considéré comme tel.

Le monsieur s'approcha de lui et lui dit à l'oreille, à voix basse :

— Capitaine, êtes-vous sûr de tous vos hommes? N'avez-vous pas de secrets pour eux?

— Pourquoi cette étrange question? dit Bruno avec quelque défiance.

— J'ai à vous parler de choses importantes et pressées. Si vous êtes sûr de la fidélité de vos compagnons, je préférerais être entendu par eux aussi; cela nous ferait gagner du temps.

— Qui êtes-vous donc? demanda le jeune homme.

— Faites approcher un peu plus vos hommes, je vous dirai pourquoi je viens vous chercher si avant dans le bois.

Lorsqu'on eut satisfait à la demande de l'inconnu, celui-ci, tirant de son sein un papier qu'il montra aux assistants, leur parla en ces termes :

— Cette lettre prouve que je suis un envoyé de vos amis; elle est signée par le colonel des patriotes de Gheel. Si les Français découvraient cet écrit sur moi, je serais fusillé à l'instant. Ayez donc pleine confiance dans ce que je vais vous dire. Vous avez fui votre village

natal et vous demeurez ici aux environs; dans tous les bois de la Campine se cachent ainsi des hommes prêts à donner leur sang pour la patrie. Vous aussi, mes amis, vous êtes prêts, je le vois, à combattre pour la liberté et pour la foi. Mais, éloignés, comme vous l'êtes, les uns des autres, vous ne sauriez jamais atteindre votre but. Les étrangers ont beau jeu : ils parcourent le pays en troupes nombreuses, recherchent successivement les patriotes dispersés, et s'en emparent ou les tuent sans peine. Un nouveau péril nous menace; il faut nous réunir, concentrer toutes nos forces, pour ne pas être écrasés en détail. A Paris, on a senti qu'il était imprudent de continuer à se railler des Belges opprimés. Et pour en finir vite avec nous, si c'est possible, on a décidé d'envoyer contre nous des forces considérables, de nous traquer en même temps sur tous les points, de nous poursuivre, de nous tuer, de nous écraser, et d'anéantir ainsi jusqu'au souvenir même de notre patriotique soulèvement. Eh bien, l'immensité du danger a, comme un sanglant éperon, décidé les Belges à tenter un suprême effort; les habitants riches des villes, les religieux fugitifs mettent leurs trésors à notre disposition et nous amènent en abondance tout ce qui est nécessaire pour faire la guerre. De vieux capitaines, des hommes courageux qui, au premier temps des patriotes, ont exposé leur vie pour la liberté, viennent en foule à nous et mettent leur expérience au service de la cause sainte que nous défendons. Je suis un envoyé de l'armée, chargé de rechercher les fugitifs dispersés et de les rallier vers le point central de nos opérations; des émissaires sont

partis ainsi pour toutes les parties du pays. Toutes les forces qui sont encore disponibles pour la défense de la patrie menacée doivent être concentrées; il faut ne former qu'une seule armée, mais une armée puissante, qui soit dix fois plus forte que ces troupes détachées que les Français veulent envoyer contre nous. Alors la chance tournera; nous-mêmes, nous irons chercher les colonnes mobiles et nous les anéantirons l'une après l'autre. Si nous réussissons, comme nous l'espérons ardemment, toute l'Europe peut-être nous sera redevable de la conservation de sa liberté!

Les conscrits considéraient l'orateur avec incrédulité; il y en avait bien quelques-uns sur le visage desquels un radieux sourire annonçait une croissante espérance; mais la plupart se regardaient entre eux d'un air de doute, comme s'ils prenaient les paroles de l'inconnu pour une pure fanfaronnade.

L'étranger parut péniblement affecté du peu d'impression qu'avait produit son allocution.

— Quoi qu'il en soit, monsieur a raison, s'écria Karel du *Lion;* il faut nous réunir tous et tomber en grand nombre sur les sans-culottes; la chance sera peut-être favorable alors.

— Mes amis, je me suis trompé, dit l'émissaire avec découragement; je croyais vos cœurs prêts à entendre mon appel, et mes paroles vous trouvent froids comme glace. Vous devriez cependant vous réjouir de ce que le soleil de la délivrance commence à jeter sur nous quelques rayons, et de ce que notre force ait grandi depuis quelques jours, tellement que nos tyrans s'inquiètent

non sans raison de l'issue de notre insurrection. Encore une fois, par tout ce qui vous est cher, au nom de la patrie en deuil, de la liberté perdue, de la foi outragée, au nom de votre vie même, associez-vous à ce suprême effort; allez à l'armée des patriotes, et joignez vos forces aux siennes pour l'extermination de la tyrannie!

Le ton de tristesse dont ces paroles étaient empreintes émut profondément Bruno; elles lui donnèrent confiance dans l'inconnu et lui firent croire que les intentions de celui-ci étaient d'une entière loyauté. Il lui saisit la main et lui dit:

— Vous vous trompez sur notre compte, monsieur. Pas un seul de mes compagnons ne reculerait d'un pas, la mort même se dressât-elle devant lui. Votre conseil est bon; mais dans le cas où nous le suivrions, où est le lieu de réunion dont vous parlez? Où est l'armée nationale dont vous parlez? Vous nous montrez un écrit du colonel des hommes de Gheel. La ville de Gheel est-elle donc au pouvoir des patriotes?

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe? demanda l'étranger avec surprise. Écoutez, je vais en quelques mots vous mettre au courant des événements. Toutes les petites villes et tous les villages d'ici jusqu'à Diest et de Lierre à Beringem sont en notre puissance: Hérenthals, Gheel, Moll, Meerhout, Westerloo, Sichem, sont occupés par nos amis. Tous les patriotes des Flandres et du Brabant sont déjà réunis dans la Campine, auprès du *Hageland*, et ils ont chassé les Français de tous les points. Leur nombre s'élève déjà à plus de cinq mille; tous les jours ils refoulent l'ennemi davantage...

— Ah! tout cela serait-il vrai? s'écria Bruno avec enthousiasme et d'une voix pleine de larmes, tandis que ses compagnons se serraient mutuellement la main et saluaient l'heureuse nouvelle par des cris d'allégresse.

L'émissaire répondit d'un ton solennel :

— Mes amis, mes frères, je vénère trop le saint nom de Dieu pour vouloir appuyer mes paroles par un serment. Nous tous, nous allons résolûment mettre en jeu notre vie pour la patrie; ce n'est pas en présence de la mort que l'on se vante ou que l'on ment; ce que je vous ai dit est la vérité, rien que la vérité.

De joyeuses exclamations s'élevèrent de la troupe de jeunes gens; ils échangeaient des paroles d'espoir et d'enthousiasme, et essuyaient les larmes que le plaisir et l'exaltation faisaient couler de leurs yeux. Les fusils furent relevés et les bassinets visités; la charge fut vérifiée, le chien armé. En un mot, tous agissaient comme si la bataille et le feu fussent soudain devenus pour eux un jeu favori.

Quand on leur avait annoncé une situation sans issue, ils étaient tombés dans une muette anxiété. Il est peu de soldats, quelque braves qu'ils soient d'ailleurs, qui ne tremblent en présence d'une mort certaine; mais le moindre espoir suffit pour rendre au courage toute son énergie. Cette fois aussi la bravoure des conscrits ne connaissait plus de bornes; eux-mêmes appelaient de tous leurs vœux l'apparition immédiate de l'ennemi.

Pendant ce temps, Bruno levait les yeux au ciel, et s'écriait avec exaltation :

— Il y aurait encore une fois liberté, délivrance!

Nous pourrions retourner un jour dans notre pauvre village, y vivre en paix et prier pour les martyrs? Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous vous êtes souvenu de nous!

— Écoutez encore, reprit l'émissaire en réclamant l'attention par un geste de la main. Voici ce que vous avez à faire. Dès aujourd'hui vous partirez tous ensemble pour Hérenthals; vous y trouverez un grand nombre de patriotes. Le chef vous assignera une place sous ses ordres. Laissez en arrière toutes les femmes et tous les hommes invalides; sans cela le nécessaire manquerait bientôt à eux et à nous. Je suis pressé; il faut que j'aille visiter d'autres communes, exhorter les fugitifs.

Il saisit la main de Bruno, et demanda :

— Eh bien! capitaine, est-ce toujours dit? Vous trouverai-je ce soir à Hérenthals?

— Nous partons à l'instant! répondit Bruno. Que Dieu vous conduise et vous donne une heureuse réussite.

L'émissaire prit le sac de voyage des mains de celui qui le portait, et l'ayant ouvert il en tira une poignée d'or.

— Tenez, dit-il à Bruno, prenez cet or; il vous servira à payer en route les vivres que vous aurez à dcmander aux gens.

— Nous avons de l'argent! répondit Bruno en faisant de la tête un signe de refus.

— C'est d'autant micux! dit l'envoyé : il m'en reste davantage pour ceux qui peuvent en avoir besoin... Adieu, pressez-vous; à ce soir!

L'émissaire rendit la valise à l'un de ses guides, s'éloigna, et disparut immédiatement au milieu des arbres.

— Hâtons-nous maintenant! dit Bruno à ses hommes. Vous, allez partout chez les gens du village, et dites-leur que nous allons loin d'ici faire la guerre à l'ennemi. Conseillez-leur de s'enfoncer sur-le-champ au plus profond des bois ; annoncez-leur que dès ce matin les sans-culottes doivent venir au Zandberg. Quant à vous, prenez en toute hâte congé de vos parents et de vos amis, et tenez-vous prêts à quitter cet endroit dans quelques instants. S'il arrivait que, chemin faisant, nous fussions attaqués par des soldats, nous ferions comme je vous le disais tout à l'heure : faire feu abrités par le bois, abattre quelques ennemis, et dès que nous nous apercevons que nous ne pouvons résister au nombre, fuir chacun de son côté pour nous réunir ensuite loin du lieu du combat, dans un lieu commun. Si nous devons nous séparer dans notre marche sur Hérenthals, le rendez-vous sera au *Sassenhout*, derrière Proosthoven.

Il prit la corne suspendue au cou du domestique, et dit :

— Je porterai la corne moi-même. Là où vous l'entendrez retentir, accourez-y comme c'est entendu. Allez, et hâtez-vous !

Chacun s'éloigna pour gagner la lisière du bois. Bruno, suivi de son domestique, gravit le Zandberg pour se rendre sur l'autre pente où se trouvait la cabane de sa mère. Mais à peine eut-il fait quelques pas et donné au domestique quelques instructions relative-

ment à sa mère et à son amie, que nombre de coups de fusil retentissent dans le bois, et que même quelques balles passent en sifflant au-dessus du *Zandberg*. De sinistres clameurs s'élèvent au bord de la forêt; femmes, enfants, vieillards, tous bondissent et s'élancent à travers les buissons en poussant des cris affreux.

Cependant, les coups de fusil se succédaient plus pressés, et le sifflement des balles se mêlait aux cris de détresse des femmes et des enfants.

Aux abords du bois, plusieurs même de ces malheureux étaient étendus sans mouvement sur l'herbe. L'excès de la terreur leur avait-il fait perdre connaissance ou une balle ennemie les avait-elle atteints? L'attaque avait été si prompte que personne ne pouvait guère songer qu'à son propre salut, à sa propre sûreté.

Bruno avait couru jusqu'à l'asile de sa mère. Il la trouva avec Geneviève et le vieux prêtre, à genoux et implorant le secours du ciel.

— Vite, ma mère, Geneviève, mon révérend père! Debout! Fuyez dans le bois! Jean vous conduira; il connaît le chemin. Je vous suivrai, je vous protégerai; mais vite, pas un mot, partez!

Le domestique s'élança vers les femmes, saisit chacune d'elles par la main, et les entraîna à travers les buissons, vers l'intérieur du bois.

Bruno se retourna vers le *Zandberg*, fit quelques pas en avant et se mit à faire retentir la corne de toutes ses forces.

Les conscrits, pour arriver jusqu'à lui sans être aperçus

par les soldats, se glissèrent sous le feuillage et apparurent successivement derrière lui, au bord de la forêt. — De ce côté ils étaient protégés par la colline.

Bien que les soldats français ne vissent plus personne dans la clairière, ils continuèrent cependant leur feu sans interruption. Selon toute vraisemblance, eux aussi voulaient agir avec prudence : on voyait bien çà et là leurs têtes apparaître à travers le feuillage; mais ils se tenaient derrière et à l'abri des arbres.

Cette circonstance donna à Bruno le temps d'attendre la plupart de ses compagnons. Quelques-uns insistèrent pour céder la place et se rendre en toute hâte à Hérenthals.

— Non, cela ne doit pas être! dit Bruno d'un ton impératif en leur faisant signe de le suivre. Il nous faut protéger les habitants de notre village. L'ennemi doit nous passer d'abord sur le corps; tant que nous serons ici il ne pourra atteindre nos parents et nos amis. Cachons-nous à quelques pas plus loin dans le bois, mais en sorte que nos balles puissent sans obstacle balayer la clairière. Si les sans-culottes quittent le bois pour venir dans cette direction, nous visons bien et nous en abattons une partie; puis nous nous enfonçons plus profondément dans le bois, faisant toujours feu en reculant, jusqu'à ce que la fuite... A terre! couchez-vous! rampez jusqu'au bois! Les voici!

En effet, un ordre énergique d'avancer retentit dans la partie du bois où se trouvaient les soldats français; et, au même instant, une centaine d'entre eux quittèrent leur retraite et s'élancèrent sur la clairière. Comme si

cet ordre les eût transportés de joie, ils poussaient à l'envi des clameurs guerrières.

— Simon Brutus! murmura Bruno à Karel de l'auberge du *Lion* qui était couché aux aguets auprès de lui.

— A lui une première balle! s'écria Karel.

Dès que les Français eurent atteint le versant de la colline qui touchait à la retraite des conscrits, Bruno porta la corne à ses lèvres et en tira un seul son, sourd et prolongé.

Quatre-vingts coups de fusil retentirent presque en même temps; trente soldats tombèrent sur le sable, mortellement frappés.

— Au bois et chargez! s'écria Bruno.

Ses hommes se levèrent et le suivirent plus avant dans la forêt.

Pendant ce temps, les soldats avaient tiré dans le bois un grand nombre de coups de fusil; mais la terrible perte qu'ils venaient de subir au moment où ils s'y attendaient si peu, fit hésiter la plupart d'entre eux; quelques-uns même reculèrent vers le gros de la colonne qui se montrait seulement sur la lisière du bois.

Cependant, en moins d'un instant, toute la clairière fut couverte de soldats, et ils reçurent l'ordre de pénétrer d'emblée dans le bois.

Les premiers d'entre eux avaient à peine fait quelques pas sous les arbres que de toutes parts des balles isolées vinrent de loin à leur rencontre, et il fallait que ceux qui les envoyaient eussent bien visé, car la plupart touchèrent juste et causèrent à l'ennemi une perte notable.

Les soldats murmuraient contre leur position et maudissaient leurs invisibles adversaires; cependant, excités par la voix de leurs chefs, ils pressèrent leur marche et s'enfoncèrent de plus en plus avant dans le bois, tout en tirant au hasard, sans savoir où leurs balles iraient porter.

La forêt retentit longtemps du fracas de la fusillade, jusqu'à ce que le sinistre bruit s'éloignât peu à peu et finit par s'assourdir, s'affaiblir et s'éteindre tout à fait, sans que les habitants des villages environnants pussent dire si le combat avait cessé ou non.

VII

Tandis que les pauvres habitants de Waldeghem étaient traqués dans les bois par leurs cruels ennemis, la ville d'Hérenthals offrait un étrange spectacle.

Toutes les rues, mais surtout le Marché, fourmillaient d'une population qui, criant, vociférant, se lamentant, courait de çà, de là, et remplissait l'air de sourdes et confuses rumeurs. La grande majorité de cette foule consistait en paysans et conscrits armés; çà et là on y remarquait aussi quelques individus qu'à leur costume on pouvait reconnaître pour des habitants de villes plus importantes et pour des gens appartenant à une classe aisée.

Quelques-uns, qui portaient certains signes distinctifs au chapeau ou au bras, couraient parmi la foule avec force gestes et cris, et s'efforçaient de faire comprendre

à chacun ce qu'il y avait à faire; cependant, bien que la sueur coulât en grosses gouttes sur leur front, ils ne réussissaient pas à diminuer l'agitation : l'un ordonnait telle chose, l'autre telle autre, et de cette façon les allées et venues désordonnées n'en continuaient pas moins.

Dans les rues plus écartées on pouvait voir cependant quelques troupes peu nombreuses d'hommes armés qui, alignés en rangs et sous le commandement d'un chef, étaient sérieusement occupés à s'exercer au maniement des armes et aux mouvements militaires.

Le long des maisons qui entouraient le grand Marché étaient assis, sur des monceaux de literies, des femmes et des enfants, qui avaient fui des villages environnants pour chercher un refuge dans la ville. Beaucoup pleuraient et se lamentaient sur leur triste sort; la plupart considéraient, immobiles et dans une muette anxiété, la fébrile agitation des hommes. Près de l'Hôtel de Ville, sous le beffroi, on avait couvert le pavé de paille; sur cette couche toute militaire étaient assis ou étendus une cinquantaine de blessés qui avaient la tête ou les bras enveloppés de linges ensanglantés. Au milieu d'eux circulaient quelques sœurs hospitalières pour porter des vivres, des secours ou des consolations à ceux qui pouvaient en avoir besoin. Les bienfaisantes sœurs soignaient leurs malheureux compatriotes avec la plus tendre sollicitude et la plus fervente charité. [1]

1. Les sœurs hospitalières avaient déjà été chassées à cette époque de leur couvent à Hérenthals, mais elles s'étaient réfugiées au Béguinage. (*Note de l'auteur.*)

La matinée était déjà très-avancée; les hommes armés erraient encore pêle-mêle et à l'aventure, et couraient de côté et d'autre, les uns à la recherche de leurs chefs, les autres pour rassembler leurs compagnons.

Soudain on entendit en dehors de la ville et à une très-grande distance encore, retentir quelques coups de fusil. Tandis que chacun regardait en l'air et prêtait l'oreille avec stupéfaction, la cloche d'alarme se fit entendre...

Quelques hommes descendirent de l'Hôtel de Ville et s'élancèrent sur le marché au milieu de la foule, en criant :

— Aux armes! Debout! A la Porte-Basse! Les colonnes mobiles! Les colonnes mobiles!

Un immense tumulte formé de mille bruits confondus s'éleva au-dessus de la ville. Les hommes répétaient le cri d'alarme et s'appelaient mutuellement pour gagner la porte; les tambours et les trompettes mêlaient leurs sons belliqueux, à la puissante voix du tocsin, les femmes et les enfants poussaient des cris de détresse et d'effroi...

Les hommes coururent en désordre vers la porte indiquée; les femmes et les enfants se réfugièrent dans les maisons; les blessés qui étaient encore capables de se lever ou de se traîner cherchèrent aussi un asile plus sûr... et, en moins d'un instant, le marché et les rues furent déserts et silencieux. Les portes et les fenêtres se fermèrent; ceux auxquels manquait la force ou le courage pour se battre, se cachèrent dans les caves ou d'autres retraites, — et la ville devint muette et aban-

donnée, comme si elle eût perdu tous ses habitants.

Cependant les hommes armés avaient atteint la porte qui semblait menacée d'une attaque de l'ennemi. Comme on entendait toujours des coups de fusil dans le lointain, la plupart voulaient courir au-devant des Français en rase campagne; mais les chefs réussirent à les convaincre qu'ils feraient mieux de se tenir retranchés à l'abri des dernières maisons de la ville et d'y attendre l'ennemi. Quelques-uns des plus intrépides méconnurent cet ordre et s'aventurèrent dans la campagne.

Entre autres mesures prises en toute hâte, on trouva bon de garnir toutes les maisons de cette partie de la ville nommée le *Bas-Quartier*, d'hommes qui pussent tirer des fenêtres et des caves sur l'ennemi, si celui-ci parvenait à refouler les patriotes jusques-là.

A peine était-on occupé à exécuter cette résolution, que ceux qui étaient allés se ranger en bon ordre en dehors de la ville virent au loin la poussière de la route s'élever vers le ciel, et une troupe confuse de gens parmi lesquels il y avait beaucoup de femmes et d'enfants, accourir vers eux. Bien que la rapidité avec laquelle ils s'approchaient dût faire penser qu'ils étaient poursuivis et fuyaient devant l'ennemi, on n'entendait plus de coups de feu. C'est pourquoi les soldats impravisés s'arrêtèrent l'arme au bras, dans l'attente de ce qui allait arriver.

Comme les fugitifs s'avançaient avec la plus grande précipitation, on put bientôt mieux distinguer ce qu'était cette foule alarmée.

C'était, — on ne pouvait s'y tromper, — la population de quelque village pris par l'ennemi; car on y

remarquait des femmes, des jeunes filles, des enfants et des vieillards. Beaucoup portaient un paquet d'effets qu'ils avaient pu sauver, d'autres tenaient leurs souliers à la main, et couraient pieds nus.

Les premiers d'entre eux arrivèrent à l'entrée de la ville en poussant de navrantes exclamations d'effroi; on chercha à les arrêter pour savoir d'où ils venaient et ce qui s'était passé; mais les pauvres fugitifs, muets et hors d'haleine, s'engouffrèrent dans la ville comme un torrent... Quelques-uns seulement répondirent en passant aux questions qu'on leur adressait :

— De Waldeghem! Les colonnes mobiles! Elles arrivent!

Il n'y avait parmi les fugitifs qu'un seul homme armé : c'était un paysan passablement âgé, de petite taille, le dos voûté, tenant par la main une femme qu'il s'efforçait de consoler tandis que celle-ci semblait en proie au plus navrant désespoir. De l'autre côté de cette femme et soutenant ses pas, marchait une jeune fille dont l'œil plein de flamme et la saisissante beauté frappèrent d'admiration les spectateurs.

Un homme à cheveux blancs se traînait, épuisé de lassitude, à la suite de cette femme et de ses guides.

Ces quatre personnes étaient Jean le domestique, la mère de Bruno, sa bien-aimée Geneviève, et leur malheureux compatriote, le brasseur, père de Simon.

Il fallut assez de temps pour que les fugitifs cessassent d'arriver; beaucoup d'entre eux, tout à fait rendus de fatigue et ayant les pieds affreusement blessés, n'avaient pu suivre les autres et étaient demeurés en ar-

rière : mais la terreur les poussait en avant, et eux aussi parvinrent successivement jusqu'à la ville.

Tout à coup on vit un nuage de poussière s'élever de nouveau sur la route; on ne douta pas que ce ne fût l'ennemi. Les chefs donnèrent l'ordre d'armer les fusils et de se préparer à soutenir l'attaque imminente.

Cependant lorsqu'on put mieux reconnaître ce qui apparaissait dans le lointain, on s'aperçut qu'on s'était trompé : c'était une troupe de paysans armés; leur costume ne permettait pas d'en douter.

En peu de temps ce petit corps atteignit aussi la ville. C'étaient les hommes valides de Waldeghem, sous la conduite de Bruno, qui, au péril de leur vie, avaient protégé la fuite de leurs compatriotes et résisté aux attaques de l'ennemi assez longtemps pour permettre aux femmes et aux vieillards sans défense de se sauver.

Ils avaient perdu nombre de leurs compagnons, ils avaient laissé dans les bois nombre de cadavres. Ils n'amenaient avec eux que quatre blessés; ceux-ci étaient portés par les autres sur des fusils disposés en forme de civière.

Bruno lui-même avait reçu une blessure au front : le sang coulait le long de ses joues et jusque sur sa poitrine; cependant il ne paraissait avoir perdu ni force ni courage.

Après que les jeunes gens de Waldeghem eurent appris aux chefs qui se tenaient à la porte qu'ils avaient fui leur village, et, poursuivis par une colonne mobile, avaient battu en retraite tout en combattant, jusqu'à Hérenthals, ils entrèrent à leur tour en ville pour dépo-

ser leurs blessés dans quelque maison où ils fussent pansés et soignés.

Tandis que le vieux brasseur avait suivi les autres fugitifs plus avant dans la ville, Jean le domestique s'était arrêté dans la première rue pour attendre son maître. La mère de Bruno se tenait auprès de lui, inquiète, tremblante, regardant si elle ne voyait pas venir son fils. A peine l'eut-elle aperçu qu'elle s'élança vers lui avec un cri d'angoisse et se jeta à son cou. Le sang qui ruisselait sur son visage avait arraché à la pauvre femme son cri de terreur, mais lorsqu'elle sentit le cœur de son fils battre contre son cœur, lorsqu'elle entendit la voix de son enfant, elle se répandit en effusion de joie et de reconnaissance et faillit s'évanouir de bonheur.

Le jeune homme l'embrassa tendrement en lui prodiguant des paroles de consolation, la rassura sur le sang qui coulait de son front, et la conduisit par la main dans une maison du *Bas-Quartier*.

Il y fit disposer à la hâte des lits pour ses malheureux compagnons, et, aidé par sa mère et par Geneviève, il pansa lui-même leurs blessures aussi bien que possible, tandis qu'il envoyait quelqu'un à la recherche d'un chirurgien.

Lorsqu'il eut ainsi donné les premiers soins à ses amis blessés, il se mit à échanger de douces paroles avec sa mère et Geneviève, mais soudain retentit dans la rue un cri d'alarme poussé par les gens de Waldeghem :

— Aux armes, Bruno! aux armes! L'ennemi vient! Courons à la porte! à la porte!

Le jeune homme bondit et saisit son fusil; sa mère

l'embrassa en poussant des plaintes déchirantes et semblait vouloir le retenir, mais lui se dégageant doucement de ses bras lui dit :

— Mère, mère, l'instant est solennel ! Serais-je le seul qui fuirais le danger, maintenant qu'il s'agit peut-être de la délivrance de la patrie ? C'est notre destin : Dieu le veut !

Le cœur serré d'anxiété, la mère couvrit son visage de ses mains et dit en pleurant et avec un douloureux soupir :

— Va donc ! va ! qu'un bon ange protége mon enfant !

Bruno pressa la main de Geneviève, déposa encore un baiser sur le front de sa mère, ordonna au domestique de rester avec les deux femmes pour veiller sur elles, et franchit la porte en courant. Ses compagons, qui l'attendaient avec impatience, saluèrent par des cris de joie son apparition et le suivirent dans sa marche rapide vers la porte menacée.

Parvenu là il rangea ses hommes à côté des détachements déjà prêts à combattre, et regarda l'armée ennemie qui s'avançait très lentement ou peut-être s'était arrêtée, car les différents drapeaux s'agitaient à peine.

Bientôt un peloton de cavalerie s'avança jusqu'à une petite distance de la ville, sans doute pour épier de près les dispositions que les paysans avaient prises pour leur défense.

Ces éclaireurs furent accueillis par une vive fusillade; une dizaine de chevaux s'abattirent avec leurs cavaliers, les autres tournèrent bride et regagnèrent précipitamment le gros de la troupe.

Ce premier avantage si facilement obtenu, et surtout la vue de la fuite de l'ennemi, allumèrent dans le cœur des paysans une belliqueuse ardeur, et ils poussèrent des cris de joie, comme s'ils eussent vu dans ce résultat le présage certain d'une prochaine victoire.

Les chefs eurent grand'peine à les empêcher de marcher en avant; le plus grand nombre voulait sortir de la ville et s'avancer immédiatement à la rencontre des colonnes mobiles.

Il se passa longtemps encore avant qu'on pût remarquer le moindre mouvement dans l'armée française. Ceux dont la vue portait le plus loin assuraient pourtant que l'ennemi était occupé à disposer ses troupes en rangs serrés sur la grande route.

Un instant après, quelques cavaliers s'avancèrent de nouveau vers la ville. Cette fois ils étaient au nombre de quatre ou cinq seulement; le premier agitait un drapeau blanc au-dessus de sa tête; un trompette galopait à côté de lui.

Comme les paysans se disposaient à tirer encore sur ces nouveaux venus, les chefs se hâtèrent de parcourir les rangs pour faire comprendre à leurs hommes que ces cavaliers étaient des parlementaires, et que, selon les usages de la guerre, il fallait les laisser approcher sans opposition. Bien que la plupart ne comprissent pas ce que signifiait ce mot *parlementaires*, ils promirent d'obéir, et mirent l'arme au pied.

Malheureusement personne n'était allé donner cette explication aux jeunes gens qui s'étaient aventurés plus loin et s'étaient embusqués dans les buissons.

Les parlementaires étaient encore assez loin de la ville, quand tout à coup une dizaine de coups de fusil retentirent sous le feuillage; le porteur du drapeau et le trompette, blessés, vidèrent les arçons, les autres rebroussèrent brusquement chemin.

L'armée française avait vu cette attaque inattendue et ses suites fatales : une tonnante clameur de vengeance s'éleva sur toute la colonne; les rangs s'émurent tumultueusement; les tambours et les trompettes dominèrent les cris confus, et tout d'un coup l'armée ennemie s'élança vers la ville, rapide comme un ouragan.

Cependant, quand les Français approchèrent de l'endroit où les patriotes les attendaient, ils furent salués par une nuée de balles, et il en tomba tellement que les premiers rangs suspendirent leur marche et hésitèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Ils avaient cru passer sur le corps aux paysans et entrer sans peine dans la ville, mais le nombre des patriotes était trop grand pour qu'il fût si facile d'en avoir raison et de passer outre.

En conséquence, les Français se virent forcés de renoncer à l'assaut et de chercher les moyens de déployer aussi leurs troupes pour les conduire au feu.

Pendant ce temps, les paysans tiraient toujours sans interruption sur l'ennemi, et lui faisaient infiniment de mal. Leur position était très-favorable pour cela : ils étaient éparpillés sur un grand espace, faisaient feu de toutes leurs armes, et visaient sur une colonne tellement serrée que pas une de leurs balles, pour ainsi dire, ne pouvait manquer le but.

Le général français, qui avait sur-le-champ remarqué

la situation critique de sa troupe, était occupé à ordonner un mouvement qui pouvait faire tourner la chance. Il fit abattre à la hâte quelques haies, et déploya ses hommes de ce côté jusqu'à ce que leur ligne de bataille dépassât celle des paysans.

Sur ces entrefaites, un détachement de cavalerie avait trouvé dans la petite Nèthe un endroit guéable. Les chevaux y passèrent l'eau, et le détachement tomba sur le flanc des paysans.

Alors seulement la lutte devint très-vive. Des deux parts un nuage de fumée couvrait les combattants; le plomb meurtrier remplissait l'air de lugubres sifflements auxquels se mêlaient les plaintes des blessés, les clameurs de guerre, les cris d'encouragement des officiers, et le tout se confondait en une sourde et terrible rumeur.

A leur tour les paysans perdaient aussi beaucoup de monde. A l'aile gauche surtout, où l'ennemi était supérieur en nombre, on pouvait voir qu'ils ne tiendraient plus longtemps, car des rangs entiers étaient abattus.

Cependant, à l'entrée de la ville et à l'aile droite, leur situation était encore bonne; là ils tenaient tête courageusement à l'ennemi, et leur feu bien nourri faisait de larges vides dans ses rangs.

Il eût été difficile de deviner qui remporterait la victoire, quand la colonne centrale des Français s'ouvrit soudain, et quatre canons montrèrent leurs gueules menaçantes. Ils tonnèrent bientôt, et vomirent une grêle de mitraille sur les paysans[1].

1. D'après une proclamation de l'administration centrale, insérée dans la *Gazette d'Anvers*, nº 14 (19 brumaire an VII, 1798), les troupes françaises

L'effet de cette décharge d'artillerie fut terrible. Comme la charge entière avait donné dans les rangs les plus épais des Belges, elle avait blessé ou tué une cinquantaine d'hommes; mais plus fatale encore fut l'impression morale de ces coups de tonnerre inattendus qui prolongèrent leurs échos sur la ville et dans la campagne, et répandirent le désespoir et la terreur parmi les villageois.

A la deuxième explosion des canons, les paysans des deux ailes commencèrent à reculer vers la porte; les Français s'en aperçurent et s'élancèrent en avant avec un nouveau courage, en poussant leur cri de guerre: *Vive la République française!*

Les patriotes ébranlés tinrent encore quelque temps près de la porte, jusqu'à ce que les chefs eux-mêmes donnèrent l'ordre de se retirer dans la ville et, sous la protection des maisons et à l'abri du canon et de la mitraille, de continuer cette lutte désespérée.

Sous la pression de l'ennemi, cette retraite ne put s'opérer régulièrement; il régnait un grand désordre parmi les paysans, et ce désordre s'accrut encore lorsque le général français envoya sa cavalerie en avant et la fit charger sur les villageois qui pliaient.

Les derniers qui, en combattant comme des lions, rentrèrent en ville, furent les jeunes gens de Waldeghem, qui, commandés par Bruno, s'élancèrent même contre la cavalerie, et ne s'éloignèrent que pas à pas du

devant Hérenthals se composaient entre autres du 5e régiment de chasseurs à cheval, de la 48e demi-brigade, et d'une compagnie d'artillerie légère. (*Note de l'auteur.*)

lieu avantageux qu'ils occupaient au commencement de la bataille; mais les ordres des officiers français devinrent si énergiques et si pressants que la cavalerie se précipita en avant comme un torrent irrésistible, et, rien que par le rude effort des chevaux, renversa ou refoula bien avant dans la ville les derniers combattants belges.

Alors la sanglante lutte prit un autre aspect; de l'intérieur des maisons entre lesquelles les Français étaient pressés, un feu très-vif fut dirigé sur eux : les caves, les fenêtres, les toits, tout vomissait la mort... Les soldats, surpris et déconcertés par cette nouvelle attaque, eussent probablement reculé si la pression des dernières colonnes ne les en eût empêchés.

Il y eut dans la cavalerie française un instant d'hésitation, un mouvement de recul qui donna un peu de répit aux paysans engagés dans la lutte.

Bruno, encore entouré de la plupart de ses compagnons, leur cria en ce moment, en s'élançant avec désespoir vers l'ennemi :

— Amis, suivez-moi! Nos frères blessés, ma mère! Ils vont tomber dans les mains de l'ennemi! Au nom de Dieu, encore un effort!

Il se précipita intrépidement sur la cavalerie, et, suivi des plus courageux d'entre les siens, il réussit à se frayer un passage à travers les rangs ennemis et à se rapprocher de la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève auprès des blessés. Mais en cet instant un fort détachement de cavalerie tomba sur lui et ses compagnons; ceux-ci furent refoulés. Bruno se trouva seul

et se défendit avec une fureur inouïe jusqu'à ce qu'un coup dc sabre brisa son fusil entre ses mains. En même temps une voix connue lui cria :

— Rends-toi, infâme fanatique, ou tu es mort!

— Ah! Simon! Simon! s'écria Bruno avec une amère ironie; ta patrie succombe : tu triomphes!

Déjà quelques soldats couraient sur lui; déjà le glaive était suspendu sur la tête de Bruno, mais Simon Brutus cria d'une voix impérieuse :

— Arrêtez! Faites-le prisonnier! Vous me répondez de sa personne et de sa vie!

Sur ces entrefaites, les Français étaient occupés à enfoncer les portes des maisons pour y rechercher les hommes qui tiraient sur eux par les fenêtres et les soupiraux. Ils réussirent par ce moyen à faire cesser, au bout d'un certain temps, la meurtrière fusillade, et bientôt ils purent, sans rencontrer de résistance, pénétrer jusque sur le marché.

Les paysans avaient enfin reconnu leur impuissance; la plupart avaient fui dans la campagne par les autres portes; mais toutefois un bon nombre d'entre eux s'étaient cachés dans les maisons des habitants avec l'espoir qu'on ne les reconnaîtrait pas pour des combattants.

Les fuyards des autres villages, femmes, enfants et vieillards, à la vue des blessés qu'on apportait du lieu du combat sur le marché, et surtout au grondement du canon, avaient quitté la ville en toute hâte et cherché une retraite dans les bois environnants.

Lorsque les Français atteignirent le marché, ils n'y

virent plus un seul paysan armé, et prirent sans résistance possession de la ville.

Tandis que des détachements étaient envoyés dans toutes les directions pour forcer l'entrée des maisons, y chercher et y tuer les paysans qui s'y étaient réfugiés, le général se trouvait avec une partie de son corps auprès de l'Hôtel de Ville.

Furieux des pertes considérables à tous égards qu'il avait subies, il donnait les ordres les plus cruels, tout en murmurant mille menaces de vengeance.

Auprès de lui se tenait Simon Brutus, qui attisait encore sa colère. Le fils du brasseur de Waldeghem paraissait être sur le pied d'une grande intimité avec le général et posséder l'entière affection de celui-ci. Quand son véritable courage et son profond attachement à tout ce qui était Français ne lui eût pas gagné cette affection, sa qualité de commissaire de l'administration centrale lui donnait droit à l'estime et au respect du général.

Près de l'Hôtel de Ville, au milieu d'une forte escorte, se trouvaient les paysans pris pendant le combat. Bruno, confié à une garde particulière, était assis sur une grosse pierre non loin de là, et avait les mains liées. Un soldat français, mû par la pitié, avait enveloppé d'un linge nouveau son front ensanglanté.

Le jeune homme fixait sur la terre un regard vitreux et paraissait plongé dans de mornes réflexions. Assurément il devait souffrir toutes les tortures du martyre en songeant au sort de sa patrie, au sort de sa mère et de sa bien-aimée.....

Déjà plusieurs officiers étaient venus demander au

général l'autorisation de faire fusiller immédiatement les prisonniers; mais le chef semblait faire une différence entre ceux qu'on avait pris en plein air et ceux qui avaient été découverts dans les maisons du *Bas-Quartier :* pour les premiers, il voulait qu'ils ne fussent mis à mort qu'après une soi-disant décision d'un conseil de guerre; quant aux seconds, ils devaient être passés par les armes sur-le-champ.

Les coups de feu qu'on entendait retentir dans toutes les rues, c'étaient autant d'hommes qu'on avait arrachés des maisons et fusillés devant leur porte. De cette façon on tua sans doute maint habitant qui n'avait pris aucune part à la lutte; car, là où les Français ne pouvaient comprendre les justifications que ces infortunés faisaient valoir dans leur langue maternelle, la plupart étaient traînés dans la rue et impitoyablement mis à mort.

Tandis que le général et Simon Brutus contemplaient ces sanglantes vengeances dans les rues voisines du marché, et sur le marché même, on apporta du *Bas-Quartier*, par où les Français avaient pénétré dans la ville, cinq ou six soldats des blessures desquels le sang coulait encore.

Le général lança son cheval à leur rencontre, et, l'œil flamboyant de colère, il demanda ce que cela signifiait.

On lui dit que les maisons d'où la lutte avait été la plus vive étaient pleines de fugitifs qui avaient osé attaquer les perquisiteurs et les accueillir à coups de fusil. Le capitaine, ne voulant pas exposer ses hommes à être tués à coup sûr dans l'intérieur des maisons, avait fait

cesser toute recherche jusqu'à nouvel ordre du général

A cette nouvelle, celui-ci entra dans une violente colère, et jura avec les plus affreuses menaces que les *brigands*, — les Français ne nommaient pas autrement les Belges qui avaient pris les armes, — que ces lâches brigands, qui avaient assassiné son parlementaire, se souviendraient de son passage à Hérenthals.

Là-dessus, il envoya un officier au capitaine des soldats blessés, avec ordre de mettre le feu à toutes les maisons de la rue d'où l'on avait tiré, et de n'en pas laisser échapper âme qui vive.

Peu de temps après, les flammes montèrent comme une immense fournaise au-dessus de soixante maisons; un épais nuage de fumée obscurcit la lumière du jour et se déroula sur la ville en sinistres ondulations.

Au milieu de l'incendie, à travers le rugissement des flammes et le craquement des poutres et des étages qui s'abîmaient, on entendait les horribles cris de détresse des malheureux qui, condamnés à être dévorés vivants par le feu, se montraient aux fenêtres et sur les toits pour se soustraire à cette affreuse mort... mais de toutes parts les fusils des soldats étaient dirigés sur eux; quiconque semblait avoir quelque chance d'échapper au danger était abattu par les balles et retombait en hurlant dans les flammes [1].

1. Selon le témoignage du général Duroth lui-même à la brigade duquel appartenait cette *colonne mobile*, quatre cents personnes auraient péri dans cet incendie. (Voy. *Histoire d'Anvers*, par F.-H. Mertens et K.-L. Torfs, partie VI, p. 497.)

Un manuscrit d'un contemporain de ces événements, manuscrit dont nous

Bruno, qui, garrotté comme un voleur, était assis sur une pierre, immobile au milieu de ses gardes, et, en proie à de terribles rêves; songeait à tous ceux qui lui étaient chers, Bruno fut tout à coup arraché à sa sombre préoccupation par le reflet rouge de l'incendie.

Son regard, fixe comme celui d'un insensé, se porta un instant sur les flammes, puis il bondit en jetant un cri d'angoisse, et ce mot : Ma mère! s'échappa de son sein avec un accent déchirant.

Mais comme il voulait courir vers l'incendie, ses gardes le saisirent et le contraignirent rudement à se rasseoir sur la pierre.

Simon Brutus, qui se trouvait à quelques pas de là auprès du général, avait entendu la navrante exclamation de Bruno. Il se retourna, et vit le jeune homme qui, avec des gestes convulsifs, tombait à genoux et tendait vers lui des bras suppliants. Surpris de cette attitude de Bruno, il se rapprocha de lui.

Le jeune homme épuisé lui cria :

— Ah! Simon, Simon, ma mère! Elle est dans les flammes!

Une expression de froide indifférence et un hausse-

devons la communication à l'amitié de M. K. Stallaert de Bruxelles, rapporte ce qui suit au sujet de la prise d'Hérenthals :

« Ces réquisitionnaires se fortifièrent immédiatement dans Hérenthals où ils « tuèrent le trompette et ensuite tant de Français qu'on en emmena quatorze « grandes charrettes; mais les Français mirent le feu à différentes maisons, tel- « lement que soixante-dix-huit furent brûlées. Ils fusillèrent aussi sur-le-champ « les *révolutionnaires* qu'ils purent trouver, et tous ceux qui voulurent se sau- « ver des maisons en flammes furent tués à coups de fusil par les militaires. » (*Note de l'auteur.*)

ment d'épaules furent tout ce qu'il obtint en réponse de Simon Brutus.

— O Simon! s'écria-t-il encore une fois en se traînant sur les genoux... sauvez, sauvez ma pauvre mère! sauvez la malheureuse Geneviève!...

— Quoi, Geneviève! s'écria Simon Brutus saisi d'une soudaine émotion... Geneviève dans les flammes!

Sur l'affirmation de Bruno, il cria aux gardes

— Déliez ses mains! suivez-moi! Allons, Bruno, vite, montre-nous la maison où elle est... Hâte-toi, hâte-toi, ou il sera trop tard!

Et s'élançant en avant, il cria quelques mots au général, qui ne le comprit qu'imparfaitement, mais cependant fit de la tête un signe d'assentiment.

A mesure que Bruno et Simon Brutus s'approchaient d'un pas rapide du lieu de l'incendie, l'anxiété et l'inquiétude comprimaient leur poitrine; ils voyaient de loin que quelques maisons s'étaient déjà écroulées, et que les flammes, s'échappant par les portes et les fenêtres des autres habitations, léchaient les murs noircis en montant vers le ciel.

Bruno pâlit, ses jambes s'alourdirent, la tête lui tourna. Une dernière étincelle d'espérance lui donna pourtant la force de poursuivre sa course.

— Où est la maison? où est-elle? demanda Simon Brutus.

— Là, là, derrière le coin! dit Bruno d'une voix éteinte et gémissante.

Et lorsqu'ils eurent tourné le coin, le jeune homme indiqua d'une main tremblante des ruines fumantes; un

cri sinistre comme un cri de mort jaillit de son sein, il vacilla, et tomba lourdement sur le pavé.

Simon Brutus contempla un instant d'un œil égaré les cendres encore ardentes sous lesquelles, selon l'indication de Bruno, devait être enseveli le cadavre de Geneviève; puis il détourna le regard et tomba dans de cruelles et navrantes pensées.....

Mais bientôt il releva la tête et dit avec sang-froid aux soldats qui l'avaient suivi :

— Emportez ce prisonnier au marché, et veillez sur lui jusqu'à nouvel ordre.

Les soldats soulevèrent l'infortuné jeune homme et l'emportèrent par les rues; ses membres tombaient, lourds et affaissés, comme s'il eût déjà été un cadavre.

Simon Brutus suivait de loin, le regard baissé vers la terre; malgré tous ses efforts pour dompter sa douleur et ses remords, l'image de Geneviève luttant au milieu des flammes contre la mort la plus affreuse, ne le quittait pas.

Pendant ce temps, le marché et les rues avoisinantes avaient offert un autre spectacle de désolation.

A la vue des ardentes lueurs qui, jusque dans l'intérieur des maisons, annonçaient l'incendie, les habitants épouvantés avaient paru aux fenêtres, et, la mort dans l'âme, avaient aperçu l'immense foyer de l'incendie.

Comme ils s'imaginèrent que la ville tout entière était condamnée à devenir la proie des flammes, la plupart se précipitèrent hors de leurs demeures et cherchèrent à échapper par la fuite au sort qui les menaçait. D'abord les soldats français voulurent les repousser et les empê-

cher de gagner les portes; à plusieurs reprises ils avaient même fait feu sur le peuple qui s'enfuyait; mais comme la plus grande partie de cette multitude consistait en femmes, enfants et vieillards impotents, ils les laissèrent enfin sortir de la ville sans s'y opposer davantage. Ils s'emparèrent autant que possible des hommes qui semblaient encore en état de porter les armes : cependant beaucoup de ceux-ci parvinrent aussi à s'échapper de la ville et à gagner la campagne.

Cette fuite, accompagnée de gémissements et de lamentations, durait encore lorsque tout à coup on vit au loin un spectacle étrange.

C'était une troupe de religieuses avec la supérieure à leur tête; elles débouchaient lentement du côté où se trouvait le Béguinage, et paraissaient se diriger vers le point du marché où elles voyaient le général à cheval.

Les soldats reconnurent au costume de ces femmes qu'elles étaient du nombre de ces religieuses qui partout soignaient avec le même amour les malades et les blessés, sans distinction d'amis ou d'ennemis, et qui, pour ce motif, étaient entourées de respect et de sympathie, même dans les armées françaises. Elles avaient agi ainsi ce jour-là même; il ne se trouvait pas à Hérenthals un blessé français auquel les charitables sœurs n'eussent apporté des aliments, du soulagement et des consolations.

En ce moment, les courageuses filles s'approchaient avec une sérénité sublime empreinte sur leurs traits; fortes de la foi qu'elles avaient en leur mission, elles

s'avançaient sans crainte vers le lieu même d'où chacun fuyait devant une mort certaine.

Sur le passage des sœurs, les soldats français se rangeaient de côté et portaient avec respect la main au chapeau.

Elles poursuivirent leur marche toujours lente et solennelle jusque devant le général, qui les avait vues avec étonnement s'approcher.

Toutes s'agenouillèrent et tendirent les mains vers lui comme pour lui adresser une prière.

Tout en restant à genoux, la supérieure lui dit en bon français :

— Au nom du Seigneur, au nom de l'humanité, général, grâce, grâce pour cette malheureuse ville! Si elle a mérité votre vengeance, elle l'a assez expié. Une partie en est déjà détruite par les flammes! Oh! épargnez ce qui reste! Écoutez, écoutez la prière de faibles femmes qui ont consacré leur vie au soulagement de ceux qui souffrent. Voyez, nous voici à genoux, suppliantes devant vous; puisse notre triste supplication trouver un écho dans votre cœur... Ah! nous prierons Dieu pour qu'il vous soit miséricordieux!

Le général tendit la main à la supérieure et lui fit signe de se relever. Il lui dit avec une certaine affabilité :

— Tu me demandes, citoyenne, que j'épargne le reste de la ville; mon intention n'était pas de la détruire entièrement si on ne m'en donnait pas de nouveaux motifs. Mais puisque tu m'adresses une prière, je veux l'accueillir pour autant que cela me sera possible.

Il se tourna vers un officier d'état-major, et dit :

— Qu'on fasse cesser les représailles? Qu'on envoie des hommes pour éteindre le feu et l'empêcher de gagner de nouvelles maisons... Qu'on n'inquiète pas les habitants paisibles, et qu'on n'arrête que ceux qui s'opposeront à la perquisition dans les maisons. En un mot, je veux que toute violence cesse, pourvu toutefois que l'intérêt de la République et notre propre sûreté le permettent!

Il se tourna de nouveau vers la supérieure :

— Es-tu contente, citoyenne? lui demanda-t-il.

— Ah! je vous remercie du fond du cœur! répondit-elle.

— Quant à vous, mes sœurs, reprit le général, j'espère que vous soignerez charitablement mes hommes, en mémoire de ce que je fais pour vous.

— Général, répondit la superieure, quelle qu'eût été votre décision, nous eussions toujours religieusement rempli ce devoir. Quiconque est homme et souffre est notre frère... La charité chrétienne n'a pas d'autre loi...

— C'est bien! dit le général, qui l'interrompit en souriant, épargne-nous un sermon. Allez, mes sœurs, retournez-vous-en tranquilles.....

Tandis que les sœurs s'éloignaient avec la même solennité et regagnaient le Béguinage au milieu des marques de respect des soldats, le général s'écria :

— Qu'on prenne toutes les dispositions pour que nos hommes campent sur le marché, et qu'on mette les prisonniers en lieu de sûreté jusqu'à ce que le conseil de guerre ait décidé de leur sort!

Il se fit plus de mouvement parmi les soldats qui se trouvaient sur le marché. Des officiers coururent dans toutes les directions pour porter aux différents chefs les ordres du général.

Les gardes firent se lever les prisonniers et se préparèrent à les conduire ailleurs.

Bruno était enfin sorti de son long évanouissement; il était assis de nouveau sur la même pierre, la tête fléchissante et penchée sur la poitrine et l'âme déchirée par d'affreuses tortures à la pensée de l'épouvantable malheur récemment survenu.

On le fit lever aussi et on le conduisit au milieu de quelques prisonniers blessés comme lui. Il fut emmené avec eux dans une autre direction que celle qu'on fit suivre aux hommes valides.

VIII

Dans une chambre écartée du Béguinage d'Hérenthals se trouvait la mère de Bruno. La malheureuse femme devait avoir horriblement souffert, car son visage, bien qu'il fût éclairé en ce moment par un doux sourire, portait encore les traces des tortures qu'elle avait dû endurer. Ses yeux rougis par les larmes, ses joues pâles, sa bouche crispée convulsivement, et avec tout cela le sourire de l'espérance... L'expression de cette physionomie déchirait le cœur, parce que, chez une personne âgée, quand la joie vient se mêler aux larmes, cela fait supposer le coup le plus fatal : l'égarement

de l'intelligence sous le poids d'une douleur trop forte.

A côté d'elle était assise Geneviève, qui, bien que pleurant amèrement elle-même, adressait encore à la pauvre femme des paroles de consolation et s'efforçait de lui faire espérer un avenir meilleur.

Une jeune sœur hospitalière, debout devant les deux femmes, mêlait aussi quelques paroles d'encouragement à leur douloureux entretien.

La mère de Bruno écoutait Geneviève comme si elle n'eût pas eu conscience des heureuses perspectives qu'elle lui faisait entrevoir :

— Chère mère, disait-elle, voyez-vous, madame la supérieure est sans doute déjà maintenant auprès du général; elle a beaucoup d'influence sur lui : trois fois déjà elle est allée aujourd'hui le trouver à son auberge pour lui demander quelque chose, et chaque fois il lui a accordé sa demande. Il lui témoigne une grande estime, et même du respect. Demandez plutôt à ma cousine.

— Sans doute, c'est vrai, répondit la religieuse; je ne doute pas qu'elle ne réussisse dans sa démarche.

— Oh! si cela pouvait être vrai! dit en soupirant la mère, dont les yeux se remplirent de larmes de joie. Puisse Dieu toucher de pitié l'âme du général! Hélas! mon pauvre fils, mon Bruno, condamné à mort! Geneviève, s'il refusait? Alors une balle frapperait demain mon unique enfant!

La jeune fille appuya un ardent baiser sur ses lèvres pour faire diversion à ses douloureuses pensées. Puis elle dit d'une voix douce :

— Mais vous entendez bien ce que dit ma cousine?

Attendons et espérons; madame la supérieure a probablement déjà quitté le général; — et pourquoi, chère mère, nous créer toutes les douleurs de la plus terrible catastrophe au moment même où l'on revient peut-être vers nous avec sa grâce? Quand même nous n'obtiendrions qu'un délai, nous pourrions alors faire de nouveaux efforts; la colère du général se calmerait, et il nous serait plus facile d'obtenir une grâce qu'on nous eût refusée dans un moment d'irritation... Et puis madame la supérieure a promis de n'épargner ni peines ni prières.

La pauvre femme inquiète sourit de nouveau, comme si un sentiment d'espoir venait encore de descendre dans son cœur. Elle serra la main de Geneviève d'une étreinte reconnaissante, et allait répondre à ses consolantes paroles; mais tout à coup elle leva la tête et dirigea vers la porte un regard encore brillant de larmes.

On entendait distinctement dans l'escalier les pas et la voix d'une personne qui donnait des ordres tout en montant.

— La voici! s'écrièrent la mère de Bruno et Geneviève tandis qu'elles se levaient tremblantes et le cœur palpitant.

La porte s'ouvrit.

A peine la pauvre mère eut-elle jeté un regard sur le visage attristé de la supérieure qui entrait, qu'elle leva les mains au ciel avec désespoir et s'écria d'une voix déchirante :

— C'en est fait, ô mon Dieu! Mon fils! mon malheureux fils!

— Eh bien, eh bien? s'écria Geneviève en proie à la plus vive émotion.

— Ah! dit la supérieure en soupirant et avec l'accent d'une profonde commisération, je plains votre malheur. Songez que Dieu lui a réservé la couronne des martyrs!

— Il doit mourir! lui, mon unique enfant! s'écria la mère désespérée. O mon Dieu, soyez miséricordieux, rappelez-moi à vous, accordez-moi de mourir avant que les balles le frappent!

— Tout espoir est donc perdu! dit Geneviève en sanglotant et en s'affaissant sur un siége.

— J'ai parlé au général, reprit la supérieure; j'ai prié, supplié, je me suis jetée à genoux. Il m'a écoutée avec bienveillance, mais en disant qu'il ne pouvait rien changer à la décision du conseil de guerre; de plus, il a ajouté que le capitaine des gens de Waldeghem est le propre prisonnier du commissaire de l'administration centrale, et que, s'il était possible de faire quelque chose en sa faveur, personne ne pouvait le tenter que le commissaire lui-même.

La mère se leva brusquement, frémissante d'impatience et comme dominée par une suprême inspiration. Elle saisit la main de Geneviève, et dit :

— Simon Meulemans? Il pourrait sauver mon enfant? Viens, Geneviève, viens, allons le trouver. Je me jetterai à genoux devant lui, je ramperai à ses pieds, mes larmes le vaincront : ce n'est pas un étranger, il aura sûrement pitié d'une mère mourante.

— Simon Meulemans? s'écria Geneviève avec terreur. Ah! vous ne le connaissez pas! Il est plus cruel encore

que les étrangers; il se réjouira de notre douleur. Bruno est pour lui un ennemi qu'il déteste, dont il désire la mort; et n'en fût-il pas ainsi, il nous serait plus facile d'attendrir une pierre que le cœur d'airain de ce bourreau!

— Non, non, répondit la mère, je ne renoncerai pas à ce dernier moyen de salut. Dussé-je passer à travers les flammes pour arriver jusqu'à Simon, je veux tenter l'épreuve. Il y a en moi quelque chose qui fait battre mon cœur d'espérance, quelque chose qui me pousse irrésistiblement à cette démarche... Viens, oh! viens!...

— Je n'ose! dit la jeune fille en soupirant; je redoute Simon plus que la mort.

— Hélas! reprit la mère d'un ton navré, j'avais espéré que ta présence ferait sur son cœur une impression favorable. Il t'aime: tu es peut-être la seule personne au monde à laquelle il accorderait la vie de mon malheureux fils... Mais que Dieu me soit en aide, reste ici; j'irai seule...

Geneviève demeura un instant immobile, l'œil fixé sur le sol, perdue dans une profonde préoccupation; puis elle porta une main tremblante à sa poitrine, comme pour s'assurer qu'un objet caché dans son sein s'y trouvait encore. Alors elle leva la tête, et dit d'un ton résolu:

— Eh bien, ma mère, venez, je vous accompagne. Je tremble, il est vrai, j'ai grand'peur; mais ce n'est ni la persécution ni la mort que je crains; c'est l'amour de Simon qui me fait trembler... Cependant j'affronterai sa présence, je m'inclinerai devant ce monstre, je le sup-

plierai, je le flatterai... Oh! que Dieu me le pardonne, c'est pour Bruno!

Et, saisissant la main de la religieuse, elle lui dit au moment de quitter la chambre :

— Sœur Catherine, ma bonne cousine, vous savez où est logé le commissaire de l'administration centrale? Conduisez-nous, montrez-nous où nous pouvons le trouver.

Accompagnées des vœux sympathiques de la supérieure, les trois femmes descendirent l'escalier et quittèrent le Béguinage.

La religieuse s'arrêta devant une grande maison bourgeoise, et dit :

— Voici le logement du commissaire que vous désirez voir. Je ne sais pas le français; que Geneviève s'adresse au soldat assis devant la porte.

La jeune fille se dirigea hardiment vers le soldat, et lui fit comprendre qu'elles désiraient parler au fondé de pouvoirs de l'administration centrale, pour une affaire très-urgente.

Soit que la radieuse beauté de Geneviève ou la douceur de sa prière eût touché le soldat, il fit entrer les trois femmes dans le corridor de la maison, avec une certaine affabilité, et les pria d'attendre qu'il eût demandé à son chef la permission de les introduire.

Le soldat s'éloigna d'elles, s'enfonça dans l'allée, frappa doucement à une porte latérale et entra. Son chef lui fit signe d'attendre un instant; il resta debout et muet.

Simon Brutus, assis à une table, relisait à demi-voix

une lettre qu'il avait probablement l'intention d'envoyer à Anvers. Cette lettre était écrite en français; elle finissait ainsi :

— .....« La ville a été prise d'assaut; les brigands aveuglés se sont défendus comme si le fanatisme les eût rendus enragés; cependant, comme toujours, les invincibles héros de la République française ont triomphé. Soixante maisons brûlées de fond en comble, quatre cents brigands morts dans les flammes, tel est le résultat de cette mémorable journée. Demain, nous partons d'ici pour poursuivre ce qui reste de cette race sanguinaire. Lors de notre départ, cinquante brigands encore seront fusillés. Un adieu semblable laissera à ce peuple stupide et ennemi de la liberté le souvenir de la façon dont la République punit ceux qui se laissent induire par les tyrans et les prêtres à repousser la liberté et l'indépendance que leur offre la grande et généreuse nation française. Demain soir vous recevrez, selon toute vraisemblance, avis d'une nouvelle victoire.

« SALUT ET FRATERNITÉ. »

Simon Brutus apposa sa signature au bas de ce rapport, le ploya et y mit la suscription. Il le tendit au soldat, et dit :

— Porte cette lettre à l'Hôtel de Ville, au sergent-major... Ah ça! qu'avais-tu à me dire?

— Citoyen commissaire, répondit le soldat, il est venu trois femmes qui te supplient de leur accorder un moment d'audience.

— Je n'y suis pas! dit Simon Brutus d'un ton bourru.

A-t-on le temps en guerre d'écouter des lamentations de femmes? Va, et dis-leur que je ne puis recevoir personne.

Comme le soldat hésitait à quitter la chambre, le chef s'écria d'un ton moqueur :

— Eh bien! citoyen caporal, ces femmes t'auraient-elles touché au cœur, par hasard? Un vieux loup comme toi!

— Cela pourrait bien être, répondit gravement le soldat, et si tu les voyais, citoyen commissaire, la même chose pourrait bien t'arriver...

— Quelles femmes sont-ce donc?

— C'est une jeune fille, une vieille femme et une nonnette; mais la jeune fille, citoyen commissaire, est si belle, elle a quelque chose de si imposant dans le regard, elle est si bien faite, elle parle le français si joliment et d'une voix si douce, qu'elle est vraiment en état de séduire l'homme le plus insensible.

— Ah! c'est ainsi, citoyen caporal! dit le commissaire; il paraît, en tout cas, que ce n'est pas toi le plus insensible. Eh bien, pour l'amour de toi, pour être agréable à l'objet de tes sympathies, je sacrifierai quelques instants à cette audience. Amène ces femmes ici, et porte ensuite sans retard ma lettre à l'Hôtel de Ville.

Simon Brutus attendit l'arrivée des femmes avec un sourire où l'ironie se mariait sur ses lèvres à l'insensibilité; il se campa près de la table sur laquelle il appuya une main, et se tint ainsi, la tête en arrière et dans la position d'un homme rempli du sentiment de sa dignité.

A peine avait-il pris cette hautaine attitude, que la

porte s'ouvrit, trois femmes tombèrent à genoux à l'entrée de la chambre et demandèrent grâce d'une voix suppliante et pleine de sanglots.

— Geneviève ! s'écria le chef avec une profonde émotion, en courant à elle et en la relevant des deux mains. Ah ! Geneviève, j'avais déjà pleuré votre mort... Vous vivez ? Le sort vous a épargnée ! Je suis heureux de vous revoir...

Il sentit que les mains de Geneviève tremblaient dans les siennes ; il lut sur son visage combien elle avait peur de lui ; il pénétra le sentiment dont l'expression se dessinait vivement sur les lèvres de la jeune fille, quelque effort qu'elle fît pour le lui cacher. Tandis qu'il fixait sur ses yeux, avec une colère croissante, un regard interrogateur, elle dégagea ses mains des siennes avec un effort que stimulait l'effroi.

Simon Brutus, vivement blessé dans ses sentiments et dans son orgueil par ces évidentes preuves d'aversion, alla s'appuyer de nouveau à la table, et, frémissant encore de dépit, il dit d'une voix pleine d'amertume :

— Vous demandez grâce ! Est-ce ainsi qu'on obtient une faveur ? Voyons, quelle est cette grâce qu'on s'imagine obtenir de moi en m'offensant ?

La mère de Bruno se traîna à genoux, tendit les mains, et dit d'une voix gémissante :

— O Simon Meulemans ! voyez mes larmes, écoutez mon humble prière ; soyez miséricordieux, ne donnez pas le coup de mort à une pauvre femme ! Oh ! accordez-moi la vie de mon unique enfant !

— La vie de Bruno? demanda le chef avec un sardonique sourire.

— Simon! reprit la vieille femme en sanglotant et en se rapprochant encore de lui; Simon, lorsque votre mère défunte était malade, je vous ai allaité de mon sein, je vous ai nourri de mon lait. Oh! au nom de tout ce qui vous est cher, sauvez mon fils! Ne répondez pas à mon affection pour vos parents par une infortune qui briserait mon cœur de mère!

Le chef répondit avec une évidente insensibilité :

— Le conseil de guerre l'a condamné : il a mérité sa punition. Je ne puis rien changer à son sort...

— Ah! vous avez ce pouvoir, Simon! reprit la mère éplorée; le général m'a envoyée vers vous comme au seul qui puisse encore sauver mon enfant. Si la guerre a fermé votre cœur à la compassion et à la pitié, laissez-y du moins pénétrer un seul rayon d'humanité! Souvenez-vous que celles qui sont agenouillées devant vous sont vos compatriotes infortunées; songez qu'autrefois je fus une mère pour vous, que vous avez été allaité par le même sein que mon pauvre Bruno, et cela avant lui!

La religieuse était encore agenouillée à la même place, les yeux fixés sur le sol; Geneviève était debout et pleurait, les mains devant les yeux. Une lutte terrible se passait en elle. Par moments son cœur lui disait de se jeter de nouveau aux pieds de Simon, de le prier, de le supplier, de se montrer bonne pour lui. Le sentiment du devoir et la pitié la poussaient à ce sacrifice; mais l'horreur que lui inspirait le bourreau de tout ce qu'elle

aimait ou connaissait fut assez puissante pour étouffer dans son âme toute autre émotion. Ce douloureux combat brisa son courage et fit jaillir de ses yeux un torrent de larmes.

Simon Brutus, l'œil fixé sur Geneviève, répondit à la dernière supplication de la mère de Bruno :

— Vous me demandez grâce pour Bruno? Mais, êtes-vous donc folle, ma bonne femme? Bruno n'est-il pas mon ennemi? Il l'était même avant que nous eussions atteint l'âge d'homme! Ne m'a-t-il pas ravi l'amour de la première femme que j'aie aimée, et n'a-t-il pas par-là empoisonné ma vie? Et, — dérision insultante, — celle qui est cause de la haine ardente que je lui porte, celle-là même vient me demander sa grâce... Et, pour récompense, elle me promet dédain, mépris, aversion! Ah! si elle eût touché mon cœur au point sensible, qui sait si l'amour ne m'eût pas rendu capable de faire un miracle, de délivrer Bruno lui-même!

La mère, toujours agenouillée, se tourna vers la jeune fille, tendit les mains vers elle, et s'écria d'une voix suppliante :

— Geneviève! ô Geneviève! pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi! Ah! dites une bonne parole en faveur du pauvre martyr! Sa vie est dans vos mains.

Pâle et tremblante, mais avec une certaine dignité pourtant, Geneviève dit au chef :

— Simon, vous qui assurez qu'il y a dans votre cœur un sentiment d'amour pour moi, eh bien, prouvez-le-moi pour la première fois de votre vie. Faites une bonne action en mon nom!

— Et si je le faisais, Geneviève? demanda le chef d'une voix radoucie.

La jeune fille reprit avec plus d'assurance :

— Est-ce mon affection que vous désirez? Jamais je ne vous ai haï comme homme; au contraire, je vous ai moi-même fait l'aveu qu'autrefois votre présence m'était agréable. Mais ce qui soulève contre vous mon cœur de chrétienne, mon âme de jeune fille, ce qui m'inspire de l'aversion pour vous, c'est que j'ai cru voir en vous un homme insensible, un Belge dégénéré qui demeure froid en présence des souffrances de ses frères. Oh! prouvez-moi que je me suis trompée; montrez-moi que sous la rude écorce qui semble recouvrir votre cœur, vit encore une générosité native... Si cette preuve m'était donnée, alors un sentiment de reconnaissance, et plus encore, un sentiment d'amitié et de sympathie pour vous pourrait encore naître dans mon cœur. Simon, vous pouvez choisir entre mon amitié reconnaissante et ma haine légitime; vous souvenir que vous êtes un homme et un chrétien ou persévérer dans votre cruauté et vous réjouir à la vue des mortelles douleurs de cette malheureuse mère, dont le sein vous a nourri, et des horribles angoisses de celle que vous dites aimer encore!

Ces paroles, dites avec une solennelle énergie et par moments aussi avec une mélancolique douceur, avaient fait une profonde impression sur Simon Brutus. Il écoutait, pensif et silencieux, les accents enchanteurs de la voix de la jeune fille. Un sourire de joie avait chassé de ses traits l'expression dure et cruelle qui leur était habi-

tuelle; en ce moment on eût pu le prendre pour un homme bon et sensible.

Sur le visage de la mère de Bruno se peignait aussi un radieux sourire d'espérance, tandis que sa poitrine se soulevait et s'abaissait dans l'anxieuse attente de la décision que prendrait Simon.

Cependant, le chef demeura quelques instants le regard fixé sur les yeux de Geneviève, comme en proie à un rêve ou plongé dans une profonde préoccupation; Geneviève aussi s'aperçut que ses paroles l'avaient touché. Elle se laissa glisser sur les genoux, et s'écria avec une entière abnégation et les joues baignées de larmes:

— Ah! Simon, soyez homme! Voyez, moi aussi je m'agenouille devant vous, moi aussi je rampe à vos pieds! Accordez-lui sa grâce, donnez-lui la vie! Je vous aurai une éternelle reconnaissance et vous aimerai à jamais pour ce bienfait!

Un instant encore Simon Brutus demeura immobile à la regarder fixement; puis, comme si une soudaine résolution l'eût arraché à sa rêverie, il courut à la jeune fille, lui tendit la main pour la relever, et lui dit d'une voix rapide et profondément troublée:

— Geneviève, son sort est entre vos mains. Vous-même allez décider s'il doit vivre ou mourir. Venez, je dois vous parler à vous seule...

Il l'emmena à l'autre bout de la chambre.

— Geneviève, dit-il à la jeune fille tremblante, vous avez versé dans mon cœur un bien doux espoir; mais je doute que vous sachiez bien ce que vous m'avez promis. Vous m'aimeriez donc si je délivrais Bruno, si je le sau-

vais? Mais le quitteriez-vous alors pour vous attacher à mon sort? Est-ce ainsi que vous l'entendez, ou est-ce seulement votre amour pour lui qui vous a inspiré ce que vous venez de dire? Vous ne répondez pas? Je vous vois trembler et pâlir; je me suis trompé, n'est-ce pas? Eh bien, quoi qu'il en soit, je veux tout savoir. Voici quelles sont mes conditions : Geneviève, renonce à Bruno et consens à devenir ma femme; je fais surseoir à l'exécution de la sentence. Bruno me suit partout où je vais; si Geneviève refuse de s'associer indissolublement à ma destinée, les balles frapperont Bruno où que nous puissions être; si elle devient ma femme, l'instant du mariage sera aussi celui de la délivrance de Bruno. Remplir cette promesse me sera difficile; mais j'ai rendu de grands services à la République française et à notre général; je ne demanderai en récompense que cette seule faveur. Quant à moi, je remplirai ponctuellement les conditions... Mais vous, Geneviève? la vie de Bruno vous est-elle assez chère pour que vous consentiez à ce que je demande de vous?

La pauvre fille demeurait anéantie devant le chef qui l'écoutait avec un sourire plein d'amertume.

— Je vous l'ai dit, reprit-il, la vie de Bruno est dans vos mains; moi aussi j'en appelle à votre générosité. Eh bien, le sauverez-vous ou le condamnerez-vous? Parlez, mon temps est précieux.

La jeune fille leva les yeux au ciel, et s'écria d'une voix déchirante :

— O mon Dieu! mon Dieu! quelle épreuve!

— Dieu, pour le moment, ne peut vous venir en aide,

dit Simon Brutus avec impatience ; c'est à vous seule à disposer du sort de Bruno. Parlez ; que décidez-vous ?

— O Simon, dit la jeune fille avec un accent navrant, je n'ose parler.

— Eh bien, il ne faut pas beaucoup de paroles ; il suffit d'une seule : devenez-vous ma femme, oui ou non ?

Geneviève se mit à trembler plus fort et resta muette. Comme le chef insistait presque avec colère pour obtenir une réponse positive, la jeune fille releva soudain la tête, et répondit :

— Ah ! Simon, si je repousse votre offre vous le ferez tuer demain, n'est-ce pas ? Ses souffrances dureront un instant ; il sera tombé pour sa foi et sa patrie ; il recevra là-haut la glorieuse couronne des martyrs... Mais si je cédais à votre désir, il n'en mourrait pas moins ; il mourrait lentement, tué par son amour et par les tortures qui déchireraient son âme. Il ne serait pas frappé par les balles étrangères ; mais moi, sa bien-aimée, moi qu'il chérit plus que la vie, je lui aurais donné le coup mortel ; j'aurais plongé dans son sein le poignard meurtrier de la trahison ! Non, non, vous êtes un bourreau, vous pouvez le martyriser et le mettre à mort : c'est votre office. Qu'il meure victime de votre cruauté et non de ma lâche infidélité. A de pareilles conditions je ne veux pas sa grâce : elle le ferait mourir et me déshonorerait !

Frémissant de colère et de honte, Simon Brutus s'écria d'une voix éclatante :

— Imprudente ! C'est donc ainsi que tu reconnais ma bonté ? Je pourrais te faire arrêter, me venger de ton

insolente audace; mais il n'y a plus rien de commun entre nous. Je ne te connais pas!

A ces mots, il repoussa Geneviève loin de lui; une expression terrible se peignit sur son visage; il se tourna vers la mère saisie d'épouvante, et dit :

— Allez, partez d'ici; je suis inexorable. Les balles puniront votre fils de son fanatisme. N'ayez plus d'espoir; car si c'était possible, et si cela dépendait de moi, il mourrait plutôt deux fois qu'une!

La pauvre mère poussa un cri horrible et tomba foudroyée sur le parquet. Tandis que Geneviève et la sœur se précipitaient vers elle pour lui donner des secours, Simon Brutus ouvrit une porte et quitta la chambre.

Aux cris de détresse de la religieuse entra le caporal qui, déjà de retour, avait repris son poste à la porte de la rue; il apporta de l'eau et du vinaigre, et donna tous ses soins à ces pauvres femmes éplorées.

A peine la mère de Bruno avait-elle rouvert les yeux qu'à la porte par où avait disparu Simon Brutus, parut un autre soldat qui apportait l'ordre de faire partir les trois femmes sur-le-champ et sans le moindre retard.

Il n'y avait aucun moyen de résister à cette injonction; le caporal soutint la mère à demi morte jusqu'à la porte de la maison, et là lui dit un compatissant et sympathique adieu.

L'infortunée mère semblait complétement anéantie; elle s'appuyait, muette et défaillante, sur le bras de Geneviève et sur l'épaule de la sœur, qui la soutenaient de chaque côté. Les femmes désolées se traînaient en

pleurant par les rues qui devaient les ramener au Béguinage.

Elles allaient atteindre celui-ci lorsque, pour la première fois, Geneviève prononça quelques paroles. Elle dit d'une voix contenue à l'oreille de la mère de Bruno :

— Ne désespérez pas encore. Le scélérat a dit que la puissance de Dieu ne peut nous venir en aide : il blasphème ; c'est ce que nous verrons ! Puisse Jean découvrir nos amis et revenir à temps !... Puisse-t-il réussir dans ses efforts ! Tout n'est pas encore perdu, mère bien-aimée. Peut-être parviendrai-je, moi, à faire ce miracle que le bourreau voulait nous vendre au prix de l'honneur et de la vie. Que le ciel éclaire mon esprit et qu'il fortifie mon cœur... Peut-être une faible jeune fille saura-t-elle sauver le pauvre martyr !

La mère affligée jeta un mourant regard sur Geneviève, et, comme si elle eût perdu tout sentiment, se laissa entraîner, sans répondre un mot, dans l'intérieur du Béguinage.

IX

Non loin d'une des portes d'Hérenthals, qu'on nommait la *Porte des Vaches*, et qui a disparu aujourd'hui, les Français avaient pris possession d'une maison bourgeoise. On en avait donné la chambre de devant pour corps de garde à une trentaine de soldats chargés de surveiller cette entrée de la ville. Afin d'épargner les sentinelles, ou peut-être à défaut d'endroit plus convenable, on avait déposé sur des bottes de paille les

paysans blessés, dans l'arrière-salle de cette maison. La porte du milieu de cette dernière place s'ouvrait sur le corps de garde, de sorte que les soldats avaient constamment en vue leurs prisonniers.

Il faisait nuit, et une si profonde obscurité régnait dans les rues, qu'à quelques pas de distance on ne pouvait même apercevoir les maisons.

La plupart des soldats de garde dormaient sur des chaises ou étaient étendus par terre, le sac sous la tête. Cinq ou six d'entre eux, assis autour d'une table, jouaient aux cartes. Le sergent se tenait debout et se promenait à pas lents et de haut en bas dans la chambre. De temps en temps il allait recommander la vigilance à la sentinelle extérieure, ou s'approchait du gîte des prisonniers pour voir si tout y était tranquille et sûr.

Il n'y avait pas de lumière dans la salle où gisaient les paysans blessés; mais la lampe du corps de garde éclairait sa partie centrale d'une faible lueur qui permettait de distinguer les contours douteux des prisonniers.

Une douzaine d'hommes, ayant la tête, le bras ou la jambe enveloppés de linges sanglants, y étaient étendus sur la paille. Quelques-uns, à demi sur leur séant, tenaient la main sur les yeux, d'autres jetaient un regard fixe et hagard dans l'obscurité.

Un morne silence régnait parmi ces malheureux; on eût cru voir un amas de cadavres, si les cuisantes douleurs que leur causaient leurs blessures n'eussent arraché, par intervalles, à deux ou trois de ces pauvres gens, des plaintes déchirantes qui ne rompaient le

silence que pour le faire paraître plus lugubre ensuite.

Bruno était assis dans le coin le plus retiré; il était adossé à la muraille; sa tête se penchait lourdement sur sa poitrine et ses bras s'affaissaient sur ses genoux. On n'eût pu dire s'il veillait ou s'il dormait, car ses yeux, bien qu'à demi ouverts, étaient si immobiles et si opiniâtrément fixés sur la paille que rien ne venait trahir en lui un reste de connaissance ou de vie.

L'infortuné jeune homme était assis là depuis bien des heures sans avoir fait le moindre mouvement. A tout ce qui lui avait été dit, consolantes paroles ou insultantes menaces, il n'avait rien répondu, ou témoigné seulement par un languissant regard son entière indifférence.

Tous les prisonniers, tant les blessés qui se trouvaient au corps de garde que les autres qui étaient enfermés aux environs du Marché, tous, disons-nous, se savaient condamnés à être fusillés au lever du soleil. Le jugement leur avait été lu sans qu'on leur fît grâce d'un seul de ses barbares considérants.

Sans doute, beaucoup d'entre les prisonniers passaient cette nuit suprême en proie à d'affreuses angoisses et à un terrible accablement; sans doute, ils songeaient avec tristesse à la jeunesse, au village natal, aux parents, aux amis, à la bien-aimée qu'ils allaient quitter pour jamais. La crainte de la mort, quand elle s'approche lentement, mais sûrement, est un sentiment si naturel à l'homme que le plus courageux ne peut comprimer tout à fait l'instinct inné de sa propre conservation.

La certitude d'une mort imminente n'était néanmoins

pas la cause de l'abattement de Bruno. Il avait oublié sa propre condamnation. Les plus cruels serpents déchiraient son cœur... Son père assassiné, sa mère et sa bien-aimée consumées par les flammes, sa patrie plongée dans les horreurs de l'esclavage, l'incroyance et l'impiété triomphantes! Tout était donc perdu pour lui, — et il pouvait mourir; car on avait anéanti tout ce qu'il aimait sur la terre : il ne voyait plus rien au monde qu'il ne haït et ne détestât...

Dans l'excès de son malheur, il vidait, avec une amère volupté, le calice de douleur. Il s'était isolé de tout ce qui l'entourait, et on eût pu le croire frappé de démence. Mais tandis qu'il était assis contre le mur, silencieux, immobile, le regard fixe, son âme veillait et lui peignait de nouveau les affreuses catastrophes qui avaient frappé lui et les siens. Tout repassait sous ses yeux en scènes vivantes et animées, et cela aussi clairement, aussi distinctement que si les événements mêmes se fussent répétés.....

Ainsi il entendait les soldats faire feu dans le jardin de la maison paternelle, il voyait une grêle de balles percer le corps de son père; il voyait son sang couler à flots; il frémissait de rage et de désespoir en voyant précipiter le cadavre de son père dans un puits immonde. Tout à coup son imagination le ramenait à Hérenthals, et devant la maison où il avait laissé sa mère et Geneviève. Les flammes serpentaient au-dessus des rues en s'élevant vers le ciel; autour de lui ce n'était que craquements, hurlements, lamentations; mais au milieu de tous ces bruits sinistres, au milieu de cette affreuse

confusion de cris de détresse, il distinguait la voix de sa mère, la voix de Geneviève. Elles appelaient au secours et, comme un cri suprême, lançaient son nom vers le ciel, du milieu des flammes... et lui, lui, il pouvait voir, au milieu de la maison en feu, sa mère et Geneviève courir, les cheveux épars, au milieu de l'ardente fournaise, s'embrasser dans leur désespoir, et, l'œil fixé vers le ciel, disparaître enfin sous les débris fumants de la maison écroulée!... Telles étaient, et bien d'autres encore, les épouvantables scènes que son imagination cruellement surexcitée évoquait sous son regard troublé, en renouvelant sans cesse le spectacle de ses malheurs.

Les souffrances qu'éprouvait l'infortuné jeune homme devaient être indicibles; rien d'étonnant donc que cette navrante contemplation l'eût arraché au sentiment de la vie réelle, et le tînt comme pétrifié et en démence, plongé dans l'abîme des plus poignantes tortures.

Il voyait, gisant à ses pieds sur la paille, les cadavres consumés de sa mère et de sa bien-aimée; il était encore tout frissonnant et tout pâle, sous l'impression de cette vision lorsque le sergent entra dans la salle, une lampe à la main, et lui dit en français :

— Ah! çà, camarade, que vois-tu donc là dans la paille? Le temps des revenants est passé : la République française les a chassés en Espagne. Montre du courage, mon garçon; un peu plus tôt, un peu plus tard, il nous faut tous manger des balles.

Bruno jeta sur le sergent un regard languissant et

vague comme s'il ne l'eût pas compris, et ses yeux s'abaissèrent de nouveau vers le sol.

— Pauvre garçon! murmura le sergent. N'est pas soldat qui veut. Il a peur : l'épouvante l'a rendu stupide et fou...

Un soldat entra dans la salle et dit à son chef :

— Citoyen sergent, il y a là deux femmes près de la sentinelle; elles demandent la permission de visiter les prisonniers.

— Des femmes! des femmes dans mon corps de garde! s'écria le sergent. Que diable le factionnaire a-t-il en tête? Qu'on renvoie ces femmes... et vite!

— Ce sont des religieuses, des sœurs hospitalières, fit observer le soldat; elles demandent à vous parler...

— Cela change un peu l'affaire, dit le sergent; mais, nonnette ou non, âme qui vive n'arrivera, sans l'ordre de mon chef, jusqu'à mes prisonniers. Voyons ce que c'est; fais entrer ces femmes... jusqu'à la porte, pas plus loin.

Lui-même regagna la chambre de devant; mais lorsque la première religieuse apparut à ses yeux, il s'arrêta stupéfait, fit même un pas en arrière, et murmura avec admiration :

— Oh! oh! si toutes les nonnes étaient comme celle-ci, je crois que je deviendrais un saint!

La première religieuse était vraiment d'une beauté saisissante; sa taille était élégante et svelte, son attitude imposante, son visage d'une angélique pureté et ses yeux pleins de feu.

Elle était suivie d'une sœur dont la physionomie était

douce, mais moins distinguée; celle-ci portait au bras un grand panier, contenant trois ou quatre bouteilles, du pain et de la viande, et des bandages pour panser les blessures.

A l'apparition des deux femmes, les soldats attablés avaient déposé leurs cartes; d'autres avaient quitté leur couche de paille. Tous fixaient silencieusement les yeux sur la noble jeune fille.

Avec une certaine affabilité et même avec respect, le sergent demanda à la première religieuse :

— Eh bien, ma charmante sœur, que désirez-vous?

La religieuse répondit en bon français, et d'un ton doux et simple :

— Nous sommes des sœurs qu'on a envoyées pour soulager et consoler les blessés. Nous avons déjà visité beaucoup de Français; la charité, dont nous sommes les humbles servantes, nous ordonne de rendre visite aussi aux pauvres prisonniers. J'ose espérer, citoyen, que vous nous laisserez remplir cette mission.

— Je le voudrais bien, répondit le sergent, car en vérité il faudrait être un loup ou un tigre pour pouvoir vous refuser quelque chose; mais, ma chère sœur, je n'y puis rien. Les ordres sont formels et sévères : sans permission de l'état-major, personne ne peut approcher les prisonniers.

— J'ai une permission, répondit la religieuse en tirant de sa poche un papier qu'elle tendit au sergent.

Celui-ci l'approcha de la lampe, et dit en se parlant entre les dents :

— Un ordre du général d'introduire les sœurs hospi-

talières partout auprès des blessés, et de les laisser circuler librement partout où elles le voudront... C'est positif...

Il se tourna vers la sœur qui l'attendait, et dit :

— C'est en règle; mais je doute si le mot *blessés* ne s'applique pas seulement aux blessés français.

— Vous faites tort à votre nation, répondit la religieuse. Depuis quand les Français sont-ils cruels et sans pitié vis-à-vis d'un ennemi vaincu, et surtout vis-à-vis de malheureux blessés?

— En effet, dit le sergent en souriant avec un certain orgueil; je vois que vous nous connaissez : terribles à la guerre, bons enfants après la bataille, toujours prêts à rendre service aux femmes et aux malheureux; nous voilà. Le général ne peut l'avoir entendu autrement. Mais, mes sœurs, les hommes qui sont là n'ont plus besoin de rien; dans quelques heures ce sera fini d'eux. Je vais cependant vous conduire auprès d'eux, et même vous éclairer. Venez, suivez-moi, il ne fait pas gai dans ce tombeau-là; après cela, vous y êtes habituées, vous ne voyez rien autre...

Il prit la lampe et fit signe aux soldats de rester dans le corps de garde; suivi des deux sœurs, il entra dans la salle des prisonniers, et tint la lampe élevée pour qu'elles pussent mieux y voir.

La première religieuse s'arrêta un instant à contempler les prisonniers. Son cœur crut se briser quand elle aperçut l'infortuné Bruno affaissé dans un coin, la tête courbée presque sur les genoux, anéanti par la souffrance et comme pétrifié par la douleur; il parut même

insensible à la soudaine apparition de la lumière dans la sombre prison.

Elle réprima promptement son émotion, et alla vers les blessés qui se trouvaient le plus loin de Bruno. A chacun d'eux elle adressa quelques paroles de consolation, mais si bas que le sergent ne put saisir qu'un murmure doux et étouffé. Elle réconforta les plus affaiblis par un verre de vin, donna à ceux qui avaient faim du pain et de la viande, et disposa mieux les bandages de quelques blessures.

Le sergent, qui s'était arrêté près de la porte avec la lampe, murmurait à part lui :

— Belle et généreuse fille ! Ça ferait un fameux chirurgien de bataillon... Comme elle y va avec les bandages et les linges.

A mesure que la charitable sœur approchait du coin où se trouvait Bruno, ses mouvements étaient plus précipités. Le sergent crut même remarquer qu'elle tremblait; et il lui sembla qu'à son entrée elle n'était pas aussi pâle que maintenant; mais il attribua le premier fait à la compassion, et le second à la lueur jaunâtre de la lampe.

Comme elle faisait un pas pour se rapprocher de Bruno, le sergent lui dit :

— Ma sœur, laissez ce pauvre diable en paix. Il a le cerveau brûlé; il est fou, et ne vous comprendrait pas. De toute la journée il n'a ni mangé, ni bu, ni parlé. Ce sera le plus heureux de tous : il mourra sans s'en douter.

Mais la religieuse parut ne faire aucune attention à

cette remarque; elle alla droit au jeune homme, se pencha vers lui, prit entre ses mains la tête du blessé, qui était enveloppée de linges, et lui dit quelques mots à l'oreille.

Bruno, comme frappé d'une secousse terrible, se dressa debout, tout frémissant, et s'écria avec égarement :

— Geneviève! Geneviève!

— Silence, silence! assieds-toi et tais-toi! murmura la jeune fille d'une voix sourde et impérieuse... Silence, tu sauras tout...

Et avec une force irrésistible elle repoussa son bien-aimé tout tremblant jusqu'à ce qu'il eût repris sa première attitude.

— Il paraît que ce pauvre fou vous connaît, dit le sergent. Vous vous appelez donc Geneviève? C'est un joli nom.

— Il se trompe, répondit la jeune fille; le malheureux garçon croit probablement que je suis sa sœur. Il me semble que ces linges qui entourent sa tête compriment trop sa blessure; cela enflamme son cerveau. Un nouveau bandage soulagera ses souffrances.

— Ma mère! s'écria Bruno avec anxiété en la regardant fixement dans les yeux. Ma pauvre mère! parle! oh! parle!

— Silence! répondit la jeune fille; je ne puis te connaître. Tais-toi, je te réjouirai par de bonnes nouvelles.

Tandis que Bruno, stupéfait et tremblant, attachait toujours sur elle des yeux interrogateurs, elle se mit à défaire la bande qui entourait sa tête et échangea à

haute voix avec lui plusieurs paroles insignifiantes : elle le faisait même souvent en français pour ôter au sergent tout soupçon ; mais en même temps elle trouvait moyen de dire aussi des choses qui firent battre de bonheur le cœur du jeune homme, et amenèrent sur son visage un étrange et radieux sourire. Le sergent s'estima plus sûr qu'auparavant qu'il était un insensé.

Quand Bruno sut tout ce que Geneviève avait à lui dire, le nouveau linge se trouva fixé autour de sa tête. La jeune fille lui donna un ordre, il s'étendit sur la paille et la laissa s'éloigner sans le moindre témoignage de reconnaissance et même sans paraître encore jeter les yeux sur la religieuse.

Arrivée dans le corps de garde, Geneviève dit au sergent :

— Citoyen, je dois sortir de la ville pour aller voir une pauvre femme qui est danger de mort. Ayez la bonté de me faire ouvrir la porte.

Le visage du sergent s'assombrit et il parut réfléchir profondément :

— Nous avons l'ordre le plus sévère de n'ouvrir la porte pour personne, grommela-t-il; vous m'obligeriez beaucoup, ma sœur, si vous vouliez renoncer à cette course.

— Cela m'est impossible, citoyen ; j'ai aussi des supérieures à qui je dois obéissance; et d'ailleurs l'ordre de votre général ne suffit-il pas? N'est-il pas assez formel? Tenez, veuillez le relire encore une fois, je vous en prie.

Le chef prit l'écrit, considéra attentivement la signa-

ture et le cachet, et lut à haute voix en ayant l'air de consulter les soldats qui l'entouraient :

— ..... *Laisseront passer librement les citoyennes sœurs de l'hôpital partout où elles se présenteront.* Partout ! C'est par la porte aussi ! Eh bien, suivez-moi, je vous ouvrirai la porte. Resterez-vous longtemps dehors, ma sœur, et rentrerez-vous en ville de ce côté-ci? Je préviendrais mes hommes en ce cas, pour qu'ils ne vous fissent pas attendre inutilement.

— La pauvre femme que nous devons visiter demeure à près d'une lieue d'ici, répondit Geneviève. Je pense que nous pourrons être de retour dans deux heures.

— Et vous osez vous risquer ainsi, seule avec votre compagne, dans la plus profonde obscurité et sur un chemin désert? J'admire votre courage, ma sœur; ne craignez-vous pas d'être attaquées par quelques-uns de ces brigands?

— Les brigands ne se hasarderont pas si près d'Hérenthals; et, quoi qu'il arrive, Dieu veillera sur nous parce que nous pratiquons la charité en son nom.

— Voilà de belles paroles en vérité, remarqua le sergent, mais s'il s'y joignait une douzaine de fusils français, je m'y fierais davantage... Allons, bon voyage, ma sœur, je souhaite qu'il ne vous arrive pas malheur. A votre retour criez à la sentinelle : *sœurs de charité;* ce sera pour nous le mot d'ordre pour vous reconnaître.

Après quelques remerciements, Geneviève et sa cousine Catherine franchirent la porte de la ville et s'enfoncèrent d'un pas rapide dans les ténèbres.

Elles restèrent assez longtemps sans parler, et suivi-

rent le chemin avec une précipitation extraordinaire jusqu'à ce que sœur Catherine, ne pouvant continuer, s'arrêtât en disant à Geneviève :

— Cousine, cousine, je n'en puis plus. Reposons-nous un peu... Vous courez tellement que je puis à peine respirer !

— Ah, chère Catherine, dit Geneviève d'une voix suppliante, pour l'amour de Dieu, hâtons-nous; nous sommes en retard sur l'heure indiquée. Puisez force et courage dans la pensée que la vie de malheureux martyrs sera la récompense de nos fatigues.

— Oui, oui, répondit la religieuse tout hors d'haleine; personne ne peut faire l'impossible, dût-il par là gagner le ciel.

— Parlez plus bas, chère cousine, dit Geneviève, les arbres mêmes ne doivent pas savoir pourquoi nous sommes ici... Allons, je vous donnerai le bras et vous rendrai ainsi la marche plus facile.

Les deux femmes se remirent en route.

Un peu plus loin, sœur Catherine entendit tout à coup un frôlement de feuilles dans le taillis de chênes qui avoisinait le chemin. Elle s'arrêta aussitôt toute tremblante.

— Qu'avez-vous, cousine ? demanda Geneviève. Vous tremblez ? Voyez-vous quelque chose ?

— Ah ! qui pourrait y voir dans cette épouvantable obscurité ? dit sœur Catherine avec un profond soupir. J'entends bouger les branches, là, dans le taillis ; je suis inquiète, j'ai peur...

— N'est-ce que cela ? répondit Geneviève en entraî-

nant sa compagne... Venez, c'est le vent qui passe dans les arbres.

Elles marchèrent de nouveau pendant un certain temps jusqu'à ce que Catherine estimât le danger assez éloigné et pût respirer librement. Elle reprit alors :

— Vous n'avez donc peur de rien, vous, Geneviève? Si c'eût été un homme, un voleur de grand chemin?

— Eh bien, chère cousine, j'eusse défendu et vous et moi...

— Pensez-vous cela, vraiment? N'êtes-vous donc pas une femme comme les autres? Et que peuvent faire deux pauvres filles contre un homme armé?

— Voyez-vous, Catherine, je suis une femme comme les autres; mais l'œuvre que je me suis proposé d'accomplir demande l'habileté et le courage d'un homme. J'espère que Dieu m'accordera l'une et l'autre. Un homme seul ne me ferait pas trembler : je porte aussi des armes sur moi...

— Ciel ! s'écria sœur Catherine avec effroi, vous pourriez verser du sang? J'accepterais plutôt la mort pour moi-même...

— Ceux qui sont bons et faibles devraient donc toujours courber la tête sous le pied des méchants et des oppresseurs? s'écria Geneviève avec indignation; et cela sans se défendre, comme si l'esclavage et l'éternelle persécution étaient leur sort naturel ! Ah les hommes se vantent de leur courage, et vraiment Dieu les a doués de force d'âme et d'intrépidité; mais, cousine Catherine, si le nombre des lâches n'était pas plus grand que celui des courageux, la perversité pourrait-elle si souvent in-

sulter impunément à Dieu et fouler aux pieds l'humanité? Oh si j'étais homme, et si les autres hommes me ressemblaient! le sol où je suis née engloutirait ses oppresseurs!... Mais les hommes, Catherine! les hommes sont la plupart avides et intéressés; tandis que les uns combattent le mal, les autres cherchent dans ce mal leur propre avantage!...

Cette manière de raisonner parut à la sœur Catherine si étrange et si inconcevable qu'elle ne suscita de sa part aucune observation; suspendue au bras de sa compagne, elle continua à marcher silencieusement dans l'obscurité.

Au bout de quelque temps elle demanda :

— Mais, Geneviève, n'y sommes-nous pas encore? Je tombe presque de fatigue.

— Vous devez le savoir mieux que moi, puisque c'est vous qui devez me conduire. Neerbuel est-il encore loin?

— Encore à quelques portées d'arbalète. S'il ne faisait pas si noir nous verrions déjà les premières maisons.

— Ah! Et pourquoi ne me prévenez-vous pas? Je dois prendre garde et faire attention. Nous allons marcher lentement à cette heure.

A peine avait-elle prononcé ces mots que sœur Catherine lui jeta les bras au cou et poussa un cri étouffé en montrant du doigt dans les ténèbres, sans dire un mot.

— Que voyez-vous? demanda Geneviève troublée.

— Là, dans le fossé... une ombre noire qui bouge!... un homme!

Au même instant s'élevèrent du fossé les accents con-

tenus d'une chanson populaire, comme si c'eût été un signal de reconnaissance. C'en était un en effet, car Geneviève dit à sa compagne :

— Rassurez-vous ; cet homme attend ma venue. Suivez-moi, ils sont là.

La jeune fille chanta à son tour d'une voix contenue quelques notes de la chanson. L'homme sauta hors du fossé ; Geneviève alla à sa rencontre, et lui serrant chaleureusement la main :

— Oh ! Jean, dit-elle, mon bon ami, tout va bien. Je l'ai vu et je lui ai parlé ; il est emprisonné près de la *Porte-aux-Vaches ;* le sergent de garde m'a laissée entrer. Si vous avez avec vous des hommes courageux, il est sauvé !

— A une portée d'arbalète d'ici, il y en a une cinquantaine qui sont cachés dans le taillis, répondit avec joie Jean le domestique. Oh ! Geneviève, puissions-nous réussir ! puissions-nous délivrer notre bon Bruno des mains de ces bourreaux !

— N'en doutez pas, dit la jeune fille avec une ferme confiance. Dieu est avec nous ; il me l'a déjà bien évidemment prouvé ! Maintenant il nous faut, d'abord et avant tout, mettre ma cousine en sûreté ; ce n'est qu'à cette condition qu'elle a consenti à me suivre. Elle demandera ici l'hospitalité chez un fermier de son couvent, et restera cachée chez lui... Bonne cousine, indiquez-nous la ferme.

Sœur Catherine prit un sentier qui les conduisit bientôt devant une habitation de paysan à la porte de laquelle elle frappa. Après avoir échangé quelques pa-

roles avec le fermier, qui avait paru à une fenêtre de l'étage, elle fut introduite et souhaita à sa cousine une heureuse réussite.

Dès que la porte fut refermée Jean prit à gauche de la ferme, saisit la main de Geneviève et lui dit :

— Venez vite, et dites-moi ce qu'il nous faut faire pour réussir dans notre tentative.

— J'ai songé à tout chemin faisant, répondit la jeune fille. La prison de Bruno touche presque à la porte, de sorte que nous n'aurons pas à pénétrer avant dans la ville. C'est Dieu même qui en a disposé ainsi. Je sais ce qu'il faut dire pour que la porte s'ouvre. Voici maintenant ce que vous avez à faire : vous approchez avec vos hommes jusqu'à quelques portées d'arbalète de la ville; vous les faites ramper sur le sol dans l'obscurité jusqu'au pied des fortifications. Je vais seule en avant, je fais ouvrir la porte; mais vous ne bougez pas encore, car la porte pourrait se refermer avant que vous l'eussiez atteinte. Je ferai accroire au chef que quelque chose nous a fait peur et que ma sœur est encore en arrière. Pendant qu'il ira voir au-devant d'elle, j'appellerai : *Sœur Anne! sœur Anne!* Sur ce mot-là vous vous levez, vous franchissez la porte, vous vous emparez du corps de garde, et vous délivrez les prisonniers... Le reste dépend du courage de vos hommes.

— Votre projet est bon, il est excellent, ma chère Geneviève, répondit le domestique; moi aussi je commence à espérer maintenant, une joyeuse attente fait battre mon cœur. Venez, hâtons-nous, et ayez confiance dans l'intrépide résolution de nos hommes : Karel du

Lion les a choisis et rassemblés lui-même. Il y en a aussi cinq ou six d'Hérenthals qui connaissent parfaitement les chemins et les bois... Ils sont cachés, à une centaine de pas d'ici, dans le taillis...

Il porta deux doigts à sa bouche et fit entendre un son aigu et prolongé. A peine ce signal était-il donné que l'on entendit le feuillage s'agiter, et bientôt cinquante hommes, armés de fusils et de sabres, se trouvèrent autour du domestique.

Ceux qui étaient de Waldeghem, mais surtout Karel du *Lion*, serrèrent la main de la jeune fille d'une affectueuse étreinte, et s'efforcèrent de la consoler en lui exprimant leur vif désir d'engager la lutte. Jean coupa court bientôt à cet entretien, et fit part à tous du projet de délivrance tel que Geneviève l'avait conçu.

Les jeunes gens d'Hérenthals furent placés à l'avant-garde afin d'indiquer la route à suivre à travers le bois et les buissons. On partit immédiatement dans la direction de la ville.

Les amis de Bruno marchaient d'un pas rapide dans les ténèbres, en gardant le silence le plus absolu, et en se suivant de près les uns les autres, le long des haies et des fossés; ils dirigeaient leur marche de façon à ne rencontrer aucune route ni grand chemin.

Quand, après une bonne demi-heure de marche, ils approchèrent de la ville, leur marche se ralentit. On recommanda un silence plus profond encore; il fallut, en marchant, toucher le sol avec précaution et éviter, autant que possible, tout bruit de branches ou de feuilles.

Un peu plus loin encore, tous se couchèrent à plat ventre et se mirent à ramper comme des reptiles jusqu'au pied des fortifications.

Sur ces entrefaites, Geneviève avait gagné la grand'-route, et elle se tint cachée quelques instants dans une sapinière, afin de laisser aux hommes qui la secondaient le temps de se rapprocher de la ville. Bientôt elle se porta en avant, et, chemin faisant, elle vit les amis de Bruno étendus sur le sol, au bord du chemin, comme des ombres noires ou des cadavres inanimés ; pas un ne bougea sur son passage. Tout était donc prêt, chacun était à son poste.

Arrivée à quelques pas de la porte, la jeune fille cria d'une voix évidemment effrayée :

— *Sœurs de charité ! sœurs de charité !*

La sentinelle alla vers le sergent, qui s'était endormi la tête sur la table, et l'éveilla.

— Citoyen sergent, dit-il, les religieuses sont de retour. Elles demandent à rentrer.

— C'est bien, répondit le sergent en se frottant les yeux, nous allons voir.

— Elles sont pressées, fit observer le soldat ; il me semble qu'elles ont peur.

Le sergent prit la clef et suivit la sentinelle jusqu'à la porte ; il mit la bouche contre le guichet, et demanda en s'adressant au dehors :

— Qui est là ?

— *Sœurs de charité !* répondit-on.

— Est-ce vous, ma sœur ? demanda-t-il de nouveau.

— C'est moi, moi qui suis sortie tout à l'heure par cette

porte; mais dépêchez-vous, citoyen, j'ai grand'peur.

Le sergent ouvrit la porte, mais si peu que Geneviève eût à peine pu passer. Aussi resta-t-elle en dehors en disant avec une feinte frayeur :

— Oh! citoyen, attendez un peu, je vous en prie; ma sœur accourt là-bas dans l'obscurité. Deux hommes nous ont poursuivies jusqu'ici : nous nous sommes sauvées; ma sœur est encore en arrière, je l'entends : elle n'est plus loin.

Trompé par ces paroles, le sergent ouvrit la porte davantage, et rejoignit Geneviève au dehors. Il s'efforça de voir dans l'obscurité sur le chemin, et dit à la jeune fille :

— Mais je n'entends rien. Votre sœur sera tombée dans les mains des brigands. Nous attraperons bien demain ces coquins-là.

— Non, non, elle vient, reprit la jeune fille; et élevant la voix, elle cria : Sœur Anne! sœur Anne!

Et, tout en poussant ce cri, elle s'élança sur la route obscure.

— Que faites-vous? que faites-vous? s'écria le sergent; je ne puis rester ici...

Il n'eut pas le temps de finir la phrase. Cinquante hommes surgirent tout à coup dans les ténèbres; tout en rampant ils s'étaient tellement rapprochés du sergent que celui-ci ne les aperçut qu'au moment où il était déjà entre leurs mains.

On le bâillonna, on lui tint bras et jambes pour l'empêcher de faire aucun mouvement, et on l'entraîna loin de la porte de l'autre côté du chemin, sans qu'il lui fût

possible de donner le moindre éveil à ses camarades.

Aucun des paysans n'avait prononcé un mot ni fait le moindre bruit.

Tandis que cinq ou six d'entre eux tenaient le sergent étendu sur le sol, les autres, toujours silencieux, se précipitèrent à travers la porte, tombèrent sur le factionnaire et envahirent le corps de garde.

Les soldats, qui avaient entendu quelque bruit à la porte de la maison, s'étaient jetés sur leurs armes et allaient s'élancer au dehors lorsque l'invasion des paysans vint les en empêcher.

On tira quelques coups de fusil; une lutte s'engagea pendant quelques instants au sabre et à la baïonnette; mais, déconcertés par cette surprise et succombant sous le nombre des ennemis, les Français furent bientôt sabrés ou désarmés. Cependant, tout en combattant, deux ou trois soldats avaient gagné la rue et étaient allés donner l'alarme sur le Marché.

Les coups de fusil avaient déjà éveillé les soldats campés près de l'Hôtel de Ville; les tambours et les trompettes faisaient entendre le terrible appel aux armes, et une foule de soldats s'élançaient du Marché vers la porte.

Mais les paysans n'avaient pas non plus perdu leur temps; ils avaient emporté les captifs de leur prison et se précipitaient triomphalement à travers la porte au moment où les premières bandes de soldats apparaissaient au loin.

Geneviève attendait à quelque distance de la porte. Dès qu'elle entendit la voix de Bruno, elle vola à sa

rencontre et se suspendit à son cou à demi morte de joie. Ses larmes coulèrent par torrents; elle lui prodigua les paroles de bonheur et de tendresse, et remercia Dieu par une ardente prière...

Bruno allait à son tour témoigner à sa courageuse amie tout l'amour, toute la reconnaissance qui inondaient son cœur, lorsque une vingtaine de balles qui passèrent en siflant sur leurs têtes et les sauvages cris de vengeance des soldats leur firent comprendre qu'ils n'étaient pas encore hors de danger.

— Dans le bois! dans le bois! s'écria Karel du *Lion*, et tous s'élancèrent au bout du chemin dans le taillis.

Avertis par ce cri, les soldats tirèrent dans la direction indiquée. Ils se déployèrent rapidement le long du chemin et pénétrèrent dans les taillis et dans le bois. Longtemps encore on entendit çà et là des coups de feu.

Enfin, après d'infructueuses recherches, les officiers ordonnèrent la retraite. Tambours et trompettes rallièrent les soldats; on rentra dans la ville, la porte fut fermée, et tout redevint au dehors calme et silencieux.

X

Le corps principal des paysans, ou, comme les Français le nommaient, la grande bande des brigands se trouvait, au lever du soleil, dans un lieu boisé, à deux lieues environ de la ville de Diest.

Bien qu'on n'aperçût en cet endroit que de rares pelo-

tons d'hommes armés qui, comme des sentinelles perdues, étaient placés aux coins des champs et au bord des haies, il était facile de deviner qu'une foule d'insurgés remplissait la forêt, car au-dessus des arbres planait un murmure sourd et confus comme le lointain mugissement d'une mer agitée.

Et en effet, à l'abri de la forêt, cinq mille hommes au moins étaient répandus dans les sentiers ou réunis dans les clairières.

Celui qui eût pénétré dans le bois, pour sonder d'un œil curieux ce qui s'y passait, se fût étonné à juste titre de l'aspect étrange de cette multitude de gens venus de tous les points du pays.

Il aurait vu d'abord, dans une plaine découverte, trois à quatre cents paysans chevaucher à la suite les uns des autres et, sous le commandement d'un officier, se réunir, tourner bride, trotter, tellement que la terre humide volait dans les airs.

C'étaient les cavaliers de l'armée des patriotes qui dressaient leurs chevaux de labour aux évolutions militaires.

Ce spectacle était passablement singulier : la plupart, à cheval sans selle et vêtus de la blouse bleue des campagnards, ces cavaliers eussent fait au spectateur l'effet de paysans qui s'amusaient à quelque kermesse, si le long sabre qui brillait dans leur main et les pistolets passés à leur ceinture ne l'eussent averti qu'il s'agissait de choses plus sérieuses.

Un peu plus loin, au milieu d'une centaine d'hommes rangés comme une escorte, se trouvaient de nombreux

chariots déjà attelés et prêts à se mettre en marche. On pouvait en remarquer quelques-uns sur lesquels flottait un petit drapeau avec cette inscription : *Poudre ;* d'autres étaient chargés de fusils neufs et de sabres, si bien qu'on en pouvait conclure que les paysans avaient en abondance des munitions de guerre.

De cet endroit on entendait retentir, derrière un massif d'aunes, des clameurs extraordinaires qui, par moments, montaient bruyamment vers le ciel, puis cessaient pour recommencer, un instant après, avec une nouvelle énergie.

Il y avait là une espèce de prairie, couverte d'hommes de tout âge et de toute condition. Il y avait déjà quelque discipline dans cette multitude, on pouvait le reconnaître aux fusils disposés en faisceaux, de sorte qu'au premier appel, chaque drapeau pouvait retrouver son poste, chaque homme son arme. Quelques femmes et enfants, mais en petit nombre, se montraient aussi au loin à travers les taillis.

Le bruit qui retentissait par intervalles au milieu des arbres avait une cause particulière. Au milieu de la prairie, sur un chariot chargé de vivres, se tenait un homme qui, avec grand renfort de gestes, adressait une harangue à ceux qui l'entouraient. Ce qu'il disait devait réjouir la foule et l'enthousiasmer, car, chaque fois qu'il avait fini une phrase, les auditeurs battaient des mains et confirmaient ses paroles par mille exclamations diverses. Il leur parlait de la patrie et de la foi, des sans-culottes et de l'impiété, de bataille et de triomphe, de délivrance et de liberté...

En entrant plus avant dans la forêt, on eût atteint l'endroit où les officiers d'état-major de l'armée étaient réunis en conseil de guerre.

Le général Constantin de Roumiroir, Bruxellois de distinction, assis au bord d'un fossé profond, tenait sur ses genoux une carte du pays ; les autres officiers étaient assis des deux côtés du fossé et écoutaient attentivement ce que leur disait le général.

On concertait la prise de la ville de Diest et l'on s'efforçait de calculer sur la carte de quel côté il serait le plus facile de surprendre cette place forte.

Les officiers paraissaient satisfaits et pleins d'espoir; ils saluaient souvent par d'enthousiastes acclamations les paroles du général de Roumiroir.

Plus avant encore, aussi loin que s'étendait la forêt avec ses nombreuses clairières, campaient, épars, des détachements de l'armée des patriotes.

Les habitants de Waldeghem s'étaient établis dans un champ bordé de chênes bas et rabougris. Ils étaient au moins trois fois aussi nombreux que lorsqu'ils avaient quitté le *Zandberg*, poursuivis par les Français.

La captivité de Bruno, sa miraculeuse délivrance et surtout son intrépidité au combat lui avaient fait une renommée. Un assez grand nombre de jeunes gens de la Haute Campine étaient venus se ranger sous ses ordres, si bien qu'autour de son drapeau se groupaient plus de deux cents hommes courageux auxquels il commandait comme capitaine.

Karel du *Lion*, nommé capitaine en second, était occupé en ce moment à exercer ses hommes à charger

leurs armes. Depuis la veille seulement ils avaient reçu des cartouches confectionnées, et il fallait qu'on leur enseignât à s'en servir avec rapidité.

Karel avait aligné ses hommes; il commandait, courait, criait, rectifiait avec autant de gravité et de zèle que s'il n'eût jamais fait autre chose en sa vie. Chaque parole qu'il prononçait était un encouragement; il enflammait tellement la bravoure de ses compagnons par ses belliqueuses allocutions, que tous les yeux rayonnaient d'espoir et d'ardeur.

Au milieu de cette troupe s'élevait un drapeau singulier. Il était fait d'un morceau de toile blanche, probablement la moitié d'un drap de lit. Sur ce drap était peinte en rouge de sang une grande croix avec cette inscription : *Pour Dieu et pour la patrie!* Il était facile de voir que ce drapeau n'était nullement l'œuvre d'un artiste. Karel l'avait fait à lui tout seul, et, à défaut de pinceaux, y avait appliqué la couleur avec la main; cependant, tel qu'il était, il avait une signification claire et saisissante, et sa vue jetait l'espoir et le courage dans le cœur des jeunes gens.

Geneviève était assise à l'une des extrémités du champ, à côté du vieux curé de Waldeghem.

La jeune fille avait quitté les vêtements religieux et repris le costume campinois.

Le curé lui parlait; mais elle semblait distraite par une pensée qui l'obsédait, et tournait sans cesse la tête du côté de la plaine où le terrain, s'élevant peu à peu, finissait par former une colline.

A cinq ou six pas de Geneviève se trouvait le brasseur.

père de Simon, la tête penchée dans ses mains et immobile comme s'il eût été plongé dans un profond sommeil.

— Pauvre père! dit le curé en soupirant et en jetant sur le brasseur un regard de commisération. Sa douleur est inexprimable. Soyez-en sûre, Geneviève, le malheureux homme en mourra. Hier soir et pendant une partie de la nuit, j'ai fait et dit tout ce qui m'était possible pour le consoler... L'idée que son fils est un des chefs de nos persécuteurs est pour lui un affreux martyre! et ce qui s'est passé à Hérenthals lui a percé le cœur plus cruellement encore...

— Et ce n'est pas sans raison, mon vénérable père, répondit la jeune fille; il craint que son fils n'ait fait mettre à mort la mère de Bruno...

— Bruno paraît le redouter aussi, reprit le prêtre; mais toi, Geneviève, tu es bien sûre, n'est-ce pas, qu'elle se trouvait en sûreté avant que nos gens ne délivrassent leur malheureux ami?

— Tout à fait sûre, mon père. Personne ne pouvait découvrir l'asile où on l'a conduite. Tout était calculé d'avance; on aurait imputé la faute tout entière à ma cousine Catherine, et d'ailleurs...

— Vous pâlissez, Geneviève! qu'est-ce qui vous fait peur?

— Rien, mon père; je croyais entendre la voix de Bruno.

— N'avez-vous pas dit tout cela à Bruno, qu'il est si inquiet et si alarmé?

— Je le lui ai dit, mon père; dans le premier moment

il m'a cru et s'est même réjoui des nouvelles que je lui annonçais. Ce n'est que depuis ce matin, à mesure que le jour est venu, que l'inquiétude s'est emparée de lui, parce que Jean ne revient pas. Moi-même je commence à craindre, et je dois faire effort sur moi pour maîtriser mon anxiété croissante.

— Au fait, Geneviève, l'inquiétude de Bruno n'est peut-être pas sans fondement. Les Français parcourent continuellement la Campine dans tous les sens. Il faut que Jean échappe à mille dangers avant d'arriver jusqu'ici ; ces soldats étrangers sont si cruels...

Geneviève laissa tomber la tête sur sa poitrine, pâlit, soupira, et reprit d'une voix tremblante d'émotion :

— Dieu sait si le pressentiment du brasseur ne nous annonce pas un nouveau malheur. O mon père, ce serait trop! Bruno n'a pas mérité cette affreuse destinée !

Le prêtre secoua tristement la tête :

— Mon enfant, dit-il, espérons dans la bonté de Dieu. La croix dont il a chargé nos épaules est lourde et pénible à porter. Cependant, Geneviève, courbons-nous humblement sous le poids de son bras. Quoi qu'il puisse arriver, que sa sainte volonté soit faite!

— Pauvre Bruno! dit la jeune fille d'une voix plaintive. Depuis une heure, il court de tous côtés comme s'il était chassé par une mortelle anxiété. Il est, bien sûr, maintenant là-haut sur la colline à épier le retour de Jean. Je connais son cœur trop sensible; je pénètre sa douleur, son inquiétude...

A peine eut-elle dit ces mots qu'elle se leva vivement,

et saisissant la main du prêtre elle le força de se lever aussi en s'écriant avec joie :

— Voyez, voyez là-bas sur la colline! Bruno nous appelle! Les voilà! les voilà!

Le brasseur parut s'éveiller et regarda la jeune fille d'un air interrogateur :

— Vite, vite, lui dit-elle; Bruno nous appelle : sa mère vient!

Cette nouvelle fit trembler d'émotion le brasseur; mais elle dut le réjouir profondément, car un radieux sourire éclaira son visage. Il s'élança à la suite du prêtre et de la jeune fille.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet du coteau, ils virent au loin Bruno courir de toutes ses forces, et bientôt se jeter au cou d'une femme qui, en compagnie d'un homme âgé, arrivait sur la route.

— Sa mère! sa mère! s'écria Geneviève qui descendit la colline en courant.

Elle aussi jeta ses bras au cou de la vieille femme émue, en accompagnant ses caresses d'exclamations de joie.

Bruno ne pouvait parler; égaré par le bonheur, il contemplait sa mère et baignait son sein de larmes ardentes.

Enfin, il recouvra la voix; il leva les bras et les yeux au ciel, et s'écria avec enthousiasme :

— Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez du moins laissé ma mère! Que votre nom soit béni pour ce bienfait!

Un nouvel embrassement coupa court à sa prière.

— Bruno, Bruno, dit la mère, ah! notre sort est bien amer! J'ai souffert comme personne n'a peut-être jamais souffert. Mais je suis si heureuse maintenant! Ah! tu allais mourir! déjà tu étais désigné pour le supplice... et ta mère te retrouve vivant et libre!

Elle se tourna vers Geneviève, lui saisit les deux mains, et s'écria avec l'accent d'une fervente reconnaissance :

— Geneviève, admirable fille, c'est à toi que nous devons ce bonheur. Ce que mes larmes de sang n'ont pu obtenir, ta prudence et ton courage l'ont accompli. Sois bénie; que Dieu reporte sur toi toutes mes prières. Puisses-tu, toi, du moins, trouver ici-bas la paix et la digne récompense de ta généreuse conduite!

Le curé et le brasseur arrivaient en ce moment auprès de Bruno et de sa mère; le premier serra la main de la mère et du fils; le second contempla d'un œil attristé le spectacle de cette joie universelle, et courba la tête comme s'il eût éprouvé un sentiment de confusion. Le bonheur qui rayonnait sur toutes les physionomies lui fit sentir plus vivement encore que son fils à lui était la cause de tout ce qu'avaient souffert ces pauvres gens; et bien qu'il se réjouît peut-être plus encore que les autres du retour de la mère de Bruno, la vue des effusions de l'amour du jeune homme lui brisa le cœur. Elle, du moins, avait un fils qui l'aimait et dont le tendre attachement l'indemnisait de ses souffrances!...

Tous revinrent vers le camp. Un léger bandeau ceignait encore le front de Bruno sous son chapeau; mais sa blessure ne devait plus guère le faire souffrir, car la

joie la plus sereine brillait sur son visage, et tous ses mouvements étaient vifs et énergiques. Il marchait à côté de sa mère et pressait une de ses mains dans les siennes.

Le curé cheminait à côté du domestique. Celui-ci répondit à une question du prêtre :

— Oh ! ma tâche n'était pas difficile. Il n'y a plus de sans-culottes à Hérenthals. J'ai trouvé la mère de Bruno à l'endroit que Geneviève m'avait indiqué. Après notre attaque de la prison, on a effectivement accusé les sœurs hospitalières; mais, comme sœur Catherine avait disparu, on a pu, avec une grande apparence de vérité, lui imputer le fait à elle seule. Voilà la chose ; le général a été très-fâché d'abord, mais cela en est resté là...

Le domestique se rapprocha du prêtre pour ne pas être entendu par le brasseur, et dit à voix basse :

— Simon Brutus a fait fouiller de fond en comble tout Hérenthals pour trouver la mère de Bruno ou quelqu'un de nous. Vous pouvez penser, mon révérend père, quel sort ce scélérat réservait à ceux qu'il eût découverts... Mais Dieu y a pourvu... Il ne faut pas vous étonner que je ne sois pas arrivé plus tôt ici... En route nous avons aperçu de loin une colonne mobile, et nous avons dû pendant plus de deux heures marcher péniblement dans le bois et au milieu des taillis.

Le domestique échangea encore quelques paroles avec le vieux prêtre, jusqu'à ce qu'ils atteignissent l'endroit où étaient campés les hommes de Waldeghem. Bruno fit asseoir sa mère au bord du champ et entama avec elle, Geneviève et Jean une calme, mais émou-

vante conversation, que venaient interrompre par moments des démonstrations extérieures d'affection et de reconnaissance.

Oublieux du reste du monde, ils savouraient depuis quelque temps le bonheur inespéré de se revoir, quand un homme à cheval traversa la plaine au grand galop et vint s'arrêter devant Bruno en lui criant :

— Capitaine, les espions sont de retour ; tout est en règle. Tout à l'heure vous entendrez battre le tambour. A ce signal, vous conduirez vos hommes hors du bois et vous les rangerez sur la grand'route. Le général vous fait dire que vous ayez à tenir avec votre détachement un poste d'avant-garde.

Le cavalier éperonna son cheval et disparut comme une flèche derrière un massif de chênes.

Bruno prit congé en toute hâte de sa mère et de Geneviève, il donna aux domestiques quelques instructions nouvelles, et courut à ses hommes qui étaient encore occupés à s'exercer au maniement des armes sous le commandement de Karel.

Les deux femmes se levèrent, et Jean les guida dans les taillis

La joie, le courage, l'enthousiasme, rayonnaient sur le visage de Bruno. Aussi, dès que ses hommes l'aperçurent et lurent dans ses yeux l'espoir du succès, ils saluèrent son arrivée par de joyeuses acclamations.

Il s'approcha de Karel et, lui serrant la main :

— Oh, mon bon ami, lui dit-il, mon courage est revenu ! Maintenant mon cœur bat librement, le sang coule ardent dans mes veines ! Nous allons à la bataille

l'ennemi saura que Bruno est heureux... Réunis nos hommes autour de moi...

Karel parcourut en courant la ligne de ses compagnons, en donnant les marques d'une joie extraordinaire :

— Amis, ça y est ! Nous partons, nous allons nous battre, les sans-culottes vont manger nos cartouches neuves ! Réunissez-vous autour du capitaine, il vous annoncera lui-même la bonne nouvelle.

Quand Bruno se vit entouré des rangs pressés de sa troupe il parla ainsi d'une voix fervente et inspirée :

— Frères, dans un instant le tambour va donner le signal du départ. Nous allons assaillir la ville de Diest et, avec l'aide de Dieu, en chasser les sans-culottes. De cette attaque dépend le sort de la patrie. Le général nous a placés à l'avant-garde ; c'est nous montrer assez qu'il a foi en notre courage ! Eh bien, il ne s'est pas trompé ! Ah ! compagnons, jusqu'ici nous avons lutté sans espoir ; nous avons accepté une mort inévitable comme l'unique fin de nos efforts ! Aujourd'hui, le ciel s'est déclaré pour nous : nous sommes au nombre de cinq mille, nous sommes bien armés et bien pourvus de tout. Si nous avons avec bonheur versé notre sang pour la foi et la patrie alors que l'horizon était couvert d'ombres sinistres, quelle joie ne doit pas faire battre notre cœur maintenant que la délivrance de la patrie brille à nos yeux comme une radieuse étoile, maintenant que nous nous sentons assez forts pour écraser les étrangers qui nous oppriment ! Que vos cœurs s'élèvent à la hauteur de la sainte mission qui nous est imposée

par Dieu, et, si c'est possible, montrez-vous plus courageux et plus ardents que jamais dans la lutte. Ayez l'œil sur moi, je vous montrerai où vos balles et vos baïonnettes trouveront à moissonner. Que la croix rouge du drapeau de Waldeghem indique toujours à toute l'armée l'endroit où le sang ennemi coule par torrents...

On entendit le roulement lointain de quelques tambours.

— Ah! ah! s'écria Karel du *Lion*, j'entends le violon: la noce va commencer!

Bruno suspendit sa harangue et s'écria en brandissant son épée en l'air:

— Chacun à son rang! En avant maintenant, en avant pour Dieu et pour la patrie!

— Pour Dieu et pour la patrie! crièrent d'une voix puissante ses hommes qui se hâtèrent de regagner chacun leur poste.

De tous les points de la forêt les divers détachements répondirent à ce cri de guerre qui retentit bientôt, tonnante acclamation, au-dessus de l'armée entière.

Bruno mena ses hommes sur la route à l'endroit qui lui fut indiqué par un officier à cheval. Les autres détachements se rangèrent aussi, avec beaucoup d'ordre, derrière les hommes de Waldeghem. La cavalerie se trouvait à peu près au centre de l'armée.

Quand tout le monde fut sorti du bois et eut pris position sur la route le général de Roumiroir, accompagné des officiers de son état-major, vint se placer derrière la troupe de Bruno, où s'étaient déjà réunis quelques tambours et quelques trompettes. Il ordonna à une

vingtaine de cavaliers qu'il avait fait appeler de prendre une avance de deux cents pas, pour reconnaître avec soin le pays et garantir la colonne de toute surprise.

Le signal du départ fut donné; tambours et trompettes retentirent, l'armée se mit en marche.

Aussitôt des chants entraînants et joyeux s'élevèrent du milieu de chaque corps, chants auxquels se mêlaient les cris et les exclamations d'une joie expansive. L'éclat des trompettes, le roulement des tambours, quelque puissants qu'ils fussent, se trouvèrent couverts par le gigantesque retentissement de milliers de voix. Cette foule ressemblait plutôt à des gens qui vont à une kermesse qu'à des soldats allant chercher sur un champ de bataille la mort ou la victoire.

Pendant quelque temps le général permit cette expansion qui inspirait l'espérance et le désir de combattre, mais il envoya néanmoins bientôt quelques officiers pour ordonner partout le plus profond silence, il fit même taire les trompettes et les tambours.

Le bruit diminua par degrés pour cesser tout à fait lorsque les officiers porteurs de l'ordre du général eurent atteint l'extrémité de la colonne.

On marcha d'un pas rapide pendant une demi-heure environ.

Soudain le peloton de cavalerie qui précédait l'armée s'arrêta. Le général s'en aperçut, et tout surpris fixa son regard dans cette direction.

Un des cavaliers revint sur ses pas au grand galop, s'approcha du général et lui dit :

— Général, il y a là bas une grande plaine. On voit

dans le lointain fumer beaucoup de feux, et de nombreux soldats se presser. Il y a aussi des cavaliers; c'est une colonne mobile; peut-être même y en a-t-il plusieurs; car les soldats occupent bien deux bonniers de terrain.

Le général fit signe à Bruno de faire arrêter ses hommes, tous les détachements se rapprochèrent les uns des autres, mais suspendirent également leur marche.

Sur ces entrefaites, le général, accompagné de quelques officiers d'état-major et des cavaliers, s'avança pour aller reconnaître de ses propres yeux la position de l'ennemi.

Karel du *Lion* se frottait joyeusement les mains et murmurait entre ses dents des paroles de satisfaction, tout en courant çà et là sur le front de son détachement.

— Camarades, je flaire la poudre: ils sont là! Nous sommes en avant, c'est à nous de commencer la danse. Une dizaine de sans-culottes ce n'est rien de trop pour moi; si chacun en prend autant, il n'en restera pas beaucoup....

Le général était parvenu à la lisière de la plaine et examinait l'ennemi avec une longue-vue.

— C'est une colonne mobile, dit-il aux officiers qui l'avaient suivi, probablement la même qui a brûlé Hérenthals, car je vois des chasseurs à cheval et des canons. Essaierons-nous de dépasser cette colonne, ou ne serait-il pas plus avantageux de lui livrer bataille?

— Je crois, mon général, répondit l'un des officiers, je crois qu'il faut mettre à profit cette occasion. Nous

leur sommes supérieurs en nombre; pour la première fois nous combattrons en rase campagne, et si nous remportons la victoire, comme il y a lieu de le penser, ce triomphe sera pour nos hommes une inépuisable source de courage. Alors seulement ils seront soldats dans toute la force du mot. C'est une faveur évidente du ciel que nous rencontrions sur notre route la colonne mobile qui a commis de si épouvantables cruautés à Hérenthals. Dieu lui-même livre les bourreaux à notre vengeance!

— Et vous, demanda le général aux autres officiers, quel est votre sentiment? Faut-il éviter l'ennemi, ou le combattre?

— Combattre! livrer bataille! répondirent-ils tous avec joie.

Un bruit de tambours retentit dans le lointain.

Le général porta de nouveau sa longue-vue à son œil, et dit aussitôt à ceux qui l'accompagnaient, en tournant bride et en regagnant la route :

— Venez, hâtons-nous! L'ennemi doit nous avoir remarqués; ils courent aux armes. Il ne faut pas nous laisser surprendre dans cet étroit chemin. Courez à tous les détachements, prévenez les nôtres que l'on va se battre... Recommandez le silence, le calme, l'obéissance.

Les officiers éperonnèrent leurs chevaux et s'élancèrent vers les divers corps pour transmettre à chacun les ordres du général; mais, bien qu'ils ordonnassent le plus profond silence, à peine l'heureuse nouvelle fut-elle connue de quelques compagnies qu'un cri triomphal s'éleva tonnant dans les airs. Toute l'armée se mit à chanter et à pousser des acclamations de joie, on se

serrait mutuellement la main, on se jetait toutes sortes d'encouragements d'un peloton à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin rumeurs et cris prenant une forme plus intelligible, se confondissent en un seul cri :

— En avant, en avant, pour Dieu et la patrie !

Une expression de mécontentement assombrit la figure du général quand il vit ses ordres méconnus; cependant il secoua bientôt la tête et sourit comme si les clameurs guerrières qui avaient jailli malgré lui du sein de ses soldats l'eussent consolé de leur oubli de la discipline.

Il se rapprocha de Bruno, et lui dit d'un ton profondément pénétré :

— Capitaine, nous allons livrer bataille en rase campagne. Si je vous confie l'avant-garde, c'est parce que je compte sur votre intrépidité. Vos hommes recevront les premières balles de l'ennemi. Si vous hésitez ou reculez, tout est perdu; de vous dépend la victoire..... Ainsi, faites votre devoir!

Bruno resta muet, interrogeant la route d'un regard ardent; ses narines étaient largement dilatées, sa poitrine haletait, il froissait du poing avec une impatience fébrile la garde de son épée, et ne pouvait rester en place, tant il désirait vivement recevoir l'ordre de marcher en avant. Karel du *Lion*, tout courageux qu'il était lui-même, contemplait la figure de Bruno avec admiration.

Enfin le jeune capitaine répondit d'une voix sombre à la recommandation du général :

— Eh bien, laissez-nous marcher. La terre brûle sous mes pieds... Ne perdez pas de vue la croix rouge, géné-

ral. Là où vous la verrez, le sang coulera par torrents.....

Sur l'ordre du général, les tambours et les trompettes donnèrent le signal du départ.

Une nouvelle acclamation de l'armée entière salua ce signal ardemment désiré.

Dès le commencement, les Français avaient entendu les clameurs des patriotes. Eux aussi se réjouissaient de rencontrer l'ennemi à l'improviste, et s'étaient préparés en toute hâte au combat.

Avant que les paysans eussent atteint la plaine, les soldats de la République avaient déjà franchi la moitié de la distance qui les séparait d'abord de leurs adversaires.

Les deux armées n'étaient plus très-éloignées l'une de l'autre... Toutes deux s'avancèrent dans la plaine en déployant leurs compagnies, et bien qu'un boulet ou une balle même eussent peut-être pu atteindre les premiers rangs de l'ennemi, pas une détonation ne se fit entendre.

Les belliqueuses clameurs des patriotes avaient cessé : un morne silence, avant-coureur de la bataille imminente, régnait dans la plaine.

Enfin le feu commença : tout en tirant avec un calme apparent, les deux armées se rapprochèrent encore, et mainte balle atteignit son but...

Tout à coup le centre de l'armée francaise s'ouvrit, et laissa voir quatre canons qui tonnèrent ensemble, et firent pleuvoir sur les patriotes une grêle de mitraille. Vingt hommes au moins de la bande de Bruno tom-

bèrent; le ravage ne fut pas moindre dans les autres compagnies.

Les paysans s'arrêtèrent et parurent hésiter; au même instant, les canons lancèrent une seconde fois leur charge meurtrière.

Un éclat de mitraille avait abattu le cheval du général; lui-même s'était grièvement blessé dans sa chute, et était tout étourdi.

Le moment était décisif; quelques minutes encore, et la troisième décharge d'artillerie eût probablement mis en déroute l'armée entière des paysans.

— Bruno! Bruno! s'écria Karel du *Lion*.

Le capitaine comprit le cri de détresse de son ami. Il s'élança à la tête de ses hommes, brandit son épée en l'air, et s'écria d'une voix puissante :

— Croisez la baïonnette! En avant! en avant! pour Dieu et la patrie!

Le même cri s'éleva dans toute l'armée des patriotes; toutes les compagnies s'élancèrent en avant et se jetèrent comme un torrent furieux sur l'ennemi.

Bientôt on n'entendit plus ni canons ni fusils; la baïonnette et le sabre faisaient seuls leur œuvre sanglante. C'était une affreuse mêlée dans laquelle chacun cherchait sa victime, et où plus d'un tomba frappé lui-même au moment où il portait le coup mortel à son ennemi.

La croix rouge avait pénétré au plus épais des rangs français. Les hommes de Waldeghem combattaient comme des lions, et, bien qu'ils fussent cernés de toutes parts, ils demeuraient inébranlables et couchaient sur

le sable autour d'eux tous ceux qui étaient à leur portée.

Le général français s'aperçut avec une colère mêlée de tristesse qu'il s'était trompé sur la force de l'ennemi, et qu'il allait subir peut-être une terrible défaite. Avant de se décider à la retraite, il rassembla en arrière de l'armée un fort détachement de cavalerie et toute l'infanterie qui était encore en état d'obéir à ses ordres. Il se plaça à la tête de cette division, et se précipita en avant pour tenter s'il ne pourrait, par un suprême effort, percer la ligne de bataille des paysans.

Bruno, en voyant de loin arriver le générat français, cria à ses hommes :

— En avant! en avant! A nous le général des sans culottes!

Les Français ne purent soutenir le choc du corps de Waldeghem; leur premier rang fut culbuté, et le général, séparé de son armée avec quelques cavaliers seulement, allait infailliblement tomber entre les mains de Bruno. Déjà les paysans avaient saisi la bride de son cheval et le sommaient de se rendre.

Mais, au même instant, un nouveau détachement de cavalerie se précipita avec un irrésistible élan au secours du général.

Une seule voix, une voix mâle et puissante, dominait le tumulte et enflammait le courage des cavaliers auxquels elle indiquait la délivrance du général pour but d'un héroïque effort.

— Oh! Simon Brutus! s'écria Bruno d'une voix rauque et altérée de vengeance. C'est toi qu'il me faut; tu vas mourir, scélérat!

Le jeune homme se précipita l'épée haute vers son ennemi; mais l'impulsion des chevaux et l'ondulation des combattants ne lui permirent pas d'atteindre Simon Brutus.

Quelque effort que fît la compagnie de Waldeghem, quelque acharnée que fût son attaque contre la cavalerie, le général fut dégagé et échappa au péril qui le menaçait.

Après la délivrance du général français, le peloton de cavalerie avait tourné bride et gagné l'extrémité de la plaine.

Bruno chercha encore à retrouver son ennemi, mais vainement; il avait disparu au milieu des cavaliers.

En ce moment, le général français fit donner à ses troupes l'ordre de la retraite.

Les soldats se retirèrent en assez bon ordre et tout en combattant jusqu'au bois, et disparurent peu à peu sous l'épaisse futaie.

Les paysans les poursuivirent pendant quelque temps et en abattirent encore un bon nombre; mais, à l'appel des tambours et des trompettes qui se firent entendre dans leur armée, la plupart regagnèrent le champ de bataille, qui, bien que couvert de morts et de blessés, retentissait déjà de toutes parts des cris de triomphe des patriotes.

Chacun était couvert de poussière et de sang; la sueur ruisselait des visages enflammés par le combat. Et cependant on s'embrassait les uns les autres, on proclamait la délivrance de la patrie, on chantait, on dansait transporté de joie et d'enthousiasme.

Le général de Roumiroir, à peu près remis de sa chute, montait un autre cheval.

Bien qu'il lui eût été facile, en poursuivant l'ennemi dans les bois, de lui faire essuyer une plus grande perte, il crut trop imprudent d'abandonner à elle-même son armée en désordre, et pensa que cela compromettrait peut-être l'assaut projeté contre la ville de Diest.

C'est pourquoi il fit sonner le rappel pour forcer chacun à venir se ranger sous son drapeau.

Dès que cet ordre fut en partie exécuté, il désigna quelques compagnies pour rester sous les armes, et envoya les autres sur le champ de bataille pour relever les blessés et les porter sur des chariots.

En même temps il fit annoncer qu'on ne séjournerait pas plus d'une heure en cet endroit.

La plus grande partie de l'armée s'était répandue sur le champ de bataille. Partout on voyait emporter et panser les blessés, et enterrer à la hâte ou, pour mieux dire, cacher en terre les morts.

Le général de Roumiroir et les officiers d'état-major galopaient parmi les travailleurs et les engageaient à se hâter le plus possible.

Enfin tout se trouva fait aussi bien qu'on le peut en pareille circonstance, et l'armée se retrouva rangée sur la route, ayant à sa tête la croix rouge de Waldeghem tournée vers Diest.

Les tambours et les trompettes envoyèrent leurs sons belliqueux aux échos de la forêt, et l'on se remit en marche, en chantant et en poussant des acclamations triomphales.

Aucun incident ne vint troubler cette marche enthousiaste. L'armée des paysans arriva en vue des tours et des remparts de la ville de Diest sans avoir rencontré un seul ennemi.

Le général s'attendait de la part de la garnison à une résistance obstinée. C'est pourquoi, sans suspendre la marche de l'armée, il réunit autour de lui les principaux chefs, stimula leur courage par d'énergiques paroles, et leur donna toutes les instructions qu'il jugea nécessaires pour assurer l'heureuse issue de l'entreprise.

Toutes ces précautions étaient entièrement superflues. Un hasard particulier avait privé la ville de Diest de sa garnison. La veille, dans la commune de Herck, voisine de Diest, les habitants avaient abattu l'arbre de la liberté, et l'on y avait à peu près anéanti un détachement français qui s'y trouvait de passage. Le commandant de la ville, ne prévoyant aucun danger, était parti avec la garnison pour Herck, afin de tirer des méfaits commis une vengeance exemplaire. Il n'avait laissé qu'une centaine d'hommes dans la forteresse.

Quand, du haut des remparts, on vit s'avancer l'innombrable armée des patriotes, les soldats français résolurent de défendre la porte d'Anvers, qui paraissait spécialement menacée, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux eût succombé. Ils envoyèrent en même temps des messagers à cheval dans la direction de Herck, avec l'espoir que leur chef arriverait encore à temps à leur secours.

Ils se rangèrent en bataille devant la porte même, et attendirent intrépidement l'ennemi.

Le général de Roumiroir fut très-étonné de voir les remparts dégarnis de soldats et de ne pas apercevoir de troupes qui vinssent à sa rencontre, bien qu'il fût déjà arrivé à deux ou trois portées de fusil de la ville.

Craignant une embuscade, il envoya en avant Bruno et sa compagnie pour engager une escarmouche avec la garde de la porte, et attirer ainsi la garnison en rase campagne.

La croix rouge se mit en mouvement; les hommes de Waldeghem marchèrent vers la ville. Chemin faisant, ils échangèrent quelques coups de fusil avec l'ennemi.

Le feu des Français paraissait si peu nourri, Bruno était encore si exalté par la joie de la victoire remportée, que tout à coup il répéta d'une voix tonnante son cri de guerre : — Croisez la baïonnette ! en avant! Pour Dieu et la patrie, en avant!

Le combat en dehors de la porte ne dura pas longtemps. Au premier choc, les soldats français furent impitoyablement refoulés dans la ville, et se jetèrent dans les maisons voisines, d'où ils envoyèrent encore quelques rares balles aux assiégeants.

A la voix de Karel du *Lion*, tous les hommes de Waldeghem escaladèrent les remparts et se mirent à agiter leurs chapeaux et à annoncer leur victoire par d'énergiques clameurs.

A cette vue, l'armée, un instant arrêtée, envoya en réponse un puissant et formidable hourra.

— En avant! en avant! Ce cri retentit jusqu'à la ville.

Le général fit battre les tambours et donna le signal

désiré; mais l'enthousiasme était trop grand : au lieu de s'avancer en bon ordre, toutes les compagnies se mirent à courir et, comme un torrent qui emporte tout, se précipitèrent dans la forteresse en poussant des cris de triomphe [1].

XI

Bien que les patriotes, contre leur attente, eussent trouvé la ville de Diest dépourvue de tout approvisionnement, ils résolurent néanmoins d'en faire le centre de leurs opérations ultérieures et de la défendre avec vigueur contre les attaques des Français.

Déjà, quelques jours auparavant, on avait appris avec surprise à Bruxelles le soudain et menaçant accroissement de l'armée des patriotes. Le général en chef Colaud avait envoyé des ordres dans toutes les parties du pays et même à Paris pour obtenir en toute hâte de nombreuses troupes de renfort.

Dans les lettres officielles et dans les proclamations on parlait bien, selon l'habitude, avec une dédaigneuse pitié de la lâche poignée de *brigands fanatiques;* mais, au fond, on n'était pas si rassuré.

Le feu de l'insurrection pouvait s'étendre sur la Belgique entière et faire soulever les villes elles-mêmes;

1. Bruxelles, 25 brumaire. — Le 22 au matin, un nombreux corps d'insurgés s'est jeté sur la ville de Diest, tellement à l'improviste qu'on n'a pas eu le temps de fuir. La garnison, bien que forte seulement de 120 à 130 hommes, a résisté avec bravoure aux insurgés et, bien que ceux-ci fussent en nombre de quelques milliers, s'est défendue avec énergie. Mais les rebelles ont forcé les portes et pénétré dans la ville. (*Gazette d'Anvers*, 7 frimaire, an VII, nº 19).

les puissances coalisées et les émigrés pouvaient y voir un moyen d'attaquer la France par notre territoire. A peine venait-on, à l'ouest, d'étouffer dans des torrents de sang l'insurrection vendéenne, que dans le nord les royalistes paraissaient rassembler toutes leurs forces pour engager une lutte nouvelle et non moins opiniâtre. C'est pourquoi il fallait, selon le système adopté par la République française, réunir une puissance formidable afin d'écraser d'un seul coup l'insurrection sous l'irrésistible poids du nombre.

Les patriotes virent, dès le lendemain de leur entrée à Diest, des colonnes mobiles s'approcher de la ville par différents côtés et s'établir à quelque distance dans des camps retranchés, avec l'intention évidente de cerner la ville et de lui couper toute communication avec le reste du pays.

Pour le moment, les Français n'entreprirent rien contre la forteresse; ils se tenaient tranquilles dans leurs retranchements et semblaient, dans un but mystérieux, demeurer dans une complète inaction. En attendant, ils interceptaient tout convoi de vivres ou de munitions de guerre et poursuivaient ou taillaient en pièces les petits corps isolés qui se rendaient à Diest pour prêter aide aux paysans.

Cependant, quand un convoi annoncé ou une importante troupe auxiliaire se montrait dans le lointain, une partie de l'armée patriote sortait de la ville et passait de vive force à travers les colonnes mobiles pour amener dans la place provisions et auxiliaires.

Dans ces petits combats qui, tant du côté des Belges

que de celui des Français, n'avaient pas de but décisif, on perdait beaucoup de monde sans apparente utilité.

Le général de Roumiroir comprenait bien qu'il eût peut-être été plus avantageux d'entrer en campagne avec son armée entière et de tomber sur les colonnes mobiles avant que des renforts trop considérables leur arrivassent; mais il s'arrêta, pour plus d'une raison, à la décision contraire.

Il voulut conserver la ville de Diest, quelques sacrifices qu'il fallût faire pour cela. Il ne doutait pas que la possession de cette place n'éveillât dans le pays un vif enthousiasme et ne décidât nombre de gens à prendre les armes contre les Français; il espérait aussi que la nouvelle de la victoire remportée et sa position dans une forteresse ferait accourir sous ses ordres tous les insurgés dispersés. D'ailleurs, l'attitude des Français lui semblait inexplicable; il se croyait en droit de penser que l'ennemi voulait l'attirer avec son armée en rase campagne pour pénétrer alors, par surprise, dans la ville.

Quoi que pussent lui dire plusieurs officiers, quelque haut que murmurassent les soldats, le général persista dans sa première résolution. On fit quelques petites sorties; mais, comme Belges et Français semblaient éviter également un combat sérieux, il n'y eut guère que des escarmouches particulières sans grande importance.

Toute cette nuit-là Bruno, en qualité de capitaine, avait monté la garde à l'une des portes de la ville avec la moitié des hommes de sa compagnie. L'autre moitié devait participer à une sortie résolue pour le matin; mais, comme le capitaine était très-fatigué, on avait

confié à son lieutenant Karel du *Lion* le commandement de cette demi-compagnie.

Bruno, relevé de garde, était retourné chez lui et s'était jeté sur un fauteuil pour prendre un peu de repos. C'était dans une grande salle d'une des principales habitations de Diest; le jeune homme avait la tête appuyée sur une table et paraissait dormir.

Non loin de lui, à une autre table, étaient assises sa mère et Geneviève, qui s'entretenaient à voix basse. Aux gestes et à la physionomie des deux femmes, on pouvait deviner la joie et l'espérance qui remplissaient leur cœur.

Elles jetaient parfois un affectueux regard sur Bruno, mais ne troublaient pas son repos.

Auprès d'elles, à quelques pas de distance, était assis le vieux curé de Waldeghem, tout absorbé par la lecture de son bréviaire.

A l'autre bout de la salle, Jean le domestique nettoyait l'épée et les pistolets de son maître.

Bien que les femmes parlassent de manière à être entendues et que le domestique sifflât doucement un air populaire, ces bruits assourdis et contenus ne troublaient pas, en réalité, le silence de ce lieu.

Tout à coup une clameur désolée se fit entendre à la porte. Chacun fut frappé d'une anxieuse stupéfaction; Bruno lui-même se leva brusquement réveillé en sursaut...

La porte s'ouvrit; le vieux brasseur, père de Simon, se précipita dans la chambre et tomba en gémissant aux pieds de Bruno. Des larmes abondantes coulaient sur

les joues du vieillard; il leva des mains suppliantes vers Bruno, et voulut parler; mais il ne put balbutier qu'un mot.

— Au secours! au secours!

Le jeune homme, surpris de l'attitude du brasseur et profondément touché par la vue de sa douleur, le releva, lui prit la main en la serrant d'une consolante étreinte, et demanda :

— Mon pauvre ami Meulemans, quel terrible malheur vous a donc frappé pour que vous soyez dans une telle désolation?

— O Bruno, répondit le brasseur en gémissant, vous seul pouvez me venir en aide, me sauver. Mais vous rejetterez ma prière, n'est-ce pas? Il vous a fait tant de mal...

— Que voulez-vous dire? Ciel! de qui parlez-vous? s'écria Bruno avec un pressentiment plein d'anxiété.

— Mon fils, reprit le brasseur, mon fils est prisonnier; Karel l'a amené dans la ville. Le général l'a condamné à mort. Deux heures, deux heures encore, et les balles le frapperont... Oh! grâce, grâce pour le seul enfant que Dieu m'ait donné!...

Bruno, tout tremblant, bondit en arrière. Sur son visage se dessina un sourire de satisfaction qui perça le cœur du brasseur et lui arracha une douloureuse exclamation.

Jean le domestique, qui venait de se rapprocher, riait aussi, et disait d'une voix pleine de jubilation :

— Enfin, le serpent est pris! On va lui écraser la tête; il ne mordra plus personne...

Les autres personnes qui se trouvaient dans la salle s'étaient levées en même temps et contemplaient avec une émotion profonde ce triste spectacle.

— Ah! Bruno, reprit le brasseur d'une voix suppliante, pardon, grâce, oubliez le mal qu'il vous a fait!

— Mais que désirez-vous donc de moi? demanda Bruno d'un ton mécontent.

— Une seule parole, une seule parole, répondit le brasseur. Karel demande la mort de Simon; il est impitoyable comme un homme sans cœur. Le général a condamné mon malheureux fils à être fusillé. Vous seul au monde pouvez me donner son salut. Et, Bruno, voyez combien je me fie à votre bonté : vous êtes celui qu'il a le plus haï et persécuté; et pourtant son pauvre père est là, prosterné à vos pieds, et implore de vous sa délivrance. Soyez miséricordieux! oh! ne repoussez pas ma prière!

— Comment, s'écria Bruno avec une sorte d'horreur, vous me demandez que j'aille, moi, délivrer Simon Brutus, cet odieux tyran, ce lâche assassin? que je sauve la vie d'un monstre qui a trahi sa patrie et versé, avec une affreuse joie, le sang de ses frères? Mais comment est-il possible, baes Meulemans, que vous osiez compter à ce point sur ma faiblesse ou sur ma lâcheté?

— Ah! je suis son père! s'écria le brasseur avec un accent déchirant; c'est mon sang qui va couler!

Ce cri, perçant le cœur comme un poignard, émut profondément Bruno; deux larmes coulèrent sur ses joues, tandis qu'il disait d'une voix toujours sèche :

— Pauvre ami, votre douleur m'arrache des larmes, mais la destinée me force à rester inflexible. Pour Simon Brutus je ne fais pas un pas; au contraire, si un mot de moi pouvait hâter sa mort, je prononcerais ce mot, je devrais le prononcer !

Le malheureux père se retourna et se traîna vers la mère de Bruno en levant les mains au ciel :

— Oh vous êtes mère ! dit-il d'une voix navrante, vous m'avez dit ce que vous avez souffert à Hérenthals lorsque votre fils était condamné à mourir. J'ai pleuré en vous entendant, car je sentais les cruelles douleurs qui ont brisé votre cœur maternel. Ah ! je souffre le même martyre, moi aussi j'endure mille morts. Oh, en souvenir de vos amères souffrances, aidez-moi ! aidez-moi !

Déjà le prêtre s'était approché de Bruno et s'efforçait par de paternelles exhortations de l'amener à des sentiments de miséricorde; mais le jeune homme, l'œil fixé sur le sol, ne répondait que par ces impitoyables paroles :

— Je ne le puis... c'est impossible !....

Sa mère et Geneviève, profondément touchées de la douleur du brasseur, s'étaient aussi rapprochées de Bruno.

La mère lui saisit la main et lui dit, les yeux remplis de larmes :

— Mon fils, à Hérenthals, ta mère aussi a pleuré ta mort prochaine. Un chrétien ne peut faire endurer une semblable douleur, un pareil désespoir, d'aussi indicibles souffrances même aux ennemis da sa patrie. Baes

Meulemans est notre ami, il faut le délivrer de sa mortelle souffrance. Si Simon nous a fait du mal, ton pardon en sera d'autant plus méritoire au yeux de Dieu. Oh, je t'en supplie, n'écoute pas la voix de la vengeance, délivre ton ennemi, si c'est possible. Je te bénirai pour cette action, comme pour la plus grande preuve de la bonté de ton âme !

— Cela ne se peut, ma mère ! répondit Bruno du ton d'une inflexible résolution.

— Non, non, pas de grâce ! cela ne se peut ! répéta le domestique au grand étonnement de tous.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vos cœurs sont-ils donc de pierre ? s'écria le brasseur, pour que vous soyez si cruels et si insensibles à ma douleur ?

Geneviève qui, frappée de stupéfaction, était restée jusque-là muette et tremblante, s'approcha davantage du jeune homme et dit :

— Bruno, je ne vous reconnais plus. Moi aussi j'eusse peut-être souhaité la mort de Simon Brutus alors qu'il était en plein pouvoir de satisfaire ses instincts pervers, alors qu'il pouvait nous menacer de nouveaux malheurs; mais maintenant il est vaincu, maintenant il ne peut plus nuire à personne ! Oh ! ne suivez pas l'exemple des cruels sans-culottes. Laissez la charité l'emporter sur la haine. Si vous ne voulez rien faire pour Simon lui-même, faites du moins quelque chose pour son malheureux père. Bruno, mon cher Bruno, écoutez ma voix, souvenez-vous que vous êtes chrétien et que vous devez être miséricordieux....

— Geneviève, Geneviève, pour l'amour de Dieu,

taisez-vous, répondit Bruno tout frémissant; ce que vous demandez est impossible !...

— Ciel ! est-ce bien vous, vous, Bruno, qui parlez ainsi? s'écria Geneviève en fixant un regard sévère sur les yeux du jeune homme. Comment ! un pauvre père se traîne à vos pieds, un prêtre à cheveux blancs vous demande grâce au nom de Dieu, votre mère, votre amie tendent vers vous des mains suppliantes... et vous demeurez insensible, implacable comme un bourreau !

Bruno, circonvenu par tous, assailli de supplications et de prières, paraissait souffrir horriblement :

— Ma mère, Geneviève, dit-il d'une voix brève et rapide, en saisissant les deux femmes par la main et en leur indiquant la porte, partez, quittez cette place pour un instant, allez dans votre chambre ! je vous en prie, je vous en supplie, je l'exige, je le veux !

Sa voix était si impérieuse, son trouble si profond que sa mère et Geneviève lui obéirent avec une sorte de résignation passive, et probablement aussi avec l'espoir qu'en leur absence il se dévoilerait des mystères dont la révélation disposerait plus favorablement Bruno.

Lorsque le jeune homme rentra dans la chambre il était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres. Il courut au brasseur, l'entraîna vivement dans un coin retiré de la salle, et dit d'une voix rauque et étranglée :

— Ah ! vous me croyez cruel, inhumain ? Mais soyez vous-même juge entre votre fils et moi ! Jugez si Dieu me pardonnerait au cas où je deviendrais le sauveur du

plus lâche des assassins.... Votre fils? il a tué mon père... il a jeté son cadavre dans un bourbier !

Bruno, comme épuisé, laissa tomber sa tête sur une table placée devant lui :

— Oh, malheur! malheur! s'écria le brasseur en levant les mains au-dessus de sa tête et en courant éperdu vers la porte; et moi, misérable, qui venais demander grâce ici!

Il allait quitter la salle, mais le curé lui fit impérieusement signe de revenir. Le pauvre père se laissa tomber sur un siége en fondant en larmes.

Le vieux prêtre s'approchant de Bruno lui dit d'un ton calme et solennel :

— Bruno, Bruno, vous avez péché contre Dieu. Ainsi vous croyez que votre père mort, qui est là-haut dans le ciel, nourrit encore une pensée de vengeance et exige que le sang humain coule pour être satisfait... Pensées païennes, mon fils! Si une âme qui se trouve dans le sein de Dieu était encore capable de ressentir quelque douleur, votre conduite plongerait celle de votre père dans le deuil et la tristesse. Savez-vous ce que la loi de la charité vous ordonne? Jésus lui-même l'a proclamé, lorsque, suspendu à sa croix sanglante, il a supplié son père de pardonner à ses ennemis, à ses meurtriers. C'est là le saint exemple qu'il vous faut suivre, si le salut de votre âme vous est cher. Parlez Bruno, écouterez-vous votre ressentiment, votre désir de vengeance, ou la voix du Sauveur, vous arrivant du haut de la croix à travers les âges, trouvera-t-elle un écho dans votre cœur ?

Le jeune homme, tout tremblant, semblait en proie

à une violente lutte intérieure, il ne répondait pas...

Le prêtre reprit d'un ton plus sévère.

— Quelque coupable qu'il soit, Simon est votre frère, il est homme comme vous. A ce titre vous devez lui pardonner. Je vous l'ordonne au nom de celui dont je suis le ministre!

Il saisit la main du jeune homme et continua d'une voix adoucie :

— Bruno, mon fils bien-aimé, resterez-vous sourd à la voix de Dieu? Oh! élevez votre âme jusqu'à la générosité la plus sublime; atteignez, atteignez la perfection chrétienne. Pardonnez! et priez pour celui qui vous a accablé de douleurs et de maux!

— O mon Dieu, mon Dieu! s'écria le brasseur, la cloche! Déjà une heure passée!

— Eh bien? demanda le prêtre au jeune homme tremblant.

Bruno se leva tout à coup, s'élança vers le brasseur, lui saisit la main, et dit en l'entraînant vers la porte :

— Eh bien, je cède... Dieu exige de moi un terrible sacrifice... Venez, venez, je le sauverai, lui que mon pauvre père... Oh! hâtons-nous; vite, la force m'abandonnerait... Venez!

En disant ces mots il sortit de la salle avec le brasseur et disparut dans la rue...

Ce matin-là on avait fait une sortie assez vive et l'engagement avec les Français avait été plus sérieux que les précédents. Dans la lutte, le cheval de Simon Brutus avait été abattu, et comme il était tombé désarmé sur le

sol, Karel du *Lion* l'avait de sa propre main fait prisonnier.

La compagnie de Waldeghem avait traîné Simon Brutus au quartier général, et là avait demandé au général la mort immédiate du captif.

Les prisonniers que les paysans avaient faits les jours précédents étaient enfermés au grand corps de garde. On les traitait avec bonté, et on leur prodiguait largement tous les soins qui pouvaient adoucir leur sort.

Il y avait donc lieu de penser que le général refuserait d'accueillir la demande de vengeance de Karel du *Lion* et de ses compagnons. Mais les accusations portées contre Simon Brutus étaient extrêmement graves; en outre il était belge, brabançon et campinois; il avait exercé contre ses propres compatriotes les plus cruelles persécutions, arrêté le vénérable curé, profané et pillé l'église... Mais ce qui parlait plus haut encore contre lui, c'était le sourire provocateur qui errait sur ses lèvres pendant que le général lui reprochait sa conduite si peu patriotique.

Quelques officiers d'état-major se constituèrent immédiatement en conseil de guerre, et Simon Brutus fut condamné, par exception, à être passé par les armes. On lui avait accordé deux heures pour se préparer à la mort.

On l'avait sur-le-champ enfermé dans un bâtiment isolé, et on lui avait donné pour gardes les hommes mêmes qui, à l'expiration des deux heures accordées, devaient le fusiller sur la place qui se trouvait derrière sa prison.

Tandis que le pauvre brasseur implorait sa grâce aux pieds de Bruno, Simon Brutus était assis, dans sa prison, sur le rebord en bois d'un lit de corps de garde. On ne pouvait lire sur son visage ni anxiété ni crainte, seulement la pensée d'une mort imminente semblait l'avoir plongé dans de sérieuses réflexions. Son regard immobile était vaguement fixé dans l'espace, et par moments il secouait la tête avec dépit.

Puis il parut plus visiblement ému, et des sons à peine perceptibles s'échappèrent de sa poitrine. Ce n'étaient pas à proprement parler des paroles qui tombaient de ses lèvres, ce n'étaient que des pensées prenant une forme plus ou moins distincte et flottant sur ses lèvres, sans qu'il le sût, comme un vague murmure :

— Ces infâmes brigands, ils m'ont donc en leur pouvoir ! Comme ces tigres hurlaient pour avoir mon sang ! Comme leurs yeux s'enflammaient à la vue de leur proie ! Ainsi, c'en est fait de Simon Brutus : sa bobine est filée ! Mourir ! ce n'est pas le plus beau moment de la vie. — Pour ces fanatiques superstitieux la mort doit être moins amère : on leur a fait accroire qu'il y aura encore quelque chose après ce monde-ci. Pour moi la balle, c'est la fin, l'anéantissement ! Allons, allons, à quoi bon songer à cela ? S'il n'y a plus de bien après, il n'y aura plus de mal non plus. Et puis, pourquoi me plaindrais-je ! La guillotine a dix fois ouvert sa gueule sanglante pour m'engloutir, — et chaque fois le sort m'a épargné, tandis que mille autres, — plus nobles, plus courageux, plus intelligents que moi, — sont tombés dans l'insatiable gouffre... Maintenant, c'en est fait

pourtant; c'est fini pour tout de bon... Tous les rêves d'élévation, de puissance, de gloire, c'étaient des rêves... Je rêvais pour m'éveiller enfin dans l'immensité du néant!... Mais ce que j'ai aidé à fonder ne périra pas: la République française, l'affranchissement de l'humanité, la liberté, la lumière, la raison, tout cela durera à jamais, — et peut-être, après ma mort, mon nom sera-t-il parfois prononcé avec respect... Vanité! Que fait à celui qui est anéanti qu'on se souvienne de lui? — Et pourtant cette pensée est consolante et douce... Il y a donc, dans l'âme de tout homme, une aspiration innée à continuer de vivre après la mort? Et si ce mystérieux désir pouvait être une vérité? Si en effet quelque chose d'impérissable que nous ne comprenons pas, vivait en nous?

Cette dernière réflexion parut susciter en lui toute une série de pensées saisissantes. Son regard se fixa sur le sol, et, au bout de quelque temps il murmura de nouveau:

— Oh! qu'il est horrible, ce sombre abîme qu'on nomme éternité! Et ce serait là la fin de l'homme: mourir, disparaître comme un animal, comme une brute, comme un chien! Pourquoi donc alors la conscience du néant qui l'attend ne lui est-elle pas ôtée, comme au chien? Pourquoi, s'il doit être anéanti, avoir versé dans son sein la soif de l'immortalité? C'est peut-être le fruit de notre première éducation, la suite des niaiseries qu'on nous a fait accroire... Mais la nature de l'homme se révolte à l'idée que tout, avec la mort du corps, soit anéanti en nous. Tous les peuples, les

sauvages même, espèrent une vie meilleure. Oh ! redoutable énigme !

Simon Brutus poursuivit quelque temps encore cette méditation. Son âme luttait évidemment contre les principes impies qu'il avait adoptés, et il s'efforçait de réveiller en lui l'idée d'un avenir au delà de cette vie. Cependant, quelque souvent que les réflexions du condamné le ramenassent à cette pensée, son orgueil la chassait chaque fois.

Enfin d'autres idées parurent s'emparer de lui; il reprit d'une voix calme :

— C'est étonnant ! comme la mort qui s'approche évoque tout distinctement sous nos yeux ! C'est un miroir dans lequel nous pouvons contempler et nous-mêmes et tout ce que nous aimons ou détestons, depuis le berceau jusqu'à la tombe qui nous attend ! Mon pauvre père ! je ne lui ai causé que honte et chagrin !... Et lui, lui, eût sacrifié sa vie pour me voir heureux. Pleurera-t-il ma mort ou se réjouira-t-il de la fin de celui qui a empoisonné son existence !... Geneviève, toi aussi, je t'ai fait souffrir; mon amour fut ton malheur. Ah ! j'ai tout sacrifié à la grande œuvre... Mon inexorable devoir, ma profonde conviction a trouvé tout impuissant à contrebalancer l'affranchissement du monde et la réhabilitation de l'humanité déshéritée. Si cependant je pouvais voir encore une fois mon père, l'embrasser, lui dire qu'au fond de mon cœur il y a toujours eu pour lui un ardent sentiment d'affection.

Il passa la main sur son front comme pour chasser des pensées plus tristes. Après quelques instants, il se

leva, et dit d'une voix plus haute et avec un amer sourire :

— Simon, Simon! l'idée de la mort ferait-elle de toi un lâche? Toi qui, cent fois en ta vie, as bravé les balles et la guillotine sans la moindre crainte, tu irais plier et faiblir maintenant parce que tu sais positivement que tu vas mourir tout à l'heure ! Bah! bah ! ce qui est fait est fait; ce que le sort décide doit s'accomplir... Aujourd'hui ou demain, il faut toujours que la mort nous atteigne... J'eusse préféré finir sur un champ de bataille ; mais il paraît que j'ai tiré un mauvais numéro à la grande loterie. Eh bien ! pas de faiblesse, Simon; montrons encore une fois aux stupides ennemis de la République française que Simon Brutus sait mourir comme il a vécu, sans peur et en se raillant de la mort!... Essayons si la dernière pipe nous paraîtra bonne encore...

Ce disant, il tira de sa poche une pipe garnie en argent, la remplit de tabac, battit le briquet, s'assit, et se mit à lancer en l'air de grosses bouffées de fumée.

Plongé dans une profonde rêverie, il suivait de l'œil les capricieux nuages qui s'échappaient de sa pipe en flocons bleuâtres, et les suivait dans leur ascension jusqu'à ce qu'ils se confondissent avec l'air et disparussent tout à fait.

— Et c'est là la vie? murmura-t-il en souriant amèrement; on le dit. Combien c'est faux! La vie est une lutte contre tout, un ardent et fiévreux désir de vaine gloire, une course folle vers un but incertain, une orageuse navigation sur l'océan du doute. Elle ne se déroule pas

si placidement, elle ne disparaît pas si insensiblement; car, après la sanglante lutte qu'on nomme la vie, vient enfin la mort qui déchire et brise violemment tout dans l'homme... la mort, qui, pour torturer davantage encore sa victime, lui montre comme la fin, le but de tous ses efforts, un abîme sans fond, — un abîme dans les sombres profondeurs duquel une insoluble énigme grimace ironiquement.

En ce moment son attention fut éveillée tout à coup par le bruit d'une clef qui grinçait dans la serrure.

— Déjà ! s'écria-t-il; je pensais vivre une heure encore... Soit; la pipe est fumée du moins...

Il fixa sur la porte un regard hautain et dédaigneux; mais celle-ci s'était à peine ouverte qu'un cri s'échappa de son sein et qu'il s'élança, les bras ouverts, en s'écriant :

— O mon père, mon père! je puis vous embrasser une fois encore avant de mourir!

Le vieillard, muet et fondant en larmes, se suspendit au cou de son fils et faillit s'évanouir d'émotion sous l'ardent baiser que Simon imprimait sur ses lèvres.

Simon Brutus le conduisit vers le lit, et, pressant dans ses mains avec une fébrile tendresse les mains de son père, il lui dit d'une voix émue :

— Ah! mon père, combien je suis heureux de te voir une fois encore! Le seul vœu que formât mon cœur est accompli! Sois courageux, mon père : la mort ne m'épouvante point. Les larmes qui s'échappent de mes yeux sont des larmes de regret, de ce que l'inflexible sort m'ait imposé le devoir de te faire souffrir. Oh! je t'aime

bien pourtant. Au bord de la tombe déjà béante, ton image seule était sous mes yeux !

Le vieillard serra de nouveau son fils dans ses bras, et répondit d'une voix affectueuse :

— Tais-toi, tais-toi, Simon ! il y a encore de l'espoir. Dieu exaucera ma prière, on te fera grâce.

— Pauvre père ! reprit Simon Brutus en soupirant. Pourquoi te préparer de nouvelles douleurs? Acceptons la destinée telle qu'elle est...

— Non, Simon; ne désespère pas, mon fils. Peut-être, en ce moment même, le général signe-t-il ta grâce?

Un sourire d'incrédulité erra sur le visage du condamné; il regarda son père avec compassion :

— Un millier de loups ont pris un lion; tu crois que les loups laisseront échapper le lion? Non, ne nous faisons pas illusion : ils ont soif de mon sang, et, je l'avoue, je leur en ai donné bien des raisons.

— Simon, mon fils, tu ne sais ce qui se passe, dit le père avec joie; tu ne mourras pas. Bruno lui-même est allé se jeter aux pieds du général pour implorer ta grâce.

— Bruno? Bruno? dit Simon Brutus avec un ricanement plein de haine. Bruno me sauverait? Malheureux père, a-t-il été assez cruel pour te faire accroire cela? Ah ! l'hypocrite ! s'il pouvait arracher ma chair de mes os, lambeau par lambeau, il le ferait avec joie. Il est mon ennemi mortel depuis sa naissance; je le hais depuis le premier jour où je l'ai vu. Oh ! on s'est affreusement raillé de toi, mon père ! on a voulu se faire un jeu

de ta douleur, prolonger tes souffrances par ce vain espoir ! — Infâmes ! lâches bourreaux !

Le vieillard mit la main sur la bouche de son fils, et dit avec horreur :

— Simon, tais-toi ! tu blasphèmes Dieu ! Tes paroles me font frémir. Je te le dis, et c'est bien vrai, j'ai moi-même accompagné Bruno chez le général.

— Et as-tu entendu aussi ce que Bruno lui disait?

— Je ne suis pas entré, mon amour m'a irrésistiblement poussé vers mon fils...

— Et qui peut savoir, mon père, ce que dit et fait Bruno?

— Moi, Simon; il implore ta grâce, il fait valoir toutes ses souffrances, tous ses services, pour obtenir cette unique faveur.

— Mais c'est impossible ! J'ai fait fusiller son père, j'ai repoussé les prières de sa mère ! Bruno doit savoir cela?

— Il le sait; et cependant il veut te sauver de la mort...

Le prisonnier, comme s'il se fût senti vaincu, laissa tomber la tête sur sa poitrine, et son regard se baissa vers le sol. Bientôt il se révolta contre cette conviction de la générosité de Bruno qui pénétrait dans son cœur.

— Cela ne se peut ! murmura-t-il ; j'ai cherché la mort de Bruno comme un bonheur ardemment désiré ; j'ai sacrifié son père à ma vengeance ; je l'ai accablé de douleur, et je le réservais encore à la persécution, à la souffrance et à la mort... Et il me sauverait? N'est-il donc pas homme comme moi?

Le père saisit la main de son fils, et dit d'une voix calme et solennelle :

— Simon, mon pauvre fils, tu as perdu dans ta vie terrible la plus belle fleur de ton âme. Ah ! l'incrédulité t'a ôté la force de comprendre une semblable générosité, un sacrifice aussi surhumain, n'est-ce pas? Et pourtant un seul mot suffit pour tout expliquer : Bruno est chrétien !

— Chrétien ! chrétien ! murmura Simon Brutus avec une amère ironie; la conduite de mon ennemi n'est pas aussi désintéressée. Ah ! je comprends ce que c'est. Geneviève s'est souvenue qu'elle m'a aimé jadis; Geneviève le domine, elle veut me sauver.

— Tu te trompes, Simon, reprit le père; Geneviève a supplié Bruno en ta faveur; il a écouté ses supplications aussi peu que les miennes, aussi peu que celles de sa mère. Mais lorsque notre vieux curé lui a représenté Jésus crucifié demandant grâce pour ses persécuteurs, la voix de Dieu a touché Bruno. Le général restât-il inflexible, celui que tu nommes ton ennemi mortel en souffrirait comme si tu étais pour lui un frère chéri. Ainsi, mon bon Simon, ne calomnie plus sa bonté !

Pendant longtemps le prisonnier demeura plongé dans une profonde méditation; il secouait par moments la tête d'un air d'hésitation, tandis que le mot : chrétien ! s'échappait encore de sa bouche.

Le vieillard serra encore la main de son fils, et lui demanda avec une affectueuse tendresse :

— Simon, si on t'accordait ta grâce, refuserais-tu

donc d'adoucir l'amertume de ma vie? Ne tâcherais-tu pas de revenir à de meilleures idées?

— De meilleures idées? répéta Simon; rien au monde ne peut affaiblir mes convictions républicaines.

Le ton inflexible avec lequel ces paroles furent prononcées attrista visiblement le vieillard; cependant il parut maîtriser sa douleur, et reprit :

— Soit donc!.. mais tu abandonneras cette vie barbare et impie, n'est-ce pas? Tu donneras à ton pauvre père quelques jours de paix encore? Tu viendras demeurer avec lui, adoucir et consoler ses dernières années par ta présence?

— Dans la Campine? A Waldeghem? demanda Simon avec mécontentement.

— Oh! cela m'est indifférent, pourvu que tu sois avec moi, répondit le père. Je vendrai nos terres; nous irons demeurer dans un autre pays, fût-ce même en France. Partout où mes yeux pourront te voir je serai heureux. Et s'il pouvait se faire que notre calme et paisible existence ouvrît ton âme à la vérité, si cette âme pouvait recevoir un seul rayon d'en haut, je remercierais Dieu, je bénirais mon enfant, et, plein d'espoir, je fermerais les yeux dans les bras d'un fils bien-aimé.

Deux larmes, les premières qu'il eût versées depuis qu'il était homme, coulèrent sur les joues de Simon. Il passa son bras autour du cou de son père et l'embrassa.

— O mon père, dit-il avec un soupir, comme ton amour est infini! Ainsi tu laisserais dans mon âme sans les troubler mes convictions républicaines? Merci donc! Ce que tu me demandes est difficile. Cette guerre sera

bientôt terminée. Jusque-là je ne puis renoncer à la mission dont on m'a chargé... Mais après... après nous ferons ce que tu viens de dire... Et peut-être, ô mon père, peut-être ton plus doux espoir se réalisera-t-il en partie. Je le sens, il y a une place vide dans mon cœur, quelque chose qui me manque et qui m'effraie. Peut-être l'orgueil m'a t-il trompé... Ah! quoi qu'il en soit, je te sacrifierai tout; ma carrière, mon avenir, la gloire que j'avais rêvée. Puissé-je, au prix de tout cela, te faire oublier les souffrances que tu as éprouvées!

Du lit de camp le brasseur se laissa tomber à genoux sur le plancher, leva vers le ciel des mains suppliantes et s'écria avec une sorte d'égarement:

— Merci, ô mon Dieu, de ce que vous me rendez mon fils! Ah! achevez votre œuvre, éclairez son cœur, il n'est pas tout à fait perverti, il y reste encore de l'amour...

La porte de la prison s'ouvrit, le chef de la garde parut sur le seuil:

— Encore un quart d'heure! dit-il. Préparez-vous. L'ordre est formel: sur le coup de onze heures l'arrêt doit être exécuté...

Le brasseur bondit en poussant un cri terrible. Il tira sa montre avec une fiévreuse anxiété et s'écria en fixant sur le cadran un œil égaré:

— Oh, c'est vrai; nous perdions la tête. Encore un quart d'heure? Je cours, je vole, je reviens...

En disant ces mots il se précipita hors de la prison et traversant les gardes stupéfaits, s'élança dans la rue.

— Je l'avais bien pensé! murmura Simon Brutus en

s'asseyant sur le lit, il est impossible qu'ils m'épargnent. Pauvre père !

Le chef de la garde referma la prison.

Un profond silence régna pendant quelque temps dans la maison qui servait de corps de garde.

Simon Brutus était assis, immobile et la tête dans les mains. Les minutes qui s'écoulaient lui paraissaient des siècles.

Enfin il entendit un traînement de sabres et un bruit de fusils.

Le chef de la garde entra avec quatre hommes dans la prison et dit :

— L'heure va sonner. C'est bien malheureux, camarade. Nous avons pitié de vous ; mais c'est le sort de la guerre. Rendez du moins notre mission moins pénible en vous soumettant.

En disant ces mots, il tendit au prisonnier un mouchoir blanc en lui faisant signe de se l'attacher sur les yeux.

Mais Simon Brutus le lui rendit avec un calme sourire, et répondit en se levant pour suivre ses gardes :

— Croyez-vous donc qu'un soldat de la République française n'ose regarder la mort en face ? Allons, je donnerai moi-même le signal du feu.

En ce moment le brasseur reparut dans la prison. Il se jeta en hurlant au cou de son fils et, comme insensé, cria aux gardes :

— Non, non, le général est au conseil de guerre... Restez, attendez, on délibère sur son sort. Attendez, on va venir ; encore quelques minutes...

— Avez-vous vu le général ? lui avez-vous parlé ? demanda le chef.

— Mon Dieu, non ! répondit le brasseur hors de lui, on ne peut lui parler ; il délibere, il va faire grâce... mais tout de suite... maintenant... à l'instant....

Le chef essuya une larme qui coulait sur sa joue, mais il paraissait bien décidé à remplir impitoyablement sa mission.

Il appela quelques hommes du corps de garde et leur fit signe d'emmener le vieillard hors de la prison.

Le brasseur, qui s'en était aperçu, se jeta en gémissant sur le sein de son fils. Ils échangèrent quelques baisers fiévreux. Simon Brutus prononça le suprême adieu et murmura à l'oreille de son père quelques paroles de consolation. Puis lui-même se dégagea de ses bras et le remit aux mains de ceux qui devaient l'empêcher d'assister à l'affreux spectacle de la mort de son fils.

Simon Brutus fut conduit sur la place où devait avoir lieu l'exécution. Son père infortuné se tenait sur la porte du corps de garde et regardait, frémissant et trépignant, en proie à une douloureuse impatience, dans la rue qui menait à l'hôtel de ville.

Tout à coup il lui échappa un cri, cri étrange, cri joyeux pourtant et si perçant qu'il retentit jusqu'à la la place et frappa les gardes de stupéfaction.

Le brasseur s'était précipité, les bras levés, au-devant d'un homme qui accourait vers lui en pleine course et tout hors d'haleine.

— Bruno ! Bruno ! criait-il... vite ! vite ! ou il sera trop tard !

Mais Bruno passa rapidement devant lui, sans lui adresser la parole, traversa le corps de garde, vola sur la place, et courut aux gardes qui, déjà en position n'attendaient plus que le commandement du condamné lui-même pour lui envoyer dix balles dans la poitrine.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria Bruno, le général lui fait grâce!

A ces mots il tendit au chef un ordre écrit; mais au même instant son regard rencontra le regard de Simon Brutus.

Tous deux devinrent d'une pâleur mortelle. Bruno se détourna et s'enfuit à travers le corps de garde, dans la rue.

Le vieux brasseur apparaissait sur la place; il se jeta à demi-mort au cou de son fils.

Celui-ci, comme s'il eût été anéanti, s'appuya contre le mur; il ne semblait pas remarquer la présence de son père, et en proie à une sorte de délire il se disait à lui-même : — Bruno! Bruno m'a sauvé!

XII

C'était le lendemain, dans l'après-dînée.

Un morne silence planait sur la ville; on n'entendait que les retentissantes détonations du canon, le sifflement des projectiles meurtriers et le bruit des vitres brisées par l'explosion des obus et des bombes.

On n'apercevait pas un bourgeois dans les rues, toutes les portes étaient fermées. On pouvait présumer que les

habitants, saisis de terreur à l'approche d'un danger de mort, s'étaient cachés dans les caves, tant pour ne pas être atteints par les boulets que pour échapper à la vengeance des vainqueurs lorsque la lutte serait terminée.

A l'exception de quelques compagnies, les patriotes se tenaient sur les remparts pour faire face aux assauts de l'ennemi et les repousser. Ils avaient creusé dans le sol des fosses profondes, et s'y tenaient à l'abri des boulets qui passaient sans cesse au-dessus de leurs têtes pour aller s'abattre dans la ville.

Comme ils ne possédaient pas d'artillerie, et que les Français se tenaient à dessein hors de la portée des fusils, les paysans ne pouvaient faire aucun mal à l'ennemi et se voyaient condamnés à la plus humiliante inaction.

Quand ils jetaient un regard à la dérobée sur les campagnes et les collines environnantes, la plupart frémissaient, dans la conviction qu'il ne restait plus d'espoir de triompher. Aussi loin en effet que pouvait porter le regard, tout était couvert d'une foule d'ennemis qui, disposés en masses compactes, descendaient dans les vallées, s'étendaient sur les plaines, gravissaient les hauteurs, et enfermaient la ville dans un formidable mur de fer et d'acier.

Sur le Marché, le long des maisons que leur situation protégeait contre les coups de l'ennemi, se trouvaient quelques compagnies de l'armée des patriotes.

Bruno s'y promenait à pas lents; sa physionomie était triste et abattue. Par moments il murmurait en lui-même

et frappait du pied avec impatience, comme s'il eût été en proie à une irritation comprimée.

Auprès du détachement de Waldeghem se tenait Karel du *Lion*, la tête affaissée sur la poitrine, l'œil fixé sur le sol, en proie à un profond découragement.

Le même sombre silence régnait parmi le millier d'hommes placés sur le Marché et dans les rues avoisinantes. Sauf quelques murmures contre l'incompréhensible inaction du général de Roumiroir on n'entendait que le piétinement des chevaux de quelques cavaliers qui se tenaient devant une auberge située sur le Marché, prêts à transmettre des nouvelles ou à recevoir des ordres.

De cette auberge sortirent en ce moment quelques officiers qui coururent en toute hâte aux divers corps.

Les capitaines quittèrent leurs compagnies avec la même précipitation, et de toutes les directions et s'acheminèrent vers l'auberge où se trouvait le général et sous la porte cochère de laquelle ils disparurent tour à tour.

A l'intérieur, dans une cour découverte, se trouvait le général de Roumiroir. Son visage portait aussi le cachet de la tristesse et du découragement.

Par intervalles il hochait la tête d'un air désespéré en parcourant du regard une feuille de papier qui probablement contenait de mauvaises nouvelles.

Dès qu'il se vit entouré des capitaines qu'il avait fait appeler, il leur dit avec abattement :

— Amis, la cause de la patrie est en grand danger. Je ne sais que résoudre : je n'ose disposer seul de la vie de tant d'hommes courageux. Donnez-moi votre avis.

Nous espérions avec raison que la possession d'une forteresse nous rendrait forts et soulèverait les villes mêmes en faveur de l'indépendance nationale, mais l'ennemi, pénétrant trop tôt notre dessein, a réuni toutes ses forces pour nous écraser avant que notre espoir puisse se réaliser. Deux jours lui ont suffi pour rassembler, autour de Diest, une formidable armée. A tout instant, de nouveaux corps viennent la renforcer : l'arrivée des troupes de toute arme et de munitions de guerre continue sans interruption. Nous ne pouvons plus compter sur des sorties. Nous y perdrions inutilement nos plus intrépides compagnons; et de plus l'ennemi est déjà tellement nombreux au dehors qu'il nous serait impossible de lui résister. D'un autre côté, je vous prie de prendre en considération que les vivres manquent complétement à Diest; il ne se passera pas deux jours sans que la faim nous pousse irrésistiblement hors de la ville. Enfin écoutez les nouvelles qui viennent de la capitale :

«Bruxelles, 14 brumaire.

«An VII de la République Française, une et indivisible.

« Hier et avant-hier sont arrivés ici quelques escadrons « de hussards et différents corps d'infanterie. Nous atten- « dons encore les hussards de Chamboran qui viennent « de Paris, de même qu'un régiment de chasseurs à « cheval de l'armée de Mayence. Nous apprenons aussi « que la route de Paris ici est couverte de troupes et « d'artillerie que le directoire fait marcher sur la Belgique « pour en finir de l'insurrection des ***Brigands.*** Nombre

« de détachements des gardes nationales de Lille, Douai « et autres villes de France voisines de notre pays, se « sont aussi portés sur nos frontières. »

Vous le voyez, amis, il ne reste pas d'issue; la France entière semble vouloir tomber sur Diest pour nous écraser sous la supériorité du nombre. Je suis d'avis que nous devons quitter cette ville... et comme nous ne pouvons l'essayer pendant le jour, sans courir le risque d'être anéantis, le mieux serait, me semble-t-il, de tenter le soir ou la nuit, à la faveur des ténèbres, de nous frayer un passage à travers l'ennemi et de nous réfugier dans les bois. Si quelqu'un a un meilleur conseil à donner, je le recevrai avec reconnaissance.

Un sourd murmure de dépit et de colère comprimée s'éleva parmi les capitaines, mais aucun d'eux ne répondit directement à la question du général.

Bruno, les bras croisés sur la poitrine, tremblait comme s'il eût été saisi par la fièvre.

— Mon propre cœur me dit combien le sentiment de notre impuissance doit vous être pénible ! dit le général en soupirant. Si seulement nous avions quelques canons, peut-être y aurait-il encore quelque chance de gagner du temps et d'attendre des secours.

Bruno fit un pas en avant et dit d'une voix qu'altérait une vive émotion :

— Des canons, général? Il y a dix canons sur le *Mont de tous les saints*. Cette batterie domine toute la ville ; depuis ce matin elle vomit sur nous la destruction et la mort ; c'est le pivot sur lequel repose la force de l'en-

nemi. Eh bien, si nos fusils ne portent pas assez loin courons à l'ennemi et rapprochons-nous de lui assez près pour que les baïonnettes servent d'instruments à notre vengeance. Si nous osons être ce que nous étions il y a quatre jours encore, nous irons prendre les canons qui couronnent le *Mont de tous les saints*....

— Oui, oui, il a raison ! s'écrièrent les assistants. Il ne reste qu'à vaincre ou mourir, il faut combattre: l'inaction nous tue !

— C'est une périlleuse entreprise, objecta le général ; elle exige beaucoup de courage et d'intrépidité. Je doute que dans la position où nous nous trouvons, nos hommes aient l'audace nécessaire pour courir au-devant d'une mort certaine. La moindre hésitation serait notre perte à tous.

— Général, s'écria Bruno avec une indignation à peine contenue, la prudence peut, dans certaines circonstances, faire plus de mal que la lâcheté. Pourquoi douter de notre courage? Depuis que vous nous commandez, vous avons-nous donné le droit de suspecter notre bravoure ? Comment craindrions-nous la mort, puisqu'elle est inévitablement réservée à tous ceux qui survivront à la défaite ? Je ne vous accuse pas, mais vous vous êtes trompé assurément. Si, dès le commencement du siége, nous avions attaqué et battu une à une les colonnes ennemies à mesure qu'elles arrivaient, jamais les Français n'eussent pu nous cerner d'aussi près. Maintenant le mal est fait ; mais qui sait si, par une audacieuse tentative, nous ne pouvons faire tourner la chance en notre faveur ? Tandis que nos hommes sont là à

attendre, le désespoir au cœur, la fortune ne viendra pas à nous. Le proverbe a bien raison : Aide-toi, le ciel t'aidera !

Les capitaines qui entouraient Bruno appuyèrent son discours hardi par des cris approbateurs et témoignèrent par leurs exclamations qu'eux aussi, comme lui, avaient soif d'agir et étaient prêts à rassembler tout leur courage pour tenter un effort décisif.

Le général demeura quelques instants les yeux baissés vers la terre. Puis il leva la tête et dit avec résolution :

— Je pourrais, comme homme et comme général, me trouver blessé des paroles que le capitaine des hommes de Waldeghem vient de m'adresser ; mais j'oublie volontiers ce qui peut s'y trouver d'insultant pour moi. Le temps n'est pas propre à se quereller sur la forme plus ou moins convenable de nos expressions. Et, au fond, ce qu'il a dit est la vérité. — Vous croyez donc, camarades, qu'il nous faut tenter une attaque décisive contre la batterie du *Mont de tous les saints ?* Eh bien qu'il soit fait selon votre courageux désir ! Je vous conduirai à l'assaut et vous montrerai que la bravoure personnelle ne me fait pas défaut. Comme général, je vais cependant prendre, en toute hâte, quelques mesures pour nous rendre la retraite possible si notre attaque ne réussissait pas. Promettez-moi, mes amis, que vous suivrez fidèlement mes ordres; la moindre confusion pourrait être fatale au plus haut point à notre entreprise. Vous, capitaine de Waldeghem, vous marcherez à la tête de la colonne avec votre compagnie; j'ai confiance dans votre bravoure éprouvée. Tandis que, suivi de toutes les

compagnies de la Haute Campine vous gravirez le *Mont de tous tes saints* et attaquerez l'ennemi, les compagnies du petit Brabant avec les gens de Lierre et de Malines, occuperont les remparts en dedans de la porte, afin de faciliter au besoin votre retraite et de prévenir toute surprise. Retournez vers vos hommes, capitaines, élevez leur courage à la hauteur de cette audacieuse tentative, et amenez tous vos détachements de ce côté-ci du Marché !

Les capitaines firent volte-face, et, le sabre levé, rejoignirent leurs compagnies sur le Marché au pas de course et en poussant des cris de joie. A peine quelques-uns d'entre eux avaient-ils gagné l'endroit où se trouvaient leurs hommes que des acclamations enthousiastes s'élevèrent de tous les détachements et saluèrent triomphalement la bonne nouvelle. Les gens de Waldeghem, Karel du *Lion* à leur tête, firent surtout retentir l'air de leurs belliqueuses clameurs.

Les compagnies s'ébranlèrent et vinrent se former en épaisse colonne, à l'entrée de la rue qui montait vers le *Mont de tous les saints*.

Bientôt le général, accompagné de quelques officiers d'état-major, parut sur le Marché et alla au galop se placer derrière la compagnie de Waldeghem qui se trouvait à la tête de la colonne. Quelques cavaliers furent envoyés jusqu'aux derniers rangs de l'armée pour ordonner partout qu'on gardât le plus grand silence jusqu'au moment où les tambours et les clairons sonneraient la charge.

Quand toutes les rumeurs se furent apaisées et que le

général s'aperçut que ses ordres étaient exécutés, il donna à Bruno le signal de marcher en avant.

La croix rouge de Waldeghem se mit en mouvement; toute la colonne suivit d'un pas mesuré et dans le plus profond silence, la longue rue qui montait vers la porte.

Au haut du *Mont de tous les saints* se trouvait une assez grande chapelle, tout auprès de laquelle les Français avaient établi la redoutable batterie de dix canons de gros calibre. Cet endroit était extrêmement favorable pour cela, car les canonniers pouvant toujours s'abriter derrière la chapelle, il était impossible aux assiégés de les atteindre du haut des remparts.

A quelque distance, derrière la chapelle aussi, cinq ou six cents soldats étaient cachés dans un pli du terrain, prêts à protéger au besoin la batterie contre une attaque.

Cependant les paysans vinrent se masser tout près de la porte. Mais leur dessein fut éventé par l'ennemi, grâce à cette circonstance que l'absence de maisons permettait à l'œil de plonger du dehors sur cette partie de la ville.

On entendit au loin sonner l'alarme dans le camp français, et bientôt on put remarquer que l'ennemi concentrait en toute hâte ses troupes pour prêter secours à la batterie menacée.

Sur l'ordre du général les tambours et les clairons résonnèrent dans la colonne des patriotes et firent entendre le signal de l'assaut.

Une tonnante acclamation, un formidable cri de guerre éclata au sein de l'armée patriote; les paysans franchirent la porte et gravirent la colline au pas de charge.

Mais à peine la compagnie de Waldeghem était-elle hors de la ville que cinq cents Français se montrèrent sur la hauteur et firent pleuvoir une grêle de balles sur les patriotes.

Bruno s'aperçut avec effroi que ses hommes hésitaient et songeaient à riposter en tirant sur l'ennemi. Il n'y avait pas moyen de tenir en cet endroit, car déjà les canons mêlaient leur grondement au fracas de la fusillade, et la mitraille et les balles décimaient les compagnons de Bruno.

Il se précipita en avant, et cria d'une voix forte à ses camarades.

— Oh! mes amis, encore un effort! Suivez-moi! croisez la baïonnette! En avant, en avant pour Dieu et la patrie!

— En avant! en avant! s'écria Karel du *Lion* en s'élançant avec Bruno vers le haut de la colline, et en donnant par son exemple à ses compagnons le courage de le suivre.

Sous le feu meurtrier des Français, la compagnie de Waldeghem perdit beaucoup de monde. Cependant, quoique leurs rangs fussent bien éclaircis par la mitraille et les balles, les courageux paysans ne renoncèrent pas à l'assaut, et coururent avec une audace inouïe jusqu'au sommet de la colline où les attendait un épais bataillon.

Là s'engagea, d'homme à homme, un combat désespéré où le sabre et la baïonnette jouaient seuls leur rôle. On hacha, on poussa, on frappa, on lutta pendant un ertain temps avec tant d'acharnement et de rage, que

bientôt un monceau de cadavres fut entassé dans une mare de sang.

L'héroïque détachement de Waldeghem eût sans doute été anéanti en cet endroit jusqu'au dernier homme, — car le plus intrépide courage ne pouvait rien contre un si grand nombre d'ennemis, mais bientôt les autres compagnies des paysans apparurent sur la hauteur, et les Français se trouvèrent cernés et assaillis de toutes parts.

Bruno et Karel, couverts de sang et de boue, combattaient comme des lions furieux, et poussaient sans cesse leurs hommes à la rencontre de l'ennemi. Celui-ci recula jusqu'aux canons, et fit des efforts inouïs pour protéger la batterie jusqu'à ce que les troupes françaises qui s'avançaient dans toutes les directions, drapeaux déployés, pussent lui prêter aide.

Bruno, remarquant cette intention et entraîné par la chaleur du combat jusqu'à une aveugle témérité, poussa de nouveau son cri de guerre et se précipita à la tête de ses hommes avec un si irrésistible élan sur les Français, que ceux-ci se virent forcés d'abandonner la chapelle, et se replièrent lentement vers ceux qui venaient à leur secours.

Les hommes de Waldeghem poussèrent des cris de triomphe au milieu des pièces abandonnées; l'artillerie ennemie était en leur pouvoir!

Transporté de joie, Karel du *Lion* s'élança sur un canon, et agitant son chapeau au bout de son épée, il annonça par de joyeuses acclamations la victoire remportée.

Mais tout à coup un cri terrible lui échappa. Il porta la main à sa poitrine pour comprimer la blessure qu'il venait de recevoir; mais le sang jaillit comme un torrent à travers ses doigts. L'infortuné jeune homme s'affaissa et tomba sans force et mourant dans les bras de Bruno.

— Mon ami! Karel, mon cher Karel! s'écria Bruno en s'efforçant de déchirer les vêtements de son camarade, ah! ne désespère pas! Je vais étancher ton sang. Où est ta blessure? où est-elle?

Et, avec une précipitation fébrile, il mit en lambeaux l'habit de Karel pour lui découvrir la poitrine. Les balles volaient au-dessus de sa tête avec une nouvelle force; mais, tout entier à sa douleur, il semblait ne plus savoir où il se trouvait. Le blessé était couché sur son bras, les yeux fermés, la pâleur de la mort sur le visage. Quand Bruno lui découvrit enfin la poitrine, il ouvrit encore ses yeux déjà éteints; un sourire parut sur ses traits, et il murmura d'une voix expirante :

— Adieu... mon ami... ma mère... Pour Dieu... pour Dieu et pour la patrie!...

Une légère convulsion contracta ses membres, il se raidit et resta tout à fait sans mouvement.

Un cri de saisissement et de désespoir s'échappa de la poitrine de Bruno. Pour ainsi dire privé de sentiment lui-même, il contempla d'un œil hagard les hommes qui ôtaient de ses bras le cadavre de Karel pour l'emporter en ville.

Tout à coup, comme si le sentiment de la vengeance se fût allumé dans son sein avec un redoublement de

rage, il bondit, saisit son épée et voulut courir à l'endroit où le combat continuait toujours, bien que les deux armées n'échangeassent plus que des coups de fusil à distance.

De quelle triste stupeur le valeureux jeune homme ne fut-il pas frappé lorsqu'il vit que l'armée des patriotes reculait et semblait vouloir se rabattre sur la ville.

Transporté de colère, il courut vers quelques officiers d'état-major réunis en groupe derrière la ligne de bataille. Il allait donner carrière à son indignation et éclater en véhéments reproches, mais le spectacle qui frappa ses yeux arrêta les paroles sur ses lèvres.

Au milieu des officiers gisait le général de Roumiroir, la poitrine tout ensanglantée et la figure entièrement meurtrie. Un boulet lui avait enlevé la lèvre inférieure et une partie du menton [1].

Bruno s'éloigna de cet endroit, et se dirigea vers l'aile droite de la ligne de bataille où il voyait flotter la croix rouge de Waldeghem. Chemin faisant, il rencontra un officier d'état-major qu'il connaissait.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-il. Pourquoi recule-t-on? Qui a donné des ordres aussi lâches?

1. Dans le manuscrit d'un contemporain de ces événements, manuscrit déjà cité par nous, se trouve, entre autres, la mention suivante :

« Le même jour, les paysans firent une nouvelle sortie, et si vigoureuse que, s'ils eussent eu un peu plus d'expérience de la guerre toute l'artillerie de l'ennemi serait tombée en leur pouvoir et qu'ils auraient mis les Français en fuite au moment où ces derniers eurent abandonné leurs canons sur la montagne. Mais ils sont rentrés en ville. On dit que leur commandant ayant reçu une grave blessure à la lèvre inférieure, cette circonstance a diminué le courage des patriotes, et que c'est là la cause de leur retraite. »

Ces flots de sang ont-ils donc été versés inutilement?

— Silence, Bruno! répondit l'officier. Si nous ne nous hâtons de regagner la ville, tout est perdu. Regardez dans la campagne : cinq ou six mille ennemis, une nombreuse cavalerie, de l'artillerie légère, s'approchent du *Mont de tous les Saints*. Il fait mauvais pour nous ici. La retraite est ordonnée; nous continuerons de combattre derrière les remparts si c'est nécessaire...

L'officier s'éloigna.

Déjà toute la ligne de bataille, dans sa lente retraite, s'était rapprochée de Bruno. Muet, il rejoignit la compagnie de Waldeghem, et la suivit la tête baissée, le cœur gonflé de tristesse, et comme s'il eût été complétement étranger à ce qui se passait.

Les paysans continuèrent lentement leur retraite en se défendant courageusement, rentrèrent en ville et se postèrent sur les remparts pour repousser l'ennemi dans le cas où il oserait tenter une attaque contre la porte.

Mais les Français se contentèrent de reprendre possession de leurs canons et de tirer vivement sur la ville, en ayant soin d'ailleurs de se tenir eux-mêmes hors de portée des fusils.

Sans nul doute les généraux français étaient convaincus que la ville se rendrait d'elle-même et sans qu'il fût nécessaire de recourir à un sanglant assaut.

Pendant toute l'après-midi la situation resta la même. La ville fut canonnée jusqu'au soir avec un redoublement de violence; mais dès que les ténèbres se furent répandues sur la ville et sur la campagne, on cessa le

feu des deux côtés, afin de puiser dans un court repos des forces pour la lutte du lendemain. . . . . .

. . . .

. . . .

Il faisait nuit.

Les rues de la ville de Diest, plongées dans l'obscurité, étaient mornes et désertes. Pas un être vivant ne venait troubler par sa présence le lugubre silence qui faisait ressembler la forteresse assiégée à un immense tombeau. Comme si on eût voulu épaissir à dessein les ténèbres impénétrables, on avait éteint toutes les lumières sur le marché et dans les rues.

Ce funèbre silence, ce calme mystérieux, cette effrayante solitude, durèrent sans être troublés jusqu'à ce que les horloges des églises et des chapelles annonçassent par douze tintements plaintifs l'heure solennelle de minuit.

La scène changea soudain comme si le son des cloches eût réveillé d'un sommeil de mort une population entière. Un grand nombre de portes s'ouvrirent et se refermèrent avec précaution. En même temps apparurent de tous côtés de noires formes humaines, qui, d'un pas furtif et sans rompre le silence, se glissaient le long des maisons, comme si elles voulaient surprendre une proie ou commettre un crime.

On n'eût pu, dans l'obscurité complète qui régnait, reconnaître quels étaient ces hommes qui se pressaient, avec un profond mystère, dans les rues, si parfois une furtive étincelle ou un cliquetis de fer n'eût révélé qu'ils étaient armés.

Le nombre de ces promeneurs nocturnes croissait de plus en plus; bientôt des troupes entières descendirent des remparts vers la partie inférieure de la ville; certaines rues semblaient fourmiller d'hommes. Cependant tous se taisaient et s'efforçaient d'étouffer le bruit de leurs pas et de leurs armes. Ils se glissaient avec précaution et en silence, suivaient tous la même direction et gagnaient ce côté de la ville où le Béguinage s'élève avec son église, non loin des remparts.

Autour de cet édifice et dans les rues voisines se trouvaient déjà des milliers d'hommes, les uns disposés en rang, les autres groupés au hasard, d'autres encore cherchant dans les ténèbres des amis ou des compagnons.

Plus près du mur qui ceint le Béguinage se trouvaient une quantité de civières d'où s'échappaient fréquemment des plaintes douloureuses, mais contenues; c'étaient des blessés entourés d'amis qui s'efforçaient de les consoler et leur assuraient à voix basse qu'ils ne les abandonneraient pas.

Auprès des blessés se trouvaient aussi quelques femmes et quelques jeunes filles.

Une foule aussi considérable ne pouvait cependant se tenir assez silencieuse pour qu'on n'entendît pas un certain murmure semblable au bruit lointain d'une eau courante; mais ce murmure était si faible et si insaisissable, qu'il se confondait avec le vent de la nuit et se perdait inaperçu avec lui.

Au pied du rempart il y avait plus de mouvement, et parfois il s'y élevait des bruits plus accusés. On semblait

occupé à y construire une machine de guerre, car on y apportait de lourdes pièces de bois.

Les principaux chefs des patriotes se tenaient auprès des travailleurs. Le général de Roumiroir, malgré sa douloureuse blessure, les encourageait par sa présence; à côté de lui, et même mettant la main à l'œuvre, se trouvait Bruno, le vaillant capitaine de la compagnie de Waldeghem.

De temps en temps quelques officiers d'état-major venaient informer le général de l'état des choses dans les rues voisines et autour du Béguinage. Enfin, on lui annonça qu'il y avait lieu de croire que tout le monde était présent.

Le général fit un signe. Les travailleurs chargèrent les pièces de bois sur leurs épaules, et montèrent lentement et avec précaution sur le rempart.

Bruno s'éloigna à la hâte de cet endroit et dirigea ses pas vers le Béguinage. Il alla droit à un angle obscur du mur d'enceinte, saisit quelqu'un par la main, et dit d'une voix étouffée :

— Ma mère, Geneviève, venez, tout est prêt.

Les deux femmes lui obéirent en silence; deux autres personnes encore les suivirent. Bruno se retourna, et dit tout en marchant :

— Jean, mon fidèle ami, rassemble, pour ce fatal instant, tout ton courage, toute ta prudence. J'ai un terrible pressentiment; je frémis et je tremble dans la crainte d'un affreux malheur. Protége notre pauvre pasteur pour qu'il ne lui arrive pas malheur dans les ténèbres.

— Mon sort est entre les mains de Dieu, murmura le vieux prêtre; ne vous inquiétez pas de moi.

— Bruno, demanda le domestique, qu'a-t-on décidé? Dites-le-nous, afin que nous sachions quel danger nous avons à éviter.

— On a jeté un pont sur l'eau, près de la grande écluse; c'est par là qu'il nous faut quitter la ville. C'est le seul point qui ne soit pas occupé par l'ennemi. Ainsi, quand tu seras au delà du pont, va toujours droit devant toi sans jamais t'écarter de cette direction... Nous allons à Hasselt...

— Mais, Bruno, le vieux brasseur n'est pas avec nous!...

— Il est avec son fils; j'ai mis Simon en liberté...

Bruno passa son bras autour du cou de sa mère, et dit d'une voix douce :

— Vous tremblez, ma mère? Vous pleurez dans l'obscurité? Oh! gardez votre courage. Je resterai avec vous, je vous défendrai; je vous protégerai contre tout danger... Et s'il était vrai que l'heure terrible fût venue, eh bien, il y aurait encore un peu de bonheur dans notre destinée... Tu nous serreras, Geneviève et moi, dans tes bras, et tous ensemble, enfermés dans cette étreinte sacrée de l'amour, nous monterons vers Dieu qui nous aura donné la couronne du martyre...

En ce moment, ils arrivaient auprès du rempart de la ville.

Déjà ceux qui restaient de la compagnie de Waldeghem étaient disposés en rang; plus loin, du côté du Béguinage, et même plus avant dans la ville, les autres

compagnies s'étaient massées en une épaisse colonne. Quelques détachements qui avaient méconnu les ordres du général ou peut-être poussés par l'inquiétude, se pressaient de chaque côté du rempart intérieur pour gagner la tête de l'armée et passer avec les premiers sur le pont.

Jusque-là, néanmoins, tout s'était passé avec un ordre parfait et dans un profond silence.

Le général fit un signe à la compagnie de Waldeghem ; celle-ci marcha en avant et monta sur le rempart.

Toute l'armée s'ébranla lentement ; mais les compagnies qui se trouvaient près des fortifications avaient tant de hâte de sortir de la ville qu'elles gravirent le rempart à cinq ou six endroits différents, et vinrent se presser en foule contre le pont.

Soit que le projet de fuite des paysans eût été trahi, soit que les sentinelles françaises, postées sur les hauteurs qui font face à la porte d'Hérenthals, eussent entendu le bruit que le désordre des arrivants causait aux abords du pont, — en ce moment éclata un violent coup de canon dont le retentissement, semblable au tonnerre, s'étendit sur la ville et la campagne, comme un sinistre appel.

Ce terrible signal frappa les patriotes d'une indicible terreur ; les détachements qui se trouvaient à l'arrière poussèrent les premiers vers le rempart avec une irrésistible force : tous, même les plus intrépides, durent céder à cette pression.

Il s'éleva alors un épouvantable cri de détresse, une affreuse clameur qui frappa d'effroi tous les cœurs.

Bientôt tout le monde perdit le sentiment de la conservation commune : chacun se précipita en avant; des troupes entières franchirent en courant le rempart, et s'élancèrent vers le pont comme un torrent déchaîné.

Un sinistre craquement se mêla au bruit du canon et au petillement de la fusillade; le pont céda sous le poids des fugitifs et immédiatement s'abîma dans l'eau avec sa charge...

Ce désastre n'arrêta cependant pas l'élan de la foule. A travers l'impénétrable obscurité, aveuglés par la terreur, ils accouraient incessamment du haut du rempart et tombaient pêle-mêle dans le fossé, qui bientôt fut tout rempli de cadavres. Les cris, les gémissements de leurs frères écrasés, au lieu de retenir ceux qui restaient, les excitaient au contraire à s'enfuir hors de la ville. Ce fut une si affreuse mêlée qu'il serait impossible d'en donner une idée.

Sur ces entrefaites, les détachements français qui étaient campés le plus proche avaient couru aux armes et s'étaient rangés en bataille non loin de la grande écluse. De là ils tiraient sans relâche vers l'endroit d'où s'élevaient les cris de détresse.

Tandis que les patriotes s'étouffaient et s'écrasaient les uns les autres par centaines dans l'eau, les balles volaient au milieu d'eux comme une grêle meurtrière, frappant les victimes qui avaient eu le bonheur de sortir vivantes du fossé.

Au bout d'une demi-heure, les sinistres clameurs cessèrent de se faire entendre; tout redevint silencieux...

Mais les ténèbres de la nuit cachaient dans leur sein cinq cents cadavres [1].

XIII

La nuit est encore obscure. Dans deux heures seulement les premiers rayons du soleil éclaireront la scène d'une affreuse catastrophe, et feront frémir les Français à la vue de cinq cents cadavres entassés jusqu'au-dessus des bords du fossé, étouffés dans le marais, foulés aux pieds et écrasés dans la vase, ou, — frappés par une balle, — étendus dans leur sang et disséminés dans les prairies le long du Démer...

Les patriotes qui avaient réussi à gagner la campagne, en passant sur le corps de leurs frères morts, s'étaient jetés à travers l'obscurité dans toutes les directions pour échapper au danger de mort qui les menaçait.

Cependant, quoi que ce qui restait de l'armée des paysans se fût dispersé, une notable partie de cette

1. « Les *Révolutionnaires* voyant que la ville n'était plus une position tenable, qu'il ne s'y trouvait pas de vivres en suffisance, qu'ils étaient sur le point d'être tout à fait cernés, trouvèrent bon de quitter la ville, ce qu'ils firent sans que le *militaire* s'en aperçût. A minuit ils jetèrent nn pont sur l'eau, entre les deux écluses le long du batardeau, ou soit qu'ils voulussent passer trop vite, soit qu'ils fussent égarés par la peur (on avait, dit-on, tiré) il s'en noya jusqu'à cinq cents; le plus grand nombre toutefois parvint à se sauver. »

(*Manuscrit déjà cité plusieurs fois*).

La *Gazette d'Anvers* de cette époqne dit qu'il y eut cinq cents noyés, et qne deux cents avaient été tués dans les combats des jours précédents.

armée s'était enfuie par un grand chemin de terre qui menait dans la Campine limbourgeoise.

A la tête de ces fugitifs se trouvait la compagnie de Waldeghem, qui avait peu souffert parce qu'elle avait passé le pont avant que sa chute fût le signal du plus terrible désastre.

Poussés par l'anxiété et la terreur, les paysans accélérèrent tellement leur marche que les plus affaiblis durent renoncer à les suivre, et se laissèrent tomber en foule sur le bord du chemin en poussant de tristes lamentations. Comme si ces malheureux eussent eu la conviction que cet abandon les livrait aux mains de leurs cruels ennemis, ils envoyaient encore de loin à leurs amis un suprême et déchirant adieu du fond des ténèbres.

Enfin, après trois heures de marche, les hommes de Waldeghem se trouvèrent eux-mêmes tellement épuisés par la fatigue que Bruno, en arrivant vis-à-vis d'un petit hameau jeté au bord du chemin, leur ordonna de s'arrêter et de se reposer en cet endroit jusqu'au lendemain.

Tous se dispersèrent dans le hameau à la recherche d'un gîte. On réveilla les habitants des rares maisons, et quand les étables et les granges furent remplies d'hommes entassés, les autres se couchèrent sur le sol humide contre les murs et les haies.

Il arrivait sans cesse du côté de la ville de Diest de nombreux fugitifs qui n'avaient pu suivre les autres dans leur marche rapide. On leur dit au hameau qu'on ferait halte là jusqu'au matin.

Peu à peu une foule considérable s'amassa au milieu des maisons semées aux abords du chemin; bientôt il fut difficile de suivre les sentiers, parce que le sol était couvert de gens qui, dans l'obscurité, s'étaient étendus les uns auprès des autres à la première place qu'ils avaient rencontrée.

Un morne silence planait sur le hameau; la plupart des paysans, brisés par la fatigue, étaient tombés dans un profond sommeil; le petit nombre de ceux qui restaient éveillés interrogeaient les ténèbres d'un œil hagard ou versaient des larmes amères en songeant à leur misérable sort.

Donc tout était silencieux dans le hameau; pas un mouvement, pas un soupir ne venait trahir la présence de ces infortunés. Ils gisaient dans l'obscurité, muets et immobiles comme des cadavres couchés dans un immense tombeau...

S'ils eussent su quel danger les menaçait, ils n'eussent pas donné ce court repos à leurs corps abattus! Leurs implacables ennemis veillent animés par l'esprit de la destruction et du meurtre; ils se glissent en troupes nombreuses, à travers les ténèbres de la nuit, et recherchent avec une sanguinaire ardeur la proie qui leur a échappé...

A peine la catastrophe qui avait frappé les patriotes devant Diest était-elle connue avec quelque détail des généraux français, qu'ils avaient pris immédiatement des mesures pour en tirer tout l'avantage possible. Tandis qu'une forte division de l'armée prenait possession de la forteresse, les autres colonnes ainsi que la cava-

lerie recevaient l'ordre de se répartir sur-le-champ dans tous les chemins qui menaient vers Hasselt, et de marcher en avant jusqu'au matin. De cette façon on pourrait surprendre, dès le point du jour, les paysans dispersés et encore tout étourdis, et anéantir sans peine ce qui avait pu échapper de leur armée. On devait leur donner la chasse comme à des bêtes fauves, et sabrer et tuer sans miséricorde tous ceux qu'on rencontrerait.

Conformément aux ordres reçus, les colonnes mobiles s'étaient mises en marche dans différentes directions; cependant, comme elles étaient parties plus d'une heure après la fuite des patriotes, elles n'en rencontrèrent aucun, sauf çà et là un blessé qui n'avait pu aller plus loin et était tombé en gémissant au bord du chemin. Mais ces malheureux ne pouvaient arrêter les soldats français, qui poursuivirent leur route sans obstacle.

Deux heures se sont écoulées. Les premières lueurs du matin commencent à empourprer l'orient; le jour va paraître.

Bien que tout soit encore enseveli dans une brume grisâtre et que l'œil ne découvre que des formes douteuses, les patriotes ont déjà quitté leurs couches humides...

Dans le chemin qui traverse le hameau pour s'enfoncer au loin dans la campagne, des centaines d'hommes sont agenouillés. On dirait qu'un chef les a disposés, car leurs rangs réguliers forment une épaisse colonne, et tous tournent les yeux vers un même côté du hameau, où la bannière de Waldeghem s'élève et déroule la croix rouge au vent du matin.

Beaucoup tendent les bras au ciel et semblent implorer le secours de Dieu; quelques-uns font glisser entre leurs doigts les grains d'un chapelet; d'autres, les mains jointes et la tête penchée, semblent absorbés dans une solennelle oraison.

La plupart ont le fusil au bras ou appuyé sur l'épaule; les baïonnettes s'élèvent au-dessus de leurs têtes et scintillent sous la lueur douteuse du jour qui se lève.

Pauvres gens! Leurs vêtements sont déchirés et souillés de boue; plusieurs ont la tête ou le bras enveloppés de linges sanglants; tous sont affreusement meurtris: pâles, les cheveux en désordre, les yeux égarés, tremblants de froid, glacés par l'humidité de la nuit, et si découragés, si tristes, qu'on ne lit plus rien sur leur physionomie que le plus profond désespoir ou une passive résignation à l'horrible sort qui leur est réservé.

Ils savent bien qu'il n'y a plus d'issue possible, qu'il n'y a plus désormais de place dans leur patrie où ils puissent reposer un seul instant leur tête fatiguée sans qu'aussitôt une balle ennemie vienne les éveiller et les frapper... Et peut-être ce jour qui se lève si serein à l'orient est-il l'avant-coureur de leur entier anéantissement!

A l'extrémité du chemin où ces malheureux sont agenouillés se trouve une étable ouverte. Là résonne de temps en temps le son aigu d'une clochette. Alors, ces gens en prière s'inclinent plus profondément, font le signe de la croix et se frappent la poitrine à plusieurs reprises.

L'étable est toute remplie de gens qui, eux aussi, sont

agenouillés sur la paille dont on a jonché le sol. Deux femmes se trouvent au milieu des hommes armés; ce sont la mère de Bruno et Geneviève. Jean le domestique et son maître Bruno sont à côté d'elles.

Au fond de l'étable se trouve un prêtre aux cheveux blancs, dont la vieillesse fait trembler la voix et les mains. Il dit la messe; il offre à Dieu le saint sacrifice avant que cette multitude épouvantée quitte son refuge de la nuit. Un jeune conscrit, le fusil sur le dos, sert la messe.

La crèche sert d'autel, un gobelet d'étain de calice; une lanterne est l'humble lampe allumée devant le Seigneur !

Cette solennité est, à la fois, sombre et touchante. Rien ne trouble le morne silence que la murmurante prière du prêtre et la réponse, à peine entendue, de l'acolyte improvisé... Et quand, par intervalles, le bruit aigu de la sonnette retentit soudain dans les ténèbres, tous les cœurs sont saisis d'anxiété et de terreur...

Quand le prêtre se retourne, la rouge lueur de la lanterne tombe sur son pâle visage; ses cheveux blancs scintillent comme une couronne d'argent; mais sa physionomie est tellement abattue, ses yeux sont si profondément enfoncés dans l'orbite, les rides de la décrépitude et de la souffrance se confondent si lugubrement sur son front et sur ses joues, qu'il ressemble à un fantôme sorti de la tombe pour assister à une sombre fête des morts.

Depuis quelques instants, le prêtre penche la tête au-dessus de la crèche; le murmure même de la prière

a cessé : le silence est plus profond encore, et tous les cœurs battent dans un religieux recueillement. L'ineffable mystère de l'autel va s'accomplir.

Mais quel affreux tumulte, ô ciel! vient tout à coup interrompre la sainte cérémonie! Cent coups de fusil s'unissent en une seule détonation et répandent dans le hameau leur sinistre éclat, tandis que les balles traversent l'air en sifflant... Le jeune homme qui sert la messe jette un cri perçant et s'affaisse, blessé, dans les flots de son sang. Le cri : Aux armes! aux armes! se fait entendre au dehors.

Bruno bondit, lève son épée et crie d'une voix puissante :

— Debout, martyrs! Vengez votre Dieu!

Tous se précipitent en désordre hors de l'étable. Bruno court à sa mère, l'embrasse à la hâte, pose aussi ses lèvres frémissantes sur le front de Geneviève, murmure un douloureux adieu, et crie au domestique en saisissant un fusil :

— Jean... vite... ma mère, Geneviève... emmène-les! sauve-les; je prierai pour toi là-haut! Ah! aujourd'hui encore je verrai mon père!

Et sans oser encore jeter un regard sur sa mère qui se traînait à genoux en lui tendant les bras comme si elle voulait le retenir, le jeune homme se précipita dans le chemin et courut rejoindre la compagnie de Waldeghem qui déjà s'était portée en avant et avait engagé avec l'ennemi une vive fusillade.

On eût dit que l'impression de la sombre cérémonie et l'apparition soudaine des Français, dans un instant aussi

solennel, avait doué les paysans d'une étonnante intrépidité et les avait remplis d'une ardeur inaccoutumée; car ils marchaient hardiment sur l'ennemi, et sans doute ils se seraient jetés sur lui avec une rage aveugle et avec l'impétuosité d'un torrent, si Bruno ne leur eût ordonné de se former en rangs réguliers.

Tandis que les balles se croisaient sans grand résultat, le vieux curé quitta le hameau et s'avança derrière la compagnie de Waldeghem. Bruno eut beau l'engager de loin du geste et de la voix à regagner le hameau, le vieux prêtre ne quitta pas les combattants. Pour seule réponse, il leva les mains et les yeux au ciel, comme s'il eût imploré de Dieu la couronne du martyre.

L'escarmouche dura quelque temps. Bruno faisait d'incroyables efforts pour empêcher ses hommes de se précipiter en avant; lui-même était stupéfait de leur inconcevable ardeur de combattre, et sentait aussi sa poitrine se gonfler d'espoir et sa bravoure personnelle se surexciter à la vue de l'héroïque résolution de ses frères.

Les paysans se rapprochaient de plus en plus de l'ennemi, lentement, il est vrai, mais sans un moment d'arrêt.

Il sembla enfin que les Français ne s'étaient pas attendus à une résistance aussi opiniâtre et songeaient à battre en retraite.

Le feu faiblissait, en effet, de leur côté, et bientôt les patriotes s'aperçurent que l'ennemi s'éloignait de plus en plus du hameau, et même avec une certaine précipitation.

Alors la voix de Bruno devint impuissante à dominer les belliqueuses clameurs de ses hommes, qui s'écrièrent d'une voix tonnante :

— En avant! en avant! pour Dieu et pour la patrie!

Ne soupçonnant pas que la retraite des Français pouvait cacher une ruse de guerre, les paysans marchèrent au pas accéléré sur l'ennemi. Celui-ci ne les attendit pas, mais gagna avec la même hâte une vaste plaine, avec l'intention apparente d'atteindre le sommet de quelques collines sablonneuses pour s'y défendre avec plus d'avantage.

Au pied des hauteurs dont nous venons de parler et au moment où les patriotes, continuant à pousser des cris de triomphe, allaient les attaquer à la baïonnette, les Français firent volte-face et envoyèrent à leurs adversaires une décharge générale.

Beaucoup de paysans tombèrent; les autres, comme stupéfaits de cette perte, s'arrêtèrent et parurent vouloir répondre par des coups de fusil au feu de l'ennemi; mais la voix de Bruno parvint encore à se faire entendre au milieu du formidable bruit de la bataille :

— A l'assaut! Croisez la baïonnette! s'écria l'héroïque jeune homme.

Et comme si sa parole eût versé un nouveau courage dans le cœur de ses frères et doublé leur ardeur, ils s'élancèrent en avant et tombèrent sur l'ennemi comme des lions furieux.

Les combattants étaient environnés de nuages de fumée; le bruit de la mousqueterie, les cris plaintifs des blessés, la voix des chefs, les clameurs guerrières

des deux armées, tout cela se confondait en un affreux tumulte qui s'échappait de cette fumée, au sein de laquelle une horrible mêlée ondoyait sur la plaine semée de débris d'armes et rougie par des torrents de sang..

Tandis que, dans cette première rencontre, les deux troupes ennemies semaient mutuellement dans leurs rangs la destruction et la mort, il se fit derrière les collines de sables un mouvement qui devait être on ne peut plus fatal pour les malheureux patriotes.

Les Français avaient attiré à dessein leurs adversaires en rase campagne, et dans ce but n'avaient mis en évidence qu'une faible partie de leurs forces.

Tout à coup, des deux côtés des hauteurs, une colonne de soldats déploya ses larges ailes sur la plaine. On eût dit les deux bras d'un géant qui s'ouvraient pour saisir leur proie et se refermaient peu à peu pour la broyer dans une formidable étreinte.

Une farouche clameur de joie, un effrayant cri de triomphe retentit derrière les paysans... et cinq cents balles trouèrent leurs rangs.

— Amis! cria Bruno aux siens, nous sommes cernés! Voici l'heure de mourir! Passons à travers l'ennemi! Suivez-moi! suivez-moi!

Et, se retournant tout à coup, il se précipita avec la vaillante et héroïque troupe de Waldeghem au milieu des rangs ennemis. Soit que le désespoir ou la certitude d'une mort imminente prêtât à ces pauvres gens une énergie surnaturelle, soit qu'ils eussent compris le dessein de Bruno, qui voulait se frayer une voie à travers l'ennemi pour gagner le hameau, ils firent des miracles

de bravoure et traversèrent en effet l'aile gauche de l'ennemi, en renversant tout ce qui voulut leur fermer le passage.

Mais tous n'avaient pas réussi à s'échapper du cercle meurtrier, qui s'était aussitôt refermé. Une centaine d'hommes seulement, Bruno à leur tête, se portèrent rapidement vers le hameau. Le vieux curé, saignant horriblement à la tête, fut soutenu ou plutôt traîné par deux hommes, tandis que beaucoup d'autres l'entouraient avec sollicitude comme pour le protéger contre la grêle de balles qui fendaient l'air au-dessus de leurs têtes...

Encore une portée d'arbalète, et la compagnie de Waldeghem atteignait les premières maisons du hameau pour y reprendre encore le feu et semer la mort dans rangs ennemis jusqu'à ce que le dernier homme fût couché sur la poussière...

Mais dans le hameau même apparaît tout à coup une nombreuse troupe de cavalerie qui se déploie, à l'instant même, à l'entrée de la plaine.

Un officier, qui se trouve à l'aile droite de la cavalerie française, aperçoit la croix rouge et reconnaît la compagnie de Waldeghem. Il pique des deux et se précipite au grand galop sur les patriotes. Ceux-ci dirigent leurs fusils vers lui et menacent de le tuer; mais l'officier saisit son épée par la pointe et en élève la poignée en l'air... Bruno le reconnaît, et s'écrie d'une voix tremblante de fureur et d'indignation :

— O Simon, Simon! Toi à qui j'ai donné la vie, toi ici!

— Bruno, Bruno, mon ami, vite! rends-toi prisonnier, répond Simon Brutus; je te sauverai! Je veux te sauver!... Je venais...

Il ne peut achever; la parole meurt sur ses lèvres. Une des balles qui se croisent de toutes parts l'a frappé; il jette un cri, tombe en avant, et roule à bas de son cheval...

A cette vue, une furieuse clameur de vengeance s'élève parmi les cavaliers; l'ordre terrible : *Chargez!* fait lâcher la bride et enfoncer les éperons dans les flancs des chevaux.

L'escadron s'élance dans la plaine comme un ouragan, et tombe avec un formidable élan sur la troupe de Waldeghem. Celle-ci résiste un instant encore; la terre tremble sous le piétinement de la cavalerie, on entend le choc sinistre des fusils et des épées se mêler aux hennissements des chevaux et aux gémissements des blessés. Le sol est couvert de cadavres, le sang éclabousse les combattants. Tout est tué, foulé aux pieds, écrasé, anéanti...

La cavalerie pousse plus loin; là on combat encore, on tire encore; là le cri de guerre monte encore vers le ciel dans la langue de la race condamnée!

Rien ne peut résister à l'élan des cavaliers; ils renversent tout sur leur passage et labourent de leurs longs sabres les déplorables restes de l'armée des patriotes.

Enfin ceux-ci reconnaissent que toute résistance est désormais inutile; la dernière étincelle de courage s'éteint en eux; à la vue de ces nouveaux ennemis, ils sont saisis d'une mortelle épouvante... Ils aperçoivent dans

le cercle de fer qui les entoure une trouée causée par l'arrivée de la cavalerie ; ils jettent leurs fusils et s'enfuient en hurlant dans la campagne...

Mais cavaliers et fantassins s'élancent à leur suite, et frappent jusqu'à ce que leurs bras soient épuisés de fatigue. Pas un ne doit échapper ! C'est une atroce boucherie humaine accompagnée d'horribles gémissements, de cris perçants, d'affreuses malédictions, de déchirantes clameurs de détresse ; mais l'horrible mêlée s'éloigne de plus en plus, emportée par un formidable élan, et disparaît enfin à l'horizon... On n'entend plus qu'un indistinct murmure, un bruit faible et vague qui flotte dans l'air, et sur la plaine entière il ne reste plus que des monceaux de cadavres mutilés et de larges flaques de sang.....

Simon Brutus, frappé d'une balle dans le ventre, était étendu au milieu d'un monceau de morts, et la tête appuyée contre le corps d'un cheval sous le poids duquel son bras droit était, pour ainsi dire, écrasé.

Par-dessus le cheval pendait le cadavre d'un vieillard dont les cheveux blancs étaient divisés par une profonde blessure à la tête. Le sang qui coulait de cette affreuse blessure tombait goutte à goutte sur le visage de Simon Brutus.

Bien que le commissaire de l'administration centrale fût mortellement blessé, la vie ne l'avait pas encore complétement abandonné. La cruelle douleur que le poids du cheval lui fit éprouver au bras le fit sortir de son évanouissement.

Il ouvrit lentement les yeux, mais il les referma

aussitôt, tandis qu'un frisson pareil à celui de la fièvre parcourait son corps, et qu'il disait d'une voix suffoquée :

— Oh! mon Dieu! quelle expiation! Le curé! son sang sur moi!

Il tint ses yeux fermés avec effort; car il n'osait plus lever le regard sur le pâle visage du prêtre, penché au-dessus de sa tête comme si l'ange, ministre des vengeances du Seigneur, l'avait placé là pour augmenter l'horreur de la mort de son persécuteur.

A deux pas de Simon Brutus gisait Bruno qui avait une jambe brisée: bien que la souffrance lui arrachât à lui-même de douloureuses plaintes, il avait entendu le profond soupir de Simon et reconnu sa voix.

Avec des efforts surhumains, il rampa sur les mains, traînant après lui sa jambe broyée, jusque auprès de Simon.

Il se releva sur un genou, pencha la tête au-dessus de son ennemi, essuya doucement le sang de son visage, et dit d'une voix compatissante :

— Simon, pauvre Simon!

Simon Brutus ouvrit les yeux; un sourire indécis, mais non sans douceur, flotta sur son visage; il murmura avec une joie visible :

— Bruno, mon ami, je vais mourir. Est-ce Dieu qui t'envoie? Ah! pardon, pardon!

— Je te pardonne tout, tout! répondit le jeune homme. Ce que tu as fait aujourd'hui m'a dit qu'un frère revenait à moi... — Mais, Simon, je vais essayer de dégager ton bras; peut-être...

— Non, non! dit Simon Brutus en soupirant. Inutile... Une balle a déchiré mes entrailles. Je le sens, j'ai la mort en moi... mes membres se glacent.

Le ton mourant de ces paroles émut profondément Bruno; il fondit silencieusement en larmes, puis, au bout d'un instant, se courba de nouveau sur Simon Brutus, et lui dit d'une voix pleine d'une ardente affection :

— Simon, mon frère, puisse Dieu aussi être miséricordieux envers toi! Il y a une autre vie. Ah! tu vas paraître devant le tribunal suprême. Grâce, grâce pour ta pauvre âme; ne la livre pas à l'éternelle vengeance!

— L'amour de la liberté... est-il un crime devant Dieu? demanda le mourant d'une voix presque éteinte.

— Oh! non, non! répondit Bruno; bien plus, cet amour est un devoir; le Sauveur lui-même l'a proclamé.

— Liberté, affranchissement... murmura Simon Brutus, — pas de crime... Ah! j'ai péché; l'orgueil... Que Dieu me soit miséricordieux! Bruno... la mort... elle vient... Écoute. — Dans ma poche... un écrit, le prix de tout, le général... cette nuit... — Embrasse-moi... mon frère! Ah! aime mon pauvre père... prie pour moi... — Adieu... adieu!...

La tête de Bruno s'affaissa sur le corps inanimé de Simon, qu'il arrosa longtemps de ses larmes.

Enfin, soulagé par cet épanchement de pitié, il se souvint des mystérieuses paroles de Simon.

Il pensa que la bourse de cuir suspendue sur la poitrine du cadavre contenait les dernières volontés de son

compatriote, et que celui-ci l'avait prié de les remettre entre les mains de son père.

Dans cette conviction, il déboucla la bourse, et y trouva en effet une feuille de papier ployée.

Mais combien ne fut-il pas étonné, combien ne trembla-t-il pas d'émotion lorsqu'il déploya l'écrit et lut, en balbutiant, les lignes suivantes écrites en français :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté! égalité!

« En considération des signalés services rendus à la République par le citoyen Bruno Halinx, et, entre autres, de ce qu'il a sauvé d'une mort certaine le citoyen Meulemans, dit Simon Brutus, commissaire de l'administration centrale des Deux-Nèthes, le soussigné, général de brigade commandant le quatrième corps de l'armée des neuf départements réunis, invite toutes les autorités militaires et civiles de la République à laisser aller et venir librement le prénommé Bruno Halinx avec les siens, et à le protéger, en cas de besoin, contre toute vexation ou empêchement.

« Donné au quartier général devant Diest, dans la nuit du 6 au 7 frimaire an VII de la République française, une et indivisible.

« JARDON. »

Les yeux de Bruno se remplirent de larmes et demeurèrent pendant quelque temps fixés avec surprise sur le

papier. Puis, vivement touché de la généreuse intention de Simon, il se pencha sur son corps et déposa un baiser reconnaissant sur les lèvres pâles de son ami mort.

Mais tout à coup il se releva en entendant des voix retentir auprès de lui.

Il vit avec stupéfaction une dizaine de soldats français, commandés par un officier, qui semblaient épier avec le plus grand étonnement son étrange action, dont leurs regards lui demandaient l'explication.

Pour toute réponse, Bruno montra le papier que Brutus lui avait légué.

L'officier le lut, le lui rendit, et dit à ses hommes :

— Qu'on enlève ce citoyen avec précaution ; qu'on le porte dans la grange au bord du grand chemin, et dites au chirurgien-major qu'il panse sa blessure immédiatement.

Cet ordre généreux fut exécuté à l'instant : quatre soldats français emportèrent Bruno vers le hameau.

ÉPILOGUE

Bruno fut porté au hameau et déposé dans une grange avec un grand nombre de soldats français. Le chirurgien pansa sa jambe immédiatement, et chacun entoura le jeune homme souffrant de soins et d'attentions respectueuses; car le général Jardon, qui avait signé son sauf-conduit, n'était pas homme à permettre qu'on méconnût sa signature impunément.

Lorsque Bruno fit connaître que sa mère se trouvait au hameau et exprima le désir de la voir, on l'envoya chercher sur-le-champ à la ferme indiquée par le jeune homme.

Sa mère et Geneviève furent amenées auprès de lui; elles purent rester avec lui et le consoler sans qu'aucun soldat français osât jamais leur adresser une parole ambiguë. Au contraire, comme les deux femmes aidaient aussi à soigner les autres blessés avec une affectueuse sollicitude, elles eurent bientôt conquis la reconnaissance et le sincère respect de tout le monde.

Quinze jours plus tard, les Français transportèrent leurs blessés à Hasselt. Bruno resta au hameau. Ce fut alors seulement qu'il eut des nouvelles du sort de ses infortunés compagnons d'armes; mais les renseignements étaient si terribles que plus d'une fois il se mit à pleurer en silence en lisant la *Gazette d'Anvers* que lui avait procurée le notaire du village voisin.

Dans deux numéros différents de ce journal, devenu français par la pression des circonstances, Bruno lut ce qui suit :

Avis officiel. — « Cinq cents brigands ont été tués dans les alentours de Gheel, Moll, Meerhout et Holmes (probablement Olmen). On leur a pris deux chariots chargés de six barils de poudre qui leur étaient venus de la Hollande. Tous les autres paysans ont pris la fuite...

LETTRE DU GÉNÉRAL COLAUD.

Quartier général de Bruxelles, 16 frimaire an VII de la République française, une et indivisible.

Le général de division Colaud, commandant en chef des neuf départements réunis, à l'administration centrale du département des Deux-Nèthes.

« CITOYENS ADMINISTRATEURS !

« Je vous annonce avec la plus grande satisfaction que les troupes que j'ai fait partir de Louvain, le 14 de ce mois, sous les ordres du général de brigade Jardon

et de l'adjudant général Lacroix, ont attaqué les insurgés près de Hasselt.

« Les troupes républicaines ont donné sur eux avec une telle bravoure qu'après une première défaite ils ont été forcés de se réfugier en désordre dans la ville de Hasselt

« Assaillis pour la seconde fois, ils ont abandonné la ville ; mais ils ont subi une défaite complète sur la route de Tongres, où, en s'enfuyant vers cette ville, ils ont laissé plus de sept cents morts sur place. Le sol était couvert de leurs cadavres, sur une étendue de plus d'une lieue.

« Le reste des brigands a jeté bas les armes. On leur a pris leur caisse, leurs bagages, plusieurs tambours et un drapeau marqué d'une croix rouge. On a reconnu plusieurs prêtres parmi les morts.

« Le célèbre chef des insurgés, Constantin de Roumiroir, agent municipal de cette commune, et nombre d'autres officiers ont été faits prisonniers.

« Différentes sortes de drapeaux, des chasubles et d'autres vêtements sacerdotaux, leur ont été pris, de même que deux chariots de munitions.

« *Vive la république!*

« Salut et fraternité.

COLAUD. [1] »

Au bout de six semaines, Bruno avec sa mère, Geneviève et son fidèle domestique Jean, partirent en voiture pour Waldeghem, le cher village natal.

1. Cette lettre se trouve, à titre de communication officielle dans le numéro 23 (21 frimaire, an VII) de la *Gazette d'Anvers*. (*Note de l'auteur*).

Il devenait impossible de cacher plus longtemps la mort du notaire à sa femme ; il fallut révéler le terrible secret...

Avec les plus tendres ménagements que puisse inspirer une fervente affection, Bruno amena par degrés sa malheureuse mère à l'entière connaissance de la catastrophe qu'elle avait à déplorer.

Il informa aussi Geneviève de l'état déplorable dans lequel il avait vu son pauvre père, et la prépara ainsi à subir le coup le plus affreux sans mourir de désespoir.

On comprend que le retour au village natal fut un douloureux voyage accompagné de soupirs, de lamentations et de larmes.

A l'arrivée à Waldeghem, Geneviève apprit que son père était mort effectivement peu après la fuite des conscrits.

Les morts bien-aimés furent pleurés longtemps ; peu à peu cependant la profonde douleur de leurs enfants se changea en une calme tristesse.

Bruno et Geneviève devinrent époux et vécurent pendant longues années à Waldeghem, aussi heureux qu'on peut l'être quand on est condamné à contempler, sans espoir de délivrance, la servitude de la patrie et à en dévorer en silence l'humiliation.

Bruno devint père de trois enfants.

La mort lui enleva successivement quelques-uns de ses parents et de ses amis. Ce fut d'abord Jean, le bon et fidèle serviteur, puis le vieux brasseur, puis la mère même de Bruno. Et après avoir fait nommer son fils aîné notaire à sa place, à son tour il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Geneviève vit encore; c'est une vénérable vieille de soixante et quinze ans, mais alerte encore et ayant gardé toute la lucidité de son intelligence.

Un jour qu'elle me parlait de la guerre des paysans et qu'elle captivait mon attention par les éclairs de courage et d'enthousiasme que le souvenir rallumait dans ses yeux, elle finit son récit par cette conclusion pleine de vérité :

« Et telle fut la déplorable issue de nos efforts. Depuis ce temps-là on a parlé des brigands comme d'un ramassis de lâches fanatiques. S'ils avaient triomphé et si notre patrie avait gardé sa liberté, on eût fait de leur héroïsme une gloire nationale, et on s'en fût hautement vanté. Maintenant, les histoires du pays ne disent pas un mot des pauvres brigands qui ont osé verser leur sang par torrents pour l'indépendance commune, alors que les villes courbaient lâchement la tête sous le despotisme de l'étranger. Aujourd'hui, aucun des patriotes encore vivants n'ose avouer qu'il a pris part à cette lutte héroïque. Est-ce donc le succès d'une cause qui la rend bonne et juste aux yeux des hommes? La vertu qui succombe doit-elle rougir devant le mal triomphant? Dieu là-haut sait ce qui en est. Il jugera chacun non d'après le résultat de ses actions, mais d'après l'intention dont il était animé au moment où il agissait. »

FIN DE LA GUERRE DES PAYSANS.

E. COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

